BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
75
NAPOLI

847

II Suppl. Palat. 875

FABLES,

DIVISÉES

EN QUATRE LIVRES.

PREMIÈRE PARTIE.

53N
627945

FABLES,

PAR

AB. L. LE MARCHANT DE LA VIÉVILLE,

Membre de l'Athénée des Arts de Paris, de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts, et de celle des Belles-Lettres.

Une morale nue apporte de l'ennui,
Le conte fait passer la morale avec lui.

LA FONTAINE.

PARIS,

FR. COCHERIS, successeur de CH. POUGENS, quai Voltaire, N.° 10.

1804.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A M. CHARLES POUGENS,

Membre de l'Institut de France, correspondant de l'Académie impériale des Sciences de S. Pétersbourg, de la Société royale de Gottingue, de la société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris, etc., etc.

RESPECTABLE ET SAVANT COLLÈGUE,

Tout ce qui vous entoure parle de vos talens, célèbre vos vertus et ne peut nombrer vos bienfaits. On convient même que vous avez sur le meilleur moraliste l'avantage de mettre en pratique les préceptes qu'il se contente de nous donner. Je vous dédie donc mes Fables, où j'ai prêché la morale la plus pure, et, par cet hommage, je satisfais à-la-fois à la justice et à l'amitié.

Salut et haute considération,

LE MARCHANT DE LA VIÉVILLE.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

DANS tous les genres nous avons ce qu'on appelle des modèles, c'est-à-dire des gens qui s'y sont distingués, et qui pour s'être approchés assez près de la perfection sont regardés comme inimitables. On les cite sans cesse, on les propose pour exemples et pour guides, l'enthousiasme est de la partie. Beaucoup d'écrivains se traînent sur leurs traces, et voulant être imitateurs, ne sont que de mauvais copistes. C'est bien peu connaître l'esprit, que de vouloir lui assigner des bornes ; peut-être que ceux que nous citons avec emphase, ne seront un jour que des gens ordinaires ; peut-être, parmi ceux qui voudront voler de leurs propres ailes, verrons-nous éclore des productions bien au-dessus de celles que nous connaissons.

« L'admiration exclusive (dit M. l'abbé » Aubert) pour les premiers chefs- » d'œuvre qui paraissent dans un genre, » a nui de tout tems aux progrès des » Arts, et leur nuirait encore davan- » tage, s'il ne se trouvait des génies assez » courageux pour se roidir contre une » prévention si folle, et s'écarter des » routes déjà battues, au risque d'é- » chouer dans celles qu'ils veulent eux- » mêmes se faire, persuadés qu'il leur » sera toujours glorieux d'avoir essayé » d'en tracer de nouvelles. S'il fallait » dans chaque partie des Arts, pour- » suit-il, s'en tenir aux ouvrages du » premier écrivain qui paraîtrait y avoir » excellé, il est à croire que rien ne se » perfectionnerait. Le nombre des li- » vres serait alors bien peu considéra- » ble, puisque, ce qui les multiplie c'est » la confiance où sont les auteurs d'un » siècle que ceux du siècle précédent » peuvent être égalés par eux, qu'ils » n'ont ni tout observé ni tout dit, » qu'en un mot, ils ont laissé à leurs » successeurs un grand nombre de ma-

» tières à remanier et de nouvelles pro-
» ductions à mettre au jour. »

En effet, les anciens poëmes épiques tant vantés, ont été suivis d'autres poëmes dignes de notre admiration, et la Henriade de Voltaire est traduite dans toutes les langues.

Le poëme des *Fastes*, de M. Le Mière, et celui des *Mois*, de M. Roucher, dont notre littérature est enrichie, prouvent que le flambeau de la belle poésie n'est point éteint ; il brûle sans cesse, mais il faut de la vigueur pour en soutenir le poids, et c'est en l'agitant fortement, qu'on en fait sortir ces vives étincelles qui nous éblouissent.

Je regarde l'imagination comme une machine électrique ; il en est de toute grandeur, et les prodiges qu'elles opèrent sont toujours en raison du globe, ou plateau de verre, que la roue fait tourner rapidement sur deux pivots. Le cabinet est le gâteau qui isole l'homme, la science est le globe, l'étude et la société sont le conducteur, et les peines que nous prenons pour créer sont les

frottemens sans lesquels la plus belle machine ne produit aucun effet.

Dans la tragédie, depuis Racine et Corneille, dans la comédie, depuis Molière, nous avons eu des ouvrages dignes de notre admiration.

Dans l'ode qui s'élève jusqu'aux cieux, depuis les belles strophes à la *Fortune*, de J. B. Rousseau, nous avons eu des odes supérieurement versifiées.

Dans la satire, depuis Boileau, nous avons malheureusement fait des progrès, et si les choses continuent, on pourra bientôt former une bibliothèque nombreuse de toutes les injures grossières que les auteurs ne cessent de s'écrire et de publier tous les jours.

Dans l'épître badine, et en général dans la poésie légère, à force de vouloir être délicats nous sommes devenus précieux; mais à ce défaut près, nous l'emportons sur les anciens.

Dans le genre du conte en vers, nous avons des poëtes qui égalent ceux que l'on a cités jusqu'à ce jour. MM. Desprès, Grouvelle, Auguste, actuelle-

ment Piis, m'ont fait le plus grand plaisir. Tous trois ont une manière qui leur est propre ; un style léger, concis, pittoresque, caractérise leurs écrits. Le dernier a une touche vraiment originale : il a l'art de raconter les choses les plus plaisantes en y prodiguant la plus belle poésie, et il fera certainement époque en ce genre.

Le célèbre auteur de la *Métromanie* ne nous a rien donné, dans le genre du conte, qui approche de la versification de cette comédie, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de poésie. Ses contes sont entortillés, durs, prolixes, et sans la prévention, qui dans nos mains fait pancher à son gré la balance, on les regarderait comme des productions fort ordinaires ; cependant j'ai vu des personnes s'extasier en parlant de ses contes, et le citer comme un homme inimitable en ce genre.

Tous les contes en prose se sont éclipsés devant ceux de M. de Marmontel. Style, précision, morale pure, rien n'y est oublié : et ce sont ces mêmes contes

qui l'ont soutenu contre les assauts d'une cabale méprisable.

Dans le genre de l'idylle, celle des *Moutons* (qui n'est pas de M.me Deshoullières, quoiqu'elle doive en quelque sorte à cette pièce ingénieuse la réputation dont elle a joui) ne peut nous faire oublier celles de MM. Gesner, Léonard et Berquin; peut-être même.... mais je vois déjà les gens prévenus froncer le sourcil; n'augmentons pas leur mauvaise humeur en nous expliquant ici clairement: les gens d'esprit, après avoir lu ces trois auteurs, me devineront.

Anacréon semble avoir réuni tous les suffrages dans le genre auquel il a donné son nom. Si l'on veut être de bonne foi, on conviendra que les odes anacréontiques de M. de la Mothe, et surtout celles de M. Maréchal, ont quelque chose d'aussi délicat. Deux odes anacréontiques de ce dernier prouveront cette assertion.

ODE

A MON PORTIER.

De ma maison gardien fidèle,
Toi, dont les plus riches cadeaux,
N'ont jamais corrompu le zèle,
Voici ta consigne en deux mots :

Chez moi, si l'aveugle fortune
Par hasard un jour veut entrer;
Si l'ambition importune
Jusques à moi veut pénétrer...

N'ouvre point : toujours à leur suite
Marche l'essaim des noirs soucis ;
Elles mettraient bientôt en fuite
Le bonheur, la paix et les ris.

A la porte s'il se présente
Un bel enfant au doux souris,
Dont la voix est intéressante :
Le jeune Amour fils de Cypris,

Ami, reçois bien sa visite :
C'est pour notre bonheur commun ;
A toute heure ouvre lui bien vite :
L'Amour n'est jamais importun.

Si la Sagesse avait envie
De me parler ; sans la chasser,
Dis-lui que ton maître la prie
D'attendre, ou bien de repasser.

LA RÉFORME.

J'ai tout changé dans mon ménage,
J'ai fait réforme en ma maison:
Avec le tems, je deviens sage;
Le tems amène la raison.

Pour une pendule indiscrète,
Qui souvent hâtait mon repos,
D'un beau sofa j'ai fait emplète :
Ce meuble est utile à Paphos.

J'ai changé (pendant ma jeunesse,
Ne voulant rien de superflu,)
Le vieux manteau de la Sagesse,
Pour la ceinture de Vénus.

Ma bibliothèque nombreuse,
Où l'on voyait briller Platon,
N'est plus aussi volumineuse:
Je n'ai gardé qu'Anacréon.

Dans mes tableaux, j'ai fait encore
Un choix que me dicta l'Amour;
J'ai gardé Tithon et l'Aurore,
J'en puis avoir besoin un jour.

J'ai vendu ma chaste Lucrèce
Pour Vénus et son Adonis;
J'ai réservé pour ma maitresse
Le jugement du beau Pâris.

J'ai conservé toutes mes glaces
Pour multiplier mes plaisirs ;
Thémire y rencontrant ses grâces,
Se rend plutôt à mes désirs.

Mes bons amis ! ma toute belle !
Venez compléter mon bonheur ;
Si vous trouvez maison nouvelle,
Pour vous j'ai toujours même cœur.

L'apologue, dit-on, semblait attendre M. de la Fontaine pour prendre une nouvelle existence. Il est bien certain que, quoique traducteur, il l'a toujours emporté sur les deux originaux qu'il a réellement embellis ; mais cette naïveté, qui, selon bien des gens, fait le mérite principal de ses fables, n'est pas ce qui constitue essentiellement un bon fabuliste ; d'ailleurs, cette naïveté, dans la Fontaine, se borne à deux fables : la Cigale et la Fourmi ; le Corbeau et le Renard. J'ai même remarqué que ces deux fables perdent, dans la bouche d'un homme fait, les grâces que leur prête l'enfance.

Qu'est-ce que la fable, et quel est son objet ? La fable est le récit d'un fait soi-

disant passé entre des animaux, que l'on fait parler comme ils parleraient, s'ils avaient le don de la parole. Son but est d'instruire; or, le récit n'est fait que pour amener une moralité; mais comme il eût été difficile, en fesant toujours discourir des animaux dont le cercle est borné, d'en tirer ces moralités qui nous frappent et nous rendent meilleurs, les poëtes ont fait parler aussi les choses inanimées, ils ont même donné une ame aux êtres métaphysiques. La Fontaine, ayant senti que la fable naturelle, c'est-à-dire celle où les hommes parlent, est toujours plus belle, en a fait beaucoup de cette nature. Qu'est-il arrivé ? il a rentré dans le conte moral : car, il faut en convenir, il n'y a qu'une nuance qui le sépare de la fable naturelle. La palme, jusqu'à ce jour, étant restée à M. de la Fontaine, il convient que j'insiste sur celles qui tiennent de fort près au conte moral.

L'Homme et son Image; le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues; les Voleurs et l'Ane; Simonide

préservé par les Dieux ; l'Homme entre deux âges et ses deux maîtresses ; l'Enfant et le Maître d'école ; Contre ceux qui ont le goût difficile ; l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits ; le Testament expliqué par Esope ; le Meunier, son Fils et l'Ane ; l'Ivrogne et sa Femme ; la Femme noyée ; le Berger et la Mer ; le Jardinier et son Seigneur ; l'Homme et l'idole de bois ; Parole de Socrate ; le Vieillard et ses enfans ; l'Avare qui a perdu son trésor ; la Vieille et les deux servantes ; le Satire et le Passant ; le Laboureur et ses enfans ; les Médecins ; l'Ours et les deux compagnons ; le Chartier embourbé ; le Charlatan ; la Jeune veuve ; le Mal marié ; la seconde partie du Héron et sa fille ; la Laitière et le Pot au lait ; l'Homme qui court après la fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit ; l'Ingratitude et l'Injustice des hommes envers la Fortune ; les Devineresses ; un Animal dans la Lune ; le Savetier et le Financier ; les Femmes et le secret ; les deux Amis ; l'Horoscope ; le Bassa et le Marchand ;

l'Avantage de la science ; Démocrite et les Abdéritains ; le Dépositaire infidèle ; l'Ecolier, le Pédant et le Maître d'un jardin ; le Fou qui vend la Sagesse ; l'Huître et les Plaideurs ; le Mari, la Femme et le Voleur ; le Trésor et les deux Hommes ; l'Enfouisseur et son Compère ; le Berger et le Roi ; les deux Aventuriers et le Talisman ; le Marchand, le Gentilhomme, le Pastre et le fils de Roi ; le Songe d'un habitant du Mogol ; le Paysan du Danube ; le Vieillard et les trois jeunes Hommes ; la Forêt et le Bûcheron ; le philosophe Scythe ; un Fou et un Sage ; le Juge arbitre ; l'Hospitalier et le Solitaire ; le fleuve Scamandre ; toutes ces fables sont presque des contes moraux, et n'en diffèrent que parce que la fable n'est pas susceptible de tous les détails qui embellissent le conte moral.

La fable étant faite pour éloigner les hommes du vice, pour leur faire aimer et pratiquer la vertu, doit être claire dans sa narration, vraisemblable dans les faits, élevée dans ses pensées, rapide

dans sa marche, sublime dans la morale qui la termine.

Ce serait bien ici l'occasion d'examiner si la morale a plus de grâce placée au commencement qu'à la fin de la fable, mais M. de la Mothe a, je crois, suffisamment démontré qu'elle doit toujours être à la fin. Je suis de son sentiment, et je renvoie les lecteurs à son discours, car ce que je dirais à ce sujet ne ramènerait pas les entêtés de leur prévention. L'entêtement est une maladie contre laquelle on ne connaît aucun remède.

La fable n'est point faite pour l'enfance (*), ainsi qu'on l'a cru jusqu'à ce jour : mais on peut avec elle exercer la mémoire des enfans, sauf à leur en faire examiner les beautés à mesure que l'âge vient développer leurs organes.

La fable renferme toujours une morale. Cette morale porte sur la religion,

---

(*) Voyez Emile. Les grands hommes font autorité, et mon système est appuyé par le célèbre citoyen de Genève.

l'Etat, les égards que l'on se doit dans la société; sur les passions qui métamorphosent les hommes, comme l'amour, l'ambition, l'avarice, etc. ; or l'enfance ne pouvant avoir une idée juste du bien et du mal ne peut par conséquent profiter d'une fable qui fronde une chose qu'elle ne connaît pas.

Les troubles de la religion, les ravages de l'amour, les suites funestes de l'ambition, les bassesses où nous plongent et l'intérêt et l'avarice; ces deux fléaux de la société, la médisance et la calomnie, les abus du pouvoir souverain, les chaînes que forge le despotisme.... toutes ces choses sont des êtres de raison aux yeux de l'enfance.

Les premières fables furent faites pour faire parvenir la vérité au pied du trône, pour affermir le peuple dans l'obéissance à son souverain légitime, et pour faire connaître à ce dernier qu'on n'est jamais assis long-tems sur le trône, quand on ne règne point par la justice.

La fable est un miroir où l'on se regarde avec plaisir, parce qu'y voyant à-

la-fois les autres et soi-même, nous rougissons des défauts que nous avons, en les blâmant dans ceux en qui nous croyons les reconnaître.

Voulez-vous faire de bonnes fables ? n'allez jamais chercher des faits qui répugnent au bon-sens. Que le récit soit clair, naturel, serré, que les peintures soient vraies, la morale pure et vivement frappée, et surtout qu'elle soit toujours tirée du fond de votre sujet.

On s'abuserait étrangement, si l'on se croyait fabuliste parce qu'on a fait jaser des animaux, et que du discours qu'on leur a prêté, on en a tiré un proverbe, une sentence, ou une idée saillante.

Pour qu'un fabuliste soit utile, il ne suffit pas qu'il termine ses fables par des bluettes ou des pensées vagues dont on ne peut tirer aucun fruit. Il faut essentiellement que la moralité soit moralité précepte. En vain aurait-il charmé son lecteur, par une versification soignée, élégante et rapide ; c'est au but qu'on l'attend ; et s'il n'intéresse que l'esprit, s'il n'a pas pénétré jusqu'au

cœur, on le range dans la classe des poëtes agréables, mais sans énergie ? C'est un conteur qui ne pourra jamais se flatter de ramener dans le chemin de la vertu ceux qui ont eu le malheur de s'en écarter.

Un moraliste veut-il seulement rappeler aux hommes des vérités connues, mais du premier ordre ? rien ne peut le dispenser de sculpter, avec beaucoup de soin, le cadre dans lequel il se propose de les exposer à son tour.

Je lève les épaules de pitié, quand je vois la Mothe nous bâtir une fable absurde, dans le seul dessein d'insulter la Faculté.

Un spadassin devait de l'argent à son hôte, qui voulait l'avoir sans aucun délai. Le spadassin n'en ayant point tire son épée, le frappe, et paye ainsi son créancier ; il le croit mort, et s'enfuit. Le blessé crie, on vient à son secours ; mais le fer n'a fait que crêver un abcès qui se vide par cette ouverture. On arrête le spadassin ; le fer, encore sanglant, dépose contre lui. Loin de nier la chose :

« Je

« Je ne m'en repens point. Est-il mort ce maraud, demande l'assassin au Prévôt? »—Non, et de sa santé vous êtes même la cause. Vous l'avez guéri d'un abcès que le pauvre homme avait dans la poitrine. « Donnez-moi donc, dit-il, pour ce succès, mes licences en médecine. »—« Non, » répondit le Prévôt au coupable, « laisse au vrai maître l'art, l'honneur de cette cure au hasard : c'est à lui qu'appartient la fourrure du doyen de la Faculté. »

Peut-on avilir ainsi la fable en l'employant à de plates épigrammes? Quoi qu'en disent tous les détracteurs de la Faculté, c'est un corps respectable, et si les membres qui le composent se trompent quelquefois, c'est qu'il n'y a pas deux maladies qui se ressemblent.

Les plus grands partisans de La Fontaine ne pourront jamais applaudir à la fable intitulée : Le Mari, la Femme et le Voleur.

Un voleur entre la nuit dans la chambre d'un mari couché avec sa femme

qui ne le caressait jamais. La peur s'empare de la femme ; elle se jette entre les bras de son mari qui, charmé dans ce moment, dit au voleur : « Emporte tout, et si tu veux même la maison. » La Fontaine infère de ce conte à dormir debout, que la peur est la plus forte passion ; or, dans la classe des passions, on ne fit jamais entrer la peur, et le sentiment de La Fontaine est ici en défaut.

Le genre de la fable est susceptible du plus haut degré d'élévation. Si M. de La Fontaine ne l'a pas dit en propres termes, il a mieux fait, il nous l'a prouvé dans des fables distinguées des autres par la plus belle poésie. Le Roseau et le Chêne est une fable admirable, elle nous livre à la réflexion ; nous avons vu cent fois le chêne le plus élevé être déraciné par les Autans, lorsque leur rage ne fesait qu'agiter fortement les roseaux qui bravaient leur fureur.

Le Paysan du Danube est une fable très-élevée ; c'est une des plus belles de La Fontaine : elle n'a rien qui choque le bon-sens ; il est assez naturel qu'un

homme fasse valoir les droits de l'humanité, et qu'il mette dans son discours cette chaleur éloquente qui étonne et persuade.

La fable des Deux Pigeons est charmante; elle fait autant d'honneur à son esprit qu'à son cœur.

Le Statuaire et la Statue de Jupiter est une fable supérieurement versifiée; mais j'en crois la lecture plus dangereuse qu'utile, et je ne suis pas le seul de ce sentiment.

La fable est une source intarissable. Quiconque a beaucoup lu et beaucoup réfléchi, s'il a d'ailleurs le talent de rendre ses idées avec énergie, fera certainement de bonnes fables. Les différens fabulistes, qui ont paru depuis La Fontaine, ont fait des fables qu'il admirerait lui-même, s'il revenait parmi nous, et qu'il désirerait avoir faites.

Je n'entreprendrai pas de faire ici l'énumération de tous ceux qui ont travaillé dans le genre de la fable; il me suffira de citer ceux qui s'y sont le plus distingués, et ceux qui, avec du tra-

vail, pourraient briller dans cette carrière.

Je passerai sous silence Esope et Phèdre, parce que ces deux fabulistes, dont le premier est regardé comme le père de l'apologue, sont connus de l'univers; et que les plus grands hommes ont prononcé sur leur mérite qui n'est point équivoque.

M. de La Fontaine est celui qui jusqu'à présent a remporté le prix. C'est peut-être la première fois que le traducteur éclipse l'inventeur. Il faut être juste et donner la préférence à La Fontaine sur tous ceux qui ont suivi la même carrière ; mais il ne faut pas que la prévention ne cesse de répéter qu'il est inimitable, et que, lisant dans l'avenir, elle mette au-dessous de lui ceux qui sont encore à naître. Il s'en faut bien que toutes ses fables soient de la même force, il y aurait de l'injustice à l'exiger; et j'aime à me persuader que si La Fontaine revenait parmi nous, il refondrait la moitié de ses fables, pour nous les présenter sous une forme encore plus

agréable. Trop grand pour croire être arrivé à la perfection, s'il eût vécu aussi long-tems que le charmant Fontenelle, il aurait dit, comme lui, en se faisant lire ses ouvrages dans un âge fort avancé : « Est-il possible que telle longueur, » que telle expression, que telle négli- » gence me soient échappées ? » Au reste qu'on ne croye pas que je veuille ici diminuer le mérite de La Fontaine. J'en fais l'aveu avec plaisir : je suis un de ses plus sincères admirateurs; mais, j'ose le dire, il manque à la littérature un ouvrage qui exalte et développe les richesses de ce grand homme, et qui nous en montre tous les défauts. Je m'étais proposé de travailler à une nouvelle édition de ses fables, et d'y joindre des commentaires, où j'aurais parlé avec une admiration respectueuse de cet homme immortel, sans faire grace à ses négligences fréquentes, mais une société de gens de lettres m'a, dit-on, prévenu.

M. Richer a fait des fables charmantes. Dans quelques-unes on voit qu'il a

copié fidèlement La Fontaine, et ce sont celles qui lui font le moins d'honneur. Les fables intitulées la Plainte de l'Ecureuil au génie de La Fontaine; le Hêtre, les Oiseaux et le Lierre; l'Ane et le Bœuf; le Chien fidèle; l'Aigle et le Rat, sont versifiées avec pureté. Ses fables en général sont bien faites, et M. Richer mérite la réputation dont il jouit.

M. de la Mothe, que l'on regarde comme un homme célèbre dans l'ode anacréontique et dans l'églogue, nous a donné des fables remplies d'inversions désagréables et de fautes de français; tous ses prologues, dont le lecteur délicat lui ferait grace très-volontiers, sont longs, ennuyeux et prosaïques; ses morales sont communes et toujours exprimées faiblement. Il faut convenir cependant qu'il se serait fait une réputation dans le genre de la fable, si toutes étaient narrées comme le Rat tenant table, les Moineaux, l'Enfant et les Noisettes. Le discours qu'il a mis à la tête de ses fables, annonçait une récolte plus belle et plus abondante.

M. Barbe a plusieurs fables très-bien faites, entr'autres le Lièvre et le Fusil, et l'Enfant sur une table. Quoique cette dernière ait été regardée par plusieurs personnes comme sublime, elle est cependant bien inférieure à l'autre. D'ailleurs l'idée est de M. de la Mothe; on peut s'en assurer par la comparaison; mais M. Barbe l'emporte par la précision. Dans le prologue de la 9.e fable du quatrième livre M. de la Mothe dit :

J'ai vu quelquefois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable :
L'élevait-on sur une table,
Le marmot pensait être grand.

Tout homme est cet enfant.

L'ENFANT SUR UNE TABLE.

FABLE.

Un enfant s'admirait, placé sur une table,
Je suis grand, disait-il; quelqu'un lui répondit,
Descendez, vous serez petit.
Quel est l'enfant de cette table ?
Le riche qui s'enorgueillit.

Parmi les fables de M. l'abbé le Monnier, on ne peut trop relire l'Enfant

bien corrigé, elle est d'un naturel qui n'est pas ce qu'on nomme naïveté, mais qui vaut mieux qu'elle. Celle intitulée les Bœufs et les Loups, est dans le grand genre; elle est très-bien versifiée. Elle a d'ailleurs le mérite d'une morale vraie, neuve, hardie et bien frappée.

M. l'abbé Aubert (n'en déplaise à ses petits critiques,) a fait des fables excellentes; en général elles sont bien écrites. Mais, Fanfan et Colas; les Vœux; le Livre de la raison; le Chat et la Souris; l'OEil de Mère; la Rose; le Riche, le Noble et le Sage; l'Ane ministre; les deux Riches; l'OEillet et la Rose; l'Ours en guerre avec le Lion; la Rose et le Bouton; les Oiseaux, le Dogue et sa chaîne, etc., toutes ces fables sont bien supérieures aux autres. Le discours qui les précède est très-bien fait : on y voit que cet enthousiasme, qu'on a pour certains auteurs, se dissipe insensiblement, et qu'un jour on les fera rentrer dans la classe de la médiocrité, d'où les prôneurs sans goût les ont fait sortir.

M. Imbert a brillé dans cette carrière.

Il raconte avec une grande facilité ; il sait ménager des tableaux qui attachent le lecteur ; sa marche est rapide, ses plans bien faits ; il est ennemi de l'obscurité.

Parmi les fables de M. Dorat, qui toutes sont fort bien versifiées, il y en a de très-bonnes. Le Jet d'eau et le Réservoir est une fable superbe, et la moralité est d'autant plus belle, qu'elle est amenée par le fond du sujet.

La Leçon d'un vieillard est une fable qui lui fait beaucoup d'honneur. Celle des deux Montres, quoique bien versifiée, ne vaut pas les deux que je viens de citer; d'ailleurs la moralité est rebattue ; on a dit cent et cent fois : *Voulez-vous choisir un ami, méfiez-vous de l'apparence ?*

Le Sénat des Aigles, fable très-bien écrite et du même auteur, est une déclamation contre les Académies. Je me pique d'impartialité, et j'ose assurer ici que cette déclamation est injuste. Il est bien vrai que de grands hommes n'ont point été reçus de l'Académie : on connaît même les motifs d'exclusion ; mais

ceux qu'elle admet au nombre des membres qui la composent, sont toujours des gens spirituels et réellement instruits. La cabale, formée dans tous les tems par ceux qui prétendent aux places vacantes qu'ils croyent mériter, voit avec jalousie les sujets qu'on vient de recevoir; et comme il n'est pas un homme qui n'ait ses partisans et ses ennemis, il s'ensuit que le nouveau récipiendiaire a tout à-la-fois des gens qui embouchent pour lui la trompette de la Renommée, et d'autres qui fatiguent nos oreilles et les siennes du bruit fastidieux et perçant des sifflets.

Si M. Dorat eût vécu assez de tems pour être de l'Académie, les épigrammes anonymes qu'il aurait reçues, émanées de la canaille de la République des lettres (car il y en a partout) lui auraient prouvé ce que j'avance ; mais l'Académie n'aurait pas moins eu lieu de s'applaudir de son choix.

M. Boisard a donné au public deux volumes de fables : elles ne sont pas sans mérite ; mais on a justement re-

proché à l'auteur d'avoir trop négligé la moralité.

M. le duc de Nivernais a fait deux volumes de fables. Elles sont bien audessous de la réputation dont il a joui, et n'offrent, à proprement parler, que des bons mots rimés.

M. Piron a fait quelques fables. Le Roitelet et celle intitulée la Noblesse, sont d'une précision admirable. Il est fâcheux qu'il ne se soit pas plus exercé en ce genre.

La fable du Paysan et du Mâtin, imitée de l'anglais, est digne de tenir sa place dans les plus beaux recueils. M. Houllier de S. Remi, qui en est l'auteur, peut travailler avec succès dans ce genre digne d'exercer nos meilleures plumes.

M. Bailly a donné un volume de fables. Elles sont en général bien versifiées, et brillent par la moralité.

M. de Florian est auteur de fables intéressantes. Il semble qu'il ait eu le projet de travailler pour l'enfance : toutes sont à sa portée ; elles sont bien faibles

de moralité, mais elles peignent la douceur du caractère qui le fesait aimer de toutes ses connaissances.

Madame Joliveau a fait de jolies fables. On doit lui savoir gré de s'être exercée dans ce genre difficile.

M. Guichard peut s'applaudir d'avoir augmenté nos richesses en apologues; mais il excelle dans le conte. Il fait l'épigramme avec une force, une concision désespérantes pour l'homme qu'il attaque, ou qu'il est forcé de combattre; peut-être même ce genre nuirait-il à l'estime qu'on a pour lui, si l'on n'était bien persuadé qu'il est l'ouvrage de son esprit et non de son cœur.

Feu M. Cailleau, imprimeur-libraire, a fait des fables que nos meilleurs moralistes ne désavoueraient pas.

M. Changeux s'est livré au genre de la fable. Celles dont j'ai entendu la lecture m'ont fait plaisir, peut-être en général sont elles trop longues; mais ce défaut est racheté par des détails charmans. M. Changeux, auteur du *Traité des extrêmes*, ouvrage bien écrit et qui

prouve beaucoup de connaissances, a de plus l'avantage d'être un bon moraliste.

M. de Milcent réussirait dans la fable. J'en connais plusieurs de lui, marquées au bon coin ; on en jugera par l'Aigle et le Philosophe.

L'AIGLE ET LE PHILOSOPHE.

FABLE.

Sur le plus haut des monts, remparts de l'Italie,
Un philosophe était monté :
Le tableau qui s'offrit à son œil enchanté
Donna bientôt carrière à sa philosophie.
Les fleuves ressemblaient à de faibles ruisseaux,
Et ces chênes altiers, dont les pompeux rameaux
Paraissaient aux mortels se perdre dans la nue,
N'étaient plus à ses yeux que des brins d'herbe épars.
Avec orgueil ses avides regards,
Sans s'arrêter, parcourent l'étendue.
Il vit avec dédain, ainsi que ces châteaux
Que l'enfance construit d'une main incertaine,
Les plus vastes cités gisantes dans la plaine,
Et les hommes errans comme des vermisseaux.
« Qui ne rirait, dit-il, de l'importance
» Que cet être impuissant met à ses moindres vœux ?
» Il croit voir l'univers partager en silence

» Ses préjugés, ses maux et ses plaisirs honteux ;
» Quand il se forge une chimère,
» Aussitôt il en fait son unique désir ;
» Il passe, pour l'erreur qui lui devient trop chère,
» Du trouble de la crainte au trouble du plaisir ;
» Son cœur en sens contraire est agité sans cesse :
» Il frissonne de rage, il pleure d'allégresse,
» Pour un fantôme vain il renonce au repos,
» Et se pâme ou gémit pour le rien qui l'affecte.
» Je crois voir l'Océan soulever tous ses flots
» Pour mouvoir une paille ou noyer un insecte. »
Après cette réflexion,
Voyant avec orgueil son élévation,
Il se croyait un être au-dessus du vulgaire :
Quand sur sa tête ayant levé les yeux,
Il vit un aigle altier planer au haut des cieux,
Et se perdre bientôt au sein de la lumière.
Honteux à cet aspect, il descendit les monts,
Et l'aigle lui tint lieu des plus fortes leçons.

M. l'abbé Guichelet a un talent décidé pour ce genre. Cet auteur estimable raconte avec une facilité qui attache le lecteur. Tous ses sujets sont neufs. Les deux fables suivantes prouveront que je ne le flatte pas.

LA GARONNE, LE CIGNE ET LES CANARDS.

FABLE.

Tout vient de rien ou de très-peu de chose.
Si vous aimez le grand, le merveilleux,
Gardez-vous bien d'en rechercher la cause.
Le chêne, roi des bois, ce colosse orgueilleux,
Tire d'un grand son origine;
Ce n'est qu'un faible jet dans le commencement
Dont un fil forme la racine.
Tel qui l'admire en son accroissement,
Ne l'a point vu lorsqu'il était arbuste.
Cette ville fameuse où dominait Auguste,
Du monde la terreur ainsi que l'ornement,
Doit à des gens obscurs son établissement;
Et parmi tant de gens qui font du bruit sur terre,
Si l'on allait fouiller avec attention
Les titres, la noblesse et la condition
De tels et tels...; mais, chût! c'est un mystère
Dont la fable qui suit, sans autre commentaire,
Donnera l'explication.

Près de ces bords où la Garonne
Sortant encor de son bereeau,
Commence à former un ruisseau
Qui donne aux gens l'humeur gasconne,
Deux canards ennuyés de son petit bassin,
Un jour formèrent le dessein

De voyager en d'autres plages,
Et de chercher fortune en quittant ces rivages.
Nos deux aventuriers, pleins d'un si beau projet,
Descendent la Garonne, et suivant leur trajet,
Arrivèrent bientôt aux confins de Gascogne,
Où ce fleuve reçoit les eaux de la Dordogne;
Mais quel étonnement pour nos deux pélerins!
La Garonne en ces lieux occupant plus d'espace,
Présente à leurs regards une immense surface.
L'alose, l'esturgeon, mille poissons marins,
Tous de grandeur, de figure inconnue,
Fourmillaient devant eux dans sa vaste étendue;
Des vaisseaux de tout rang, de toutes nations,
Qu'ils rencontrent sur leur passage,
Remontant la Garonne, ou bordant son rivage,
Leur font faire en passant mille observations.
Quel changement! quel train! quelle magnificence!
Disaient nos voyageurs, voyant cet appareil.
Connaît-on la Garonne à cet air d'opulence?
Vit-on jamais rien de pareil?
En vérité, c'est un orgueil insigne.
La Garonne, Messieurs, leur répondit un cygne,
Vous vous trompez; ce n'est point là le nom
De ce fleuve puissant dont vous blâmez le ton:
C'est ici la superbe et fameuse Gironde.
Vous venez donc de l'autre monde,
Quand vous méconnaissez ce fleuve de renom?
La Garonne morbleu! sans doute on nous gasconne,
Dirent nos gens: et pour qui nous prend-on?
Croit-on nous en conter? c'est bien là la Garonne,
Et s'il le faut, nous en ferons serment.

Depuis

Depuis près de huit jours que nous sommes en course,
Nous avons parcouru son lit depuis sa source :
Ce n'est qu'en ce pays qu'on la nomme autrement.
Au Tarn, à la Dordogne, elle doit sa puissance,
C'est par leur union et par leur assistance
Qu'elle est en ce pays dans la prospérité
Qui lui fait oublier sa première existence.

O combien d'anoblis en France,
Qui, fuyant les témoins de leur obscurité,
Enflés par la fortune et fiers d'une alliance,
Vont loin du lieu de leur naissance
Figurer à Paris sous un nom emprunté!
Ces nouveaux débarqués de lointaine province
Font grand bruit à la cour, prennent un train de prince :
Si quelque curieux de noble antiquité
S'avise par hasard de remonter aux preuves,
Sous ce faste imposant, à travers leur fierté,
On voit que tous ces gens à titre antidaté,
Sont des ruisseaux devenus fleuves.

Par M. l'abbé Guichelet.

LE SOLEIL ET LES MIROIRS ARDENS.

FABLE.

L'astre brillant du jour, dont la douce influence
Se fait sentir par des bienfaits,
Le soleil, désirant augmenter les effets
Que doit produire sa présence,

Choisit, pour ses représentans,
Les loupes, les miroirs ardens.
Il les rendit dépositaires
De son pouvoir, de ses feux salutaires,
Pour les multiplier en faveur des mortels.
Le peuple aussi bien que les Mages,
Prosternés devant les autels,
Venaient leur rendre des hommages;
Et par leur entremise implorer le secours
Du Dieu dont ils étaient les sensibles images.

Mais au milieu de ce concours,
D'un astre bienfaisant, loin d'être les modèles,
Jamais ces glaces infidèles
Ne présentaient à leurs regards
Qu'un objet monstrueux, une fournaise ardente,
Dont les foyers brûlans lançaient de toutes parts
Les feux, la mort et l'épouvante.
Le peuple intimidé n'osait en approcher;
Il s'écriait de loin, dans une humble posture:
— Soleil! flambeau de la nature,
Tu forces tes sujets à fuir, à se cacher;
De tes feux l'ardeur les dévore.
Hélas! quels crimes, quels forfaits,
Nous ont privés de tes bienfaits?

On voyait autrefois à tes rayons éclore
Et les fruits de Pomone et les présens de Flore;
Tu nous fais éprouver aujourd'hui ta fureur.
Un Mage philosophe, indigné de leurs plaintes,
Leur dit: «Peuple ignorant, connaissez votre erreur.
» Ces feux dont vous craignez les terribles atteintes

» Ne sont point renvoyés des cieux ;
» Recourez au soleil lui-même.
» Au lieu de blasphémer cet astre radieux,
» Vous bénirez plutôt sa puissance suprême.

Nous blasphémons les rois de même que les Dieux ;
Nous avons tort de nous en plaindre :
Leurs représentans seuls les rendent odieux ;
Ce n'est qu'entre leurs mains que le sceptre est à craindre.

Par le même.

M. Fallet pouvait encore faire époque dans le genre de la fable. Celle des deux Souris, insérée dans les *Etrennes du Parnasse* de 1776, et que je rapporterai ici toute entière, est charmante ; on la citerait, elle passerait pour admirable, si l'on voyait au bas : *par M. de La Fontaine*. Je l'ai dit dans une de mes fables : le nom fait beaucoup à la chose.

LES DEUX SOURIS.

FABLE.

Deux souris allant à la quête,
Trouvèrent au fond d'un buffet
Un huilier presque plein. « Oh ma sœur, quelle fête !
» Ça régalons-nous bien. » Mais l'ouverture était

Si petite qu'on n'y pouvait
Passer la tête,
Tête d'une souris, s'entend.
Lors de ronger l'huilier, mais il était d'argent,
Et partant à l'abri des efforts de leur dent;
En murmures confus leur désespoir éclate.
De le verser, on tente vainement,
Il tient trop ferme sur la jatte.
On se regarde tristement :
La seule odeur en est divine;
Ah ! faut-il, breuvage charmant,
Ne pouvoir te toucher quand la soif nous domine ?
L'autre plus alerte et plus fine,
— Laissez m'y rêver un moment.
Alors sur sa petite patte
Appuyant son petit menton,
Baissant sa tête délicate,
Les yeux fermés et pensant tout de bon,
Son esprit occupé du projet qui la flatte
Est absorbé dans la réflexion.
— M'y voilà, m'y voilà ma chère !
Dit-elle enfin. « Eh bien, parlez, parlez,
Voyons... comment ? » — Ça regardez-moi faire ?
Et vous m'imiterez après, si vous voulez.
Elle dit, et sa queue est dans l'huilier trempée.
Elle l'en tire, et sans plus de façon
La lèche, et fait une bonne lipée.
L'autre admire l'invention,
Elle en rit, mais elle en profite,
Et dans l'huilier aussi met sa queue au plus vite.
L'une monte, l'autre descend :

On trempe, on lèche, on trempe : enfin dans un instant
Le vase est vuide et leur soif assouvie.

La force bien souvent sert moins que l'industrie. *

M. Landrin a fait des fables excellentes. On en a vu plusieurs de lui dans les journaux. J'aurais mis avec plaisir sous les yeux du public celle intitulée : le Mouchoir et le Cordon, si sa promesse de me la donner eût été suivie de l'exécution.

M. Grouvelle, connu avantageusement par une pièce intitulée : *Mon Dépit*, épître à Aspasie, où la poésie brille dans toute sa fraîcheur, a fait aussi quelques fables, entr'autres une intitulée, l'Esprit et le Génie, ou le Rossignol et le Serin. Je ne doute pas un instant qu'il ne pût se faire une grande réputation dans la fable élevée.

* C'est bien dommage que la fable des deux Souris ne soit pas terminée par un autre vers. Comme on ne peut se donner de la force ni de l'industrie, il s'ensuit que cette fable n'apprend rien au lecteur, et qu'elle rentre dans la classe des jolis contes.

On peut juger de son talent par le Tilleul et le Laurier.

LE TILLEUL ET LE LAURIER.

FABLE.

Roi d'un jardin délicieux,
Protecteur du passant qui cherchait un ombrage,
Un Tilleul portait jusqu'aux cieux
Le luxe épais de son feuillage.
Non loin de là, roi du peuple arbrisseau,
Enfant chéri de la nature,
Un Laurier, au bord d'un ruisseau,
Etalait sans orgueil sa timide parure.
« Ami, dit le Tilleul, tout fier de sa splendeur,
» Le ciel pour toi me semble trop injuste:
» Vois mes rameaux et ma grandeur;
» Du tronc jusqu'au sommet mesure ma hauteur.
» Mais, toi, que je te plains! frêle et stérile arbuste,
» Tes rameaux isolés végètent sans honneur;
» Encore si du ciel la bonté protectrice
» Ne m'avait près de toi placé pour ton bonheur,
» Seul, aurais-tu bravé l'Aquilon destructeur
» Et les feux brûlans du solstice?
» Que dis-je? l'homme encor, pour comble d'injustice,
» Semble du ciel pour toi partager le dédain,
» Et son mépris trop inhumain
» Resserre entre quatre ais tes racines chétives;
» Tandis que de sa propre main

» Il étend en berceaux mes branches fugitives. »
De l'élégant Tilleul, tels étaient les discours.
Le Laurier sans se plaindre écoutait son langage.
L'épigramme est l'arme des sots,
Méprisant de si vains propos.
Et le silence est le plastron du sage.
Notre Tilleul bientôt changea de ton,
Sans pourtant changer de nature.
La bise vint, et l'Aquilon,
Triste fléau de la verdure,
Ravagea son feuillage épais,
Tandis que son rival en paix,
Des noirs frimats bravant l'injure,
Embellissait de sa parure
Et les jardins et les palais.

On ignore long-tems le modeste génie;
D'un fat brillant l'éclat prématuré
Efface quelquefois sa tardive énergie,
Et jusqu'au terme de sa vie
Le moment du triomphe est pour lui différé;
Mais la mort vient dissiper la magie:
Il reste seul, et l'immortalité,
Victorieuse de l'envie,
Le venge des affronts de la rivalité.

M. Piis, par ses *Pantoufles d'Empédocle*, prouve bien que la belle versification ne fait qu'ajouter au mérite de la fable.

LES PANTOUFLES D'EMPÉDOCLE.

FABLE.

Il n'est rien tel que d'approfondir tout,
Comme Empédocle, homme de goût
Qui doutait que Vulcain logeât sous la Sicile.
Un jour ce savant imbécile
Entendant dans l'Etna retentir les marteaux
Dont il tente en trois tems de dompter les métaux,
Marcha vers le volcan d'un pas ferme et tranquille,
Quitta de grand sang-froid sa chaussure inutile,
Et se jeta pieds-nus, et la tête en avant,
Dans un gouffre de flamme entr'ouvert par le vent.
Que ne peut pas sur nous le désir de s'instruire?
Plusieurs passans qui l'avaient observé,
Battaient des mains en éclatant de rire;
Mais certain freluquet, par Vénus énervé,
Prenant les pantoufles du sire,
Leur dit: — Messieurs, qu'est-ce qu'une action
Si belle qu'elle soit, quand l'orgueil l'accompagne?
Voici ce que je trouve au bas de la montagne,

Sifflons tous sans compassion. —
« Palsambleu, monsieur le maroufle, »
Lui repartit une pantoufle,
« Feu mon maître par vous gratis est insulté.
» Qui ne cède à la vanité?
» L'ombre du laboureur voltige autour de l'arbre
» Qu'étant jeune il avait planté;
» Le riche, qui n'est plus, sous sa tombe de marbre
» S'enorgueillit d'avoir été;
» L'auteur le moins connu, jaloux de se survivre,
» De sa cendre de nain croit renaître géant,
» Baise avant d'expirer les feuillets de son livre,
» Et s'endort sans regrets dans la nuit du néant;
» Sous la faux de la mort on voit encor la belle
» Sourire à son portrait qui durera plus qu'elle,
» Et qui transmettra sa beauté :
» Bref, il n'est pas jusques au sage
» Qui, traîné malgré lui vers l'horrible Lethé,
» Ne trace avec le doigt son nom sur le rivage,
» Dans l'espoir de l'apprendre à la postérité. »

— Ta remontrance m'est égale,
Reprit le petit-maître à grand tort furieux;
Tu raisonnes pantoufle, et malgré ta morale
On ne verra jamais les miennes dans ces lieux:
Au pied du lit d'Elmire elles sont beaucoup mieux.

Grécourt s'est aussi mêlé de faire des fables, mais il aurait mieux fait de leur donner la forme de conte ; presque toutes sont indécentes ou finissent par des pointes. Après en avoir pris lecture, l'esprit est échauffé, mais le cœur reste vide. Il faut être utile dans la fable, ou n'en point faire : il faut surtout briller par la pureté de la morale. Feu M. l'abbé le Monnier a osé relever quelques défauts de la Fontaine. Il a prouvé que cet auteur n'a pas toujours prêché une morale pure ; et ces réflexions, judicieuses à cet égard, avaient échappé à tous les lecteurs de la Fontaine. Il aurait pu sans doute étendre ses observations ; mais M. le Monnier connaissait les effets du préjugé, et l'expérience lui avait appris qu'on indispose les partisans d'un auteur par des critiques sévères, et que ces mêmes partisans que l'on veut éclairer ont recours aux sarcasmes pour vous répondre.

Un lecteur impartial qui veut juger un auteur sur ses ouvrages, et non sur le bruit qu'il fait dans le monde, con-

viendra que la fable est inépuisable, et qu'il y a même des progrès à faire dans tous les genres. Je ne puis mieux appuyer cette façon de penser et terminer ce discours, qu'en disant avec l'estimable et mâle traducteur des *Nuits d'Young*:

« Eh ! pourquoi serait-il impossible » qu'il s'élevât de plus grands hommes » que ceux qui ont déjà paru? Quel est » celui qui a sondé l'abîme de l'esprit » humain? ses bornes ne sont pas moins » inconnues que celles de l'univers. » Depuis la naissance du monde, il ne » s'est peut-être pas trouvé un seul » homme qui ne se soit arrêté en-deçà » du terme où il pouvait arriver, et qui » n'ait laissé ce qu'il a fait bien au- » dessous de ce qu'il a pu. En prenant » toujours les exemples du passé pour » la règle du possible, il n'est pas éton- » nant que ce préjugé qui n'est appuyé » sur aucun principe démontré, ni » même sur aucune recherche, rap- » petisse à nos yeux l'idée de nos facul- » tés et de nos forces.

» Pourquoi Virgile avait-il condamné
» au feu son admirable Enéïde ? c'est
» qu'à la fin de son ouvrage il découvrait
» encore au-delà du terme qu'il avait
» atteint. Pourquoi ne pourrait-on pas
» aborder à ces lieux qu'il a vus de loin ?
» Avant qu'Homère eût écrit, si quel-
» qu'être supérieur eût apporté le plan
» de l'Iliade, ou que le genre humain
» l'eût trouvé par hasard, il est vrai-
» semblable que son exécution aurait
» paru passer la portée de l'homme. De
» même aujourd'hui nous regardons
» comme impossible de surpasser Ho-
» mère. Cependant il est évident que le
» premier jugement eût été une erreur.
» Qui nous a dit que le second n'en
» est pas une autre ? Ces deux préjugés
» sortent de la même source : de l'igno-
» rance où nous sommes des véritables
» dimensions et du pouvoir de l'esprit
» humain. Serait-il impossible que les
» dernières copies que le Créateur doit
» tirer de l'ame humaine ne fussent
» aussi les plus correctes et les plus
» belles ? qu'il vînt un tems où les mo-

» dernes pourront jeter un regard satis-
» fait et plein d'un juste orgueil sur les
» siècles passés, regarder les jours
» d'Homère et de Démosthènes comme
» l'aurore du génie naissant, et Athènes
» comme le berceau de la Renommée
» en son enfance ?

» Hé quoi ! nous osons prononcer sur
» les forces de l'esprit humain en géné-
» ral, tandis que chaque homme en
» particulier ne connaît pas même les
» forces du sien. Peut-on nier que des
» facultés ignorées de nous ne puis-
» sent dormir dans notre sein comme
» la perle dans l'écaille de l'huître stu-
» pide, et le diamant dans les entrailles
» du rocher insensible, en attendant
» qu'une heureuse circonstance les
» éveille ou que des efforts redoublés
» les tirent de leur inertie, après les
» phénomènes que nous voyons tous
» les jours ? Des hommes cachés long-
» tems dans une obscurité profonde, en
» sortent tout-à-coup poussés par l'im-
» pulsion de quelque cause imprévue,

» et frappent nos yeux du plus grand
» éclat, souvent ils s'étonnent eux-
» mêmes de leurs succès autant que le
» public qui les admire. »

FABLES

LIVRE PREMIER.

PROLOGUE.

Si de nos jours la vérité
A nos cœurs toujours chère,
Se montrait dans sa nudité
Pour instruire la terre,
Tout homme en serait révolté;
Mais on la chérit dans la fable :
Et sous ce voile intéressant,
Elle amuse l'enfant,
Corrige l'homme raisonnable ;
Par ses récits ingénieux,
Elle pénètre jusqu'au trône :
Apprend aux rois qu'elle peut rendre heureux,
Tous les devoirs sacrés qu'impose la couronne.
Pour le sage littérateur
La fable est un terrain d'une immense étendue.
Le bon Jean fut grand laboureur;
Il a dans ce terrain fait passer sa charrue :

Il a forcé le sol à rapporter des fruits,
Dont la raison se plaît à faire usage,
Et que le tems rend plus exquis ;
Dans ce terrain mettons-nous à l'ouvrage,
Labourons : il n'a pas tout pris.

FABLE

FABLE I.re

LE DOGUE ET LE ROQUET.

Non loin d'une large rivière,
Tranquillement un Dogue sommeillait ;
Corps arrondi, ventre à plat, nez sur terre,
En cet état fortement il ronflait.
Un Roquet passe, et de sa voix perçante
Le réveille mal-à-propos.
Cette espèce est impertinente,
Et, dans tous les états, vient troubler le repos
Du sage qu'elle impatiente.
Il tourne autour de lui, le harcèle et le mord.
Le Dogue lève enfin sa tête appesantie :
Et, pouvant aussitôt décider de son sort,
Par bonté lui laisse la vie,
Bâille, s'allonge et se rendort.
Le mutin ne quitte pas prise,
Et cet acharnement fait voir que le Roquet,
Dans sa légère tête, a formé l'entreprise
De l'étourdir de son aigre fausset.
Sans se troubler et sans colère,
Le Dogue alors se dit en l'approchant :
« Entre ce petit téméraire
» Et moi, je vais mettre à l'instant
» Une sûre barrière. »

Il le saisit au col avec tranquillité,
Passe à la nage la rivière,
Le dépose à l'autre côté
Sans le blesser de sa dent meurtrière,
Repasse l'eau tout seul avec célérité,
Et revient fermer la paupière,
A l'endroit qu'il avait quitté.

Du Dogue imitons la prudence :
Et loin de se venger d'un plus faible que soi,
Forçons-le seulement d'être à quelque distance,
Quand nous pouvons donner la loi.

FABLE II.

LA GUEPE ET L'ARAIGNÉE.

Une Araignée avec adresse
Filait sa toile dans un coin,
Afin de pouvoir au besoin
Dans ses lacs arrêter l'espèce
Qu'elle suce dans tous les tems :
Disons, si vous voulez, la mouche,
La chose paraîtra moins louche :
Soyons toujours clairs, j'y consens.
Sa toile à peine était finie,
Qu'elle y vit tomber à l'instant
Une Guêpe jeune et jolie
Qui se débattait vivement.

« Oh ! oh ! voyons un peu, dit-elle,
» Quelle est la bête que voilà !
» De loin elle paraît fort belle :
» Approchons-nous, et suçons-là. »
Déjà la Guêpe est entourée
De ses pattes qui font frémir,
Et la bataille est déclarée :
L'insecte en vain cherche à saisir
La Guêpe au combat préparée ;
Son aiguillon va la punir :
Des coups de sa lance acérée
Elle est atteinte et va mourir.

Quelle que soit votre puissance,
Riches n'en abusez jamais ;
Vous ne connaissez pas les traits
Formés pour venger l'innocence.

FABLE III.

LE LIONCEAU ET LE RENARD.

Un Lionceau des plus ambitieux,
Ardent comme on l'est au bel âge,
Trouvait son état malheureux.
« Un sceptre, disait-il, sera mon héritage :
» Mais, s'il faut attendre la fin

» Du Lion septuagénaire
» Que le hasard a fait mon père,
» J'attendrai, le fait est certain,
» Et trop long-tems, la chose est claire. »
D'après ce beau discours, on sent que le Renard,
Dont la logique est très-profonde,
Sera choisi pour forcer le vieillard
A s'en aller dans l'autre monde.
Le Renard est séduit. Le plus subtil poison,
Ravit à ses sujets le plus tendre Monarque
Que respectait la Parque,
Et que dirigeait la raison.
Le Lionceau, ceignant alors le diadême,
Sentit au fond du cœur combien il est honteux
D'avoir à rougir de soi-même,
Surtout quand le secret se partage entre deux.
Afin de mieux cacher son crime,
Il se servit de la force et de l'art,
Et le régicide Renard
Expira sa triste victime.

Vous que l'intérêt fait agir
Et qu'on voit vous prêter à plus d'une manœuvre,
Songez, songez toujours qu'un traître doit périr
Par celui qui l'a mis en œuvre.

FABLE IV.

LA GLACE ET LE TAIN.

Une fois large glace avait au moins de haut
Neuf pieds : c'était une glace admirable,
On n'y voyait pas un défaut :
Mais elle était insupportable
Par son humeur et par sa vanité.
Il fallait l'admirer sans cesse,
S'extasier sur sa beauté,
Même la traiter de Hautesse.
» Sans moi, lui dit un jour le Tain,
» A quoi seriez-vous nécessaire ?
» Vous chercheriez en vain à plaire ?
» Et vous végéteriez au fond d'un magasin.
» Réfléchiriez-vous la lumière ?
» En or vous encadrerait-on ?
» Ah ! croyez-moi, ne soyez pas si fière,
» Et baissez un peu votre ton.
» Si vous rendez la vive image
» Avec beaucoup de vérité,
» De chaque objet qui vous est présenté,
» Ce bel effet est mon ouvrage. »
La glace alors de l'insulter,
D'avoir recours à la menace.
Pour achever de l'irriter,

Le tain coule au bas de la glace.
La belle nue enfin reconnut son erreur,
Et sentit, mais trop tard, son injustice extrême.
A qui s'en prendre ? elle était elle-même
Cause de son malheur.

De ma fable le sens à saisir est facile,
Et la morale la voici :
Ne nous faisons jamais un ennemi
De celui qui nous est utile.

FABLE V.

LA MOUCHE ET LE MIROIR ARDENT.

Autour d'un beau miroir ardent
Une Mouche volait : elle trouvait plaisant
D'y voir sa petite figure
Vingt fois plus grosse en se mirant.
Tout-à-coup le soleil éclaire la nature.
Par le miroir ses rayons réfléchis
Forment un feu difficile à décrire.
Elle veut voir, elle approche, elle admire
Le point où les rayons se trouvent réunis.
La Mouche n'était pas savante,
Les effets du Miroir n'en étaient pas connus ;
Elle voltige en imprudente,
Vient raser le foyer, et la Mouche n'est plus.

D'un enfant curieux cette Mouche est l'emblême;
Il touche à tout, il veut tout voir;
Mère, veillez sur lui du matin jusqu'au soir,
Ou bien vous le verrez se détruire lui-même.

FABLE VI.

L'APPARITION DE LA VERTU.

Un mortel né dans la misère,
Et maintenant favori de Plutus,
Discourait avec un Crésus
Devenu pauvre à force de bien faire.
« Ah! qu'il m'en a coûté pour amasser de l'or,
» Disait le riche, et que l'on a de peine
» Pour se voir un petit trésor!...
» Mais quelquefois le bonheur nous enchaîne. »
Il détailla tous ses succès
Et fit enfin l'aveu de sa grande opulence.
L'autre lui dit : — Tout le bien que j'avais
Heureusement me venait de naissance.
J'ai fait beaucoup d'ingrats, mais, c'est un grand plaisir!
A soulager la timide indigence,
J'ai vu mon bien s'évanouir :
Je jouis par réminiscence,
Et voudrais être à même encore de m'appauvrir. —
Aussitôt la Vertu, cette aimable déesse
Au port majestueux, à l'air modeste et doux,

Leur apparut, et dit avec noblesse
Au favori du Dieu qui rend les hommes fous :

— Le bon emploi du bien fait la richesse,
Et monsieur à mes yeux est plus riche que vous.

FABLE VII.

L'HOMME VINDICATIF ET LE PHILOSOPHE.

Cédant au vif désir d'une aveugle vengeance,
Dans trente vers ronflans et faits à la Boileau,
Un jeune auteur n'avait pas peint en beau
Un des suppôts de la finance.
Chacun sait qu'un poëte adore ses enfans,
(Par ses enfans, on entend ses ouvrages)
Et qu'il les lit à tous venans,
Espérant obtenir grand nombre de suffrages.
A certain Philosophe il montre cet écrit.
» On le voit, lui dit-il, le courroux vous enflamme :
» Ou ces beaux vers ne sont que des éclairs d'esprit,
» Ou je connais bien peu votre ame.
» Croyez-moi, pour punir un être malfaisant,
» Ne déshonorons pas nous-mêmes notre vie.
» On sait trop que le médisant
» Le plus fréquemment calomnie.
» Il me semble vous voir courir chez l'imprimeur
» Pour qu'il mette au jour cette pièce,
» Premier jet de votre fureur.

» La nuit porte conseil. Différez, rien ne presse ;
» Et si dans quelques jours vous êtes irrité,
» Comme vous me paraissez l'être,
» Ne serez-vous pas toujours maître
» De donner à vos vers de la publicité ? »
Cette leçon apaisa la colère
De notre auteur brûlant de se venger,
Et la réflexion sagement lui fit faire
Ce qu'on ne pouvait exiger.

Toujours au lendemain remettez la vengeance.
Si votre cœur est pur, si votre cœur est bon,
Vous écouterez la raison,
Et vous suivrez les lois de la clémence.

FABLE VIII.

LES DEUX CHIENS RIVAUX.

Brifaut, chien dangereux,
Très-vif, entreprenant et d'une rare espèce,
Contre Sultan le courageux
Luttait souvent et de force et d'adresse.
Brifaut toujours avait eu le dessus ;
Mais, trop fier de cet avantage,
Il narguait son rival confus
Que le ressentiment animait davantage.
L'occasion se présenta
De se livrer à la vengeance.

Brifaut, par une extravagance,
Je ne sais quel être insulta....
Et, sur-le-champ, Sultan vit fondre
Tous les roquets sur ce pauvre Brifaut.
A plusieurs à-la-fois il aurait pu répondre
Et les arranger comme il faut.
Contre le nombre, hélas ! il n'a que son courage :
Chacun lui donne un coup de dent ;
Et, pour mettre à profit un si grand avantage
Veut décider en ce moment
L'ennemi de Brifaut à lui livrer bataille ;
Mais leur lançant un regard de courroux :
« Allez, dit-il, vile canaille,
» Mon ennemi, succombant sous vos coups,
» Du fier Sultan n'a rien à craindre :
» On ne me verra point me borner à le plaindre,
» Non : je suis son ami, dès qu'il est malheureux,
» Et son vengeur. » Tout aussitôt sur eux
Sultan, comme un éclair, s'élance,
Et la troupe qui l'accablait
Se disperse. Il étend par terre maint roquet.
Brifaut voit luire un rayon d'espérance,
Il se dégage : et nos rivaux unis
Frappent de mort la multitude ;
Libres après, sans crainte et sans inquiétude,
Brifaut, Sultan, furent toujours amis.

Envers un ennemi puissant ou redoutable,
Montrons-nous toujours généreux,
Et n'insultons jamais à ceux
Que le grand nombre accable.

FABLE IX.

LE TABLEAU ANCIEN ET LE TABLEAU MODERNE.

D'un peintre moderne et savant,
Mais peu connu, dans une galerie,
Un tableau servait de pendant
A l'un de ceux que, soit dit en passant,
On trouve beaux par fantaisie,
Et dont la grande antiquité
Fait bien souvent tout le mérite.
« Par quelle singularité
» T'a-t-on mis là comme un pendant d'élite?
Dit ce dernier. « Vois-tu mon coloris?
» Sans cesse le nom que je porte,
» Anprès de moi, fait voler tout Paris.
» Tiens, regarde ces gens s'étouffer sur la porte;
» Mais tout n'est beau que par comparaison,
» Et tu me rends encor plus agréable. »
— J'en conviens, vous avez raison,
Répond l'autre d'un air affable;
Je vois pourtant beaucoup de connaisseurs,
Pour le dessin, pour l'ordonnance,
M'accorder une préférence
Sur ces tableaux hauts en couleurs. —
Un vrai savant prêtait alors l'oreille

A leur discours, et les interrompant :
-- Le mérite, dit-il, est toujours indulgent ;
Vous pérorez tous les deux à merveille :
Mais pourquoi cette dureté ?
Vous avez l'un et l'autre un genre de beauté,
Aimez-vous, je vous le conseille ?
Le coloris flatte d'abord :
Du dessin la justesse est toujours préférable,
Et vous vous disputez à tort ;
Chacun de vous est admirable. --

Un nom connu prévient et partout en impose :
Tel écrit serait admiré,
Si d'un grand nom il était décoré,
Le nom fait beaucoup à la chose.

FABLE X.

LES DEUX AMIS ET LE SAGE.

Qu'on vante moins l'amour et son effervescence :
Il donne du plaisir sans mener au bonheur ;
L'amitié seule épure notre cœur,
Et peut charmer notre existence.
Un mortel, qui croyait à la tendre amitié,
Dont les vertus fesaient admirer l'ame,
Portait au plus haut point la sensible pitié :
Pour le pauvre il était de flamme.

On ne s'enrichit pas quand on est libéral ;
Sa bienfesance et ses malheurs, peut-être,
Firent, par un destin fatal,
Qu'il devint indigent, et plus qu'on ne peut l'être.
De qui doit-il attendre du secours ?
A qui s'ouvrira-t-il en telle circonstance ?
A tout sincère ami, je pense.
A l'un des siens il veut avoir recours
Dans cette cruelle occurrence.
La démarche lui coûte : il s'y décide un jour.
» Vous me voyez, lui dit cet ami politique,
» Sans le sou ; je pourrais vous faire l'historique
» Des revers dont je suis la victime à mon tour ;
» Mais, je connais votre délicatesse :
» J'affligerais votre sensible cœur ;
» Plaignez-moi, cher ami, bien moins de mon malheur
» Que d'un refus qui coûte à ma tendresse. »
Il apprend qu'introduit le jour même à la cour,
Chez un de nos Crésus, la bizarre déesse
Qui gouverne le sort, et bien souvent l'amour,
De cent louis en bonne espèce
Au jeu l'avait privé, sans espoir de retour.
Il s'en allait rêveur, ne pouvant se contraindre,
Et pleurant. Passe un mortel vertueux,
Un sage ; il lui raconte alors le trait affreux
De son perfide ami qui sut si long-tems feindre.
— Consolez-vous, lui dit-il : de vous deux,
Vous n'êtes pas le plus à plaindre !

FABLE XI.

LE REVE D'UN LABOUREUR.

Au milieu de son champ, étendu sur la terre,
Un laboureur fatigué sommeillait ;
D'une fortune immense, en songe il se voyait
Le paisible propriétaire.
Le Dieu qui préside au sommeil,
Pour le distraire
De sa misère,
Long-tems suspendit son réveil.
Il n'est souvent qu'un pas de la richesse au crime....
Il affiche bientôt un luxe scandaleux,
Prend un ton dur, impérieux,
Et la beauté devient victime
De son dérèglement honteux.
Assis près de Laïs, tout-à-fait il s'oublie ;
Il a fixé le prix de ses faveurs :
Et sablant le Tokai dans une longue orgie,
Il outrage à-la-fois la décence et les mœurs.
Il s'éveille en sursaut, et dans un trouble extrême :
« Ah ! que je suis heureux, dit-il, c'est une erreur !...
» Fortune ! je renonce à ta faveur suprême
» Et veux toujours rester le même,
» S'il faut devenir riche aux dépens de son cœur ! »

Fesons sans cesse un bon usage
Des biens que le hasard nous dispense ici-bas :
Ne nous enorgueillissons pas
D'un si mince avantage ;
Aux yeux de la saine raison,
Ces trésors pour qui l'on soupire,
Quand on les a, ne sont, j'ose le dire,
Qu'un rêve un peu plus long.

FABLE XII.

L'HOMME JUDICIEUX ET LE SIFFLET.

Un Sifflet (on en voit partout,
Et chez les critiques surtout)
Fesait un bruit insupportable,
Pendant qu'un jeune et fort modeste auteur
Lisait un ouvrage agréable
Qui prouvait son esprit ainsi que son bon cœur.
» Est-ce vengeance, ou bien est-ce manie ?
Lui dit l'homme judicieux.
» Dans cet écrit je vois des traits heureux
» Et même des traits de génie.
— Vous plaisantez, dit le Sifflet :
Moi, je n'y vois rien de passable,
Et je vous déclare tout net
Que son ensemble est détestable. —

Alors il siffle bien plus fort.
« Faisant un si grand bruit vous ne pouvez entendre,
» Et l'on blâme toujours à tort,
» Ce qu'on blâme sans le comprendre. »
En ce moment l'Homme judicieux
Parlait et raisonnait au mieux ;
Mais le Sifflet n'eut-il pas l'insolence
D'oser le siffler à son tour ?
« Tu portes loin l'impertinence,
Dit-il, « c'est aujourd'hui, faquin, ton dernier jour. »
Il saisit le sifflet, le fait rouler à terre,
Et d'un pied ferme et vigoureux,
Par ses coups redoublés le réduit en poussière :
C'est là le sort de tous les gens hargneux.

Jeunes auteurs, efforcez-vous de plaire :
C'est avec le travail que l'on surmonte tout ;
Méprisez les sifflets du stupide vulgaire,
Et ne craignez que le sifflet du goût.

FABLE XIII.

LE VIEUX COFFRE.

La curiosité mit certain orgueilleux
Qui se disait d'une illustre naissance,
Dans le cas de tirer du fond d'un coffre immense
De vieux papiers que ses ayeux
De père en fils gardaient par négligence.
Voilà mon homme sans témoin :
Les papiers sont épars, et lui se place au centre;
Il les prend tour-à-tour, et les lit avec soin
Dans une pièce où lui seul entre.
Plusieurs flattent sa vanité :
Un aimable sourire anime son visage;
De plus en plus il prend courage
Et les parcourt avec vivacité;
Mais, en lisant toujours, sa fierté singulière
S'éclipsa quand il vit avec étonnement
Qu'il descendait incontestablement
D'un pauvre roturier et d'une roturière.
Depuis, lorsqu'il voyait quelques mortels altiers
Vanter indécemment l'éclat de leur naissance :
« Ces hommes, disait-il, auraient moins d'arrogance
» S'ils avaient comme moi bien lu tous leurs papiers. »

FABLE XIV.

LE STRAS ET LE DIAMANT FIN.

Un beau Stras à peine échappé
Des mains d'un fameux lapidaire,
D'un éclat qui n'est qu'éphémère,
Paraissait sans cesse occupé.
Près d'un Diamant magnifique
Un jour le Stras disputait de beauté.
» De nos feux la vivacité
» N'est, disait-il, qu'un effet prismatique,
» Et vous n'avez le pas que par la dureté.
» Tous les deux nous ne brillons guère,
» Avant d'avoir bien reçu le poli ;
» Vos feux font pâlir la lumière,
» Les miens la font pâlir aussi. »
Eh ! pourquoi me montrer cette humeur arrogante ?
Lui dit le Diamant ; au lieu de disputer
Et de passer ici le tems à discuter,
Mettons-nous tous les deux en vente,
Et nous verrons lequel doit l'emporter ? --
Déjà du Diamant un prix considérable
Est offert par maints connaisseurs.
Tout le monde s'arrête, on le trouve admirable,
Et les passans sont autant d'acquéreurs ;

Loin de priser le Stras, on fait tout le contraire ;
Et, si l'on y jette un regard,
C'est un simple effet du hasard
Et non du plaisir qu'il peut faire.

Le Stras nous peint ici tous ces petits auteurs,
Aboyant sans jamais se taire,
Et le Diamant fin, lecteurs,
Le grand et sublime Voltaire. *

FABLE XV.

LA VÉRITÉ ET L'ERREUR.

Pour assurer mon pouvoir sur la terre,
Tu sais quels sont mes éternels ressorts :
Cependant tu me fais une constante guerre ;
Qu'espères-tu de tes efforts ?
Réponds, disait un jour l'Erreur en son langage,
A cette aimable déité
Que nous appellons Vérité,
Si chère au philosophe, au sage,
Et faite pour combler notre félicité,
Lorsque nous lui rendons toujours un pur hommage.
« Prétends-tu dessiller les yeux
» Des mortels qu'ici bas je tiens en ma puissance ?

---

* Cette fable a été envoyée à M. de Voltaire en 1776.

» Crois-moi, retourne dans les cieux,
» Et ne te berce pas d'une vaine espérance.
» Sur de solides fondemens
» Mon trône est affermi. » J'en conviens, lui dit-elle;
» Mais, si tu crains peu de mon zèle,
» J'ai pour le renverser deux mobiles puissans.
» Et quels sont-ils ? » la raison et le tems.

FABLE XVI.

LA COLOMBE ET LES PIES.

Le mérite toujours fera des envieux :
A ce titre, sans doute, on est heureux d'en faire;
Vainement on voudrait réunir tous les vœux :
Aux yeux de nos jaloux le grand crime est de plaire.

Après avoir brillé, par ses rares talens,
Dans la ville où naquit le sublime Voltaire,
Une Colombe aimable, instruite et de bon-sens,
A la campagne fit sa demeure ordinaire.
En Colombe polie et qui sait son devoir,
Elle rendit visite à la gent emplumée,
Qui n'a pour ornement que du blanc et du noir
Et beaucoup de babil : en un mot surnommée
La Pie. On la reçoit : on lui fait bon accueil;
En apparence on l'aime à la folie;

On a déposé tout orgueil,
Et l'amitié doit embellir sa vie.
» Avez-vous perdu la raison ?
Dit un jour une Pie à la troupe assemblée.
» En suivant la Colombe, on dirait à son ton
» Qu'elle pense honorer beaucoup notre assemblée,
» Et j'ai cru même apercevoir
» Qu'elle bâillait en notre compagnie.
» Soit dit pourtant sans nous faire valoir,
» Nous ne lui cédons pas du côté du génie.
» Qu'on interroge le chasseur,
» Il nous accorde la finesse ;
» Et malgré toute son adresse,
» Souvent nous lassons sa vigueur.
» Nous discourons avec aisance,
» Nous articulons assez bien ;
» Nous avons aussi la prudence :
» Pour la Colombe ce n'est rien.
» L'entendrons-nous toujours roucouler sa tendresse
» Et s'amuser à nos dépens ?
» A notre tour critiquons-là sans cesse,
» Et sachons l'écarter de nos cercles charmans. »
La jalousie alors fait trouver l'avis sage :
Chacune bat de l'aile, en chœur on applaudit.
Que devint la Colombe ? en Colombe d'esprit
Elle quitta le sot Aréopage :
Sa vengeance fut le mépris.
Elle s'en fut dans des climats sauvages
Captiver tous les cœurs, charmer tous les esprits,
Et réunir tous les suffrages.

Pour quelques stupides censeurs,
Gardons-nous de perdre courage :
Le mérite que l'on outrage,
Trouve enfin des admirateurs.

FABLE XVII.

LA PRÉVOYANCE D'UN VIEILLARD.

Un auteur avait fait un dangereux ouvrage,
Et qui devait par sa publicité,
Dans les esprits causer un grand dommage :
Il restait dans l'obscurité.
Sur la religion, l'Etat et leurs ministres,
Cruellement on s'était exercé.
Comme un écrit des plus sinistres,
Par un prélat le livre est dénoncé :
Il en fait son rapport devant l'Aréopage.
Aux voix on va dans le moment.
Chacun pense qu'il sera sage
De le brûler publiquement.
Un vieillard respectable alors se fait entendre.
« J'ai vu, dit-il, le monde et je le connais bien :
» Croyez-moi, gardez-vous d'attendre
» De ce jugement un grand bien.
» Vous allez, par votre défense,
» Réveiller de chacun la curiosité :
» J'en appelle à l'expérience ;

» Vous allez lui donner de la célébrité.
» De s'en procurer la lecture,
» Eh ! quel mortel ne sera pas tenté ?
» Oui le mal, peut-être en peinture,
» Va devenir mal en réalité.
» J'expose ici, Messieurs, ce que je pense,
» Et je crois prudent de garder
» A cet égard le plus profond silence. »
A ce raisonnement on aurait dû céder.
On insista pour la brûlure :
Et par arrêt il fut brûlé, proscrit.
Bientôt, comme on le conjecture,
Chacun rechercha cet écrit.
Peut-être eût-il rampé dans la poussière
Et trouvé peu d'admirateurs ;
On le vendit sous main, et le libraire,
Ne put compter les acquéreurs.

Du cœur humain ce vieillard sage,
Connaissait bien tous les replis :
Lui seul avait prévu l'orage.
Il n'est contre un méchant ouvrage
Que le silence et le mépris.

FABLE XVIII.

LES DEUX LIONS.

Un Lion roi, grand voyageur,
Célèbre par l'esprit, la force et la valeur,
Visitait un monarque en tous points fait pour l'être.
(Un monarque Lion s'entend.)
Ils discouraient ensemble librement,
Et ce que leurs sujets leur cachaient finement,
Tous les deux par hasard se le firent connaître.
« Vous m'étonnez, disaient-ils, tour-à-tour :
» Quoi ! tels abus se passent dans ma cour,
» Et réciproquement nous venons de nous dire
» Ce que nous ignorions tous deux ?
» Aveugles l'un et l'autre au sein de notre empire,
» Nous pouvons seuls nous dessiller les yeux.
» Qu'une exacte correspondance
» Soit établie entre nous désormais ;
» Elle nous donnera vingt ans d'expérience ;
» Mais il faudra surtout bien garder nos secrets. »
Tous les deux séparés en effet s'instruisirent :
Loin de tolérer les abus,
Dans leurs Etats, ces rois les proscrivirent
Sitôt qu'ils leur furent connus.

Pour vous tromper on voit tous les mortels s'entendre :
Ce qui fut toujours blanc on vous le montre noir ;
Rois ! ce que vous avez intérêt de savoir,
Un autre roi peut vous l'apprendre.

FABLE XIX.

LE BON PERE ET SES DEUX ENFANS.

Un mortel qui croyait que l'on n'est vraiment père
Qu'autant qu'on en remplit les devoirs rigoureux,
De ses enfans voulut former le caractère,
L'esprit, le cœur surtout, pour qu'ils fussent heureux.
Il leur fait trouver à l'étude
Un plaisir dont bientôt ils recueillent le fruit ;
D'agréables talens naissent de l'habitude :
Leur jugement formé fait briller leur esprit ;
Enfin lancés dans la carrière,
C'est-à-dire, le monde et la société,
On voit que la vertu leur sera toujours chère,
Sans nuire à leur urbanité.
Le père un jour leur dit : « Pour vous prêcher d'exemple,
J'ai dû m'observer constamment,
» Et je l'ai fait ; vos cœurs des vertus sont le temple,
» Votre conduite en est un sûr garant ;
» J'aurais voulu, plus maître de moi-même,
» Vous cacher un défaut dont je suis attristé :

» C'est cet emportement extrême
» Que l'on nomme vivacité.
» Il faut se surveiller quand on veut s'en défaire ;
» Il s'oppose à notre bonheur,
» Nous compromet souvent, par lui la paix s'altère ;
» Voyez ce défaut là dans toute sa laideur,
» Et, pour en triompher, songez à votre père. »

FABLE XX.

LA NAISSANCE DU PHÉNIX. *

Cet oiseau tant vanté par chaque nation,
Qui de renaître a l'avantage,
Eblouissant par son plumage,
Et que l'imagination
Nous a peint, ne pouvant nous le faire connaître,
Le Phénix, venait de paraître.
Cette nouvelle attire une foule d'oiseaux,
Et même divers animaux.
Chacun le contemple et l'admire,
Et tous sont jaloux de son sort.
L'oiseau de Jupiter en le voyant soupire,
Car l'aigle est sujet à la mort.

* Le sujet de cette fable n'est pas de moi ; il m'a été communiqué en prose : mais le cadre tout entier m'appartient.

A son tour une tourterelle,
Qu'accompagnait son tourtereau,
Veut s'assurer s'il est en effet aussi beau,
Et si la Renommée en ce point est fidelle.
Elle s'approche : il éblouit ses yeux ;
Le Phénix lui paraît vraiment une merveille.
Lors à son ami tendre elle dit à l'oreille :
« Je le plains !.. comme nous il ne peut être heureux ;
» Il est seul, et nous sommes deux ! »

Que pouvait souhaiter la tourterelle pure ?
Elle goûtait le vrai bonheur.
L'ami qui remplit notre cœur
Est tout pour nous dans la nature !

FABLE XXI.

LA VIEILLE CARPE ET LES GOUJONS.

Il est une machine et simple et curieuse,
Fléau des frétillans Goujons,
Mais rarement nuisible aux gros poissons :
J'en vais tracer la forme ingénieuse.
On adapte à l'extrémité
D'une perche longue et menue,
Deux brasses d'une soie en cordonnet tissue :
Un hameçon au bout exprès est arrêté ;
On pratique un tuyau de plume,

Retenu par la soie, et qu'un liége léger
Entoure de coutume,
Pour qu'il puisse mieux surnager.
Un peu de plomb à la ligne s'attache,
(De cet instrument c'est le nom)
Il est toujours placé bien près de l'hameçon
Que l'appât enveloppe et cache,
Et sans lequel l'appât ne peut aller à fond.
Aussitôt que la ligne est sur l'onde lancée,
Le tuyau coule et surnage aisément;
Vous l'observez : vient-il à baisser un instant?
Il faut vîte qu'en l'air la ligne soit chassée,
Le poisson enlevé du fluide élément
Regrette en vain sa liberté passée.
C'était ainsi qu'à pêcher s'amusait
Certain quidam, debout au bord d'une rivière,
Dont sans doute le nom ne fait rien à l'affaire.
Abrégeons et venons au fait.
Sa ligne était errante et la plaine liquide
Enfermait dans son sein le piége séducteur;
Déjà tous les Goujons lorgnaient l'appât perfide :
Quand une Carpe, par bonheur,
Carpe, par le grand âge instruite,
Vint à passer; elle avait du mérite.
Pour savoir à quoi s'en tenir
On la consulte. « Ah! mes enfans, dit-elle,
Reconnaissant l'appât, vous me faites frémir!...
» C'est une machine mortelle;
» Fuyez! fuyez! on cherche à vous saisir.
» Croyez-moi, j'en ai vu qui se jetaient sur elle,
» Et je n'ai pu jamais en voir un revenir. »

—Erreur, dit un Goujon ; quelle étrange faiblesse!
Va, va, pour tes conseils je n'ai que du mépris ; —
Il dit, s'élance, mord, et le Goujon est pris.

Il faut le plus souvent en croire la vieillesse.

FABLE XXII.

LES DEUX PIGEONS.

Deux Pigeons échappés au fusil destructeur,
Du braconier craignant d'être la proie,
Se rappelaient ces jours de joie
Auxquels avait, pour eux, succédé le malheur.
Nous voltigions, dit l'un, dans la campagne ;
Nul ne tirait sur nous impunément ;
Suivi de sa tendre compagne,
Chacun de nous vivait et paisible et content.
On a calomnié notre amoureuse espèce ;
On a peint le Pigeon comme devastateur :
Et, depuis le récit de certain rapporteur,
On nous poursuit, nos cœurs sont navrés de tristesse,
Et par décret on nous tient en prison.
Ce décret est-il juste ? non.
Eh ! comment a-t-on pu nous accuser de nuire?
On sait que dans les champs nous nous réunissions
Pour nous occuper à détruire
La mauvaise herbe étouffant les moissons.

Homme vain ! homme injuste ! à quoi te sert l'étude,
Si sans cesse on te voit le jouet de l'erreur,
Et si toujours l'ingratitude
Règne en despote dans ton cœur ?
—Espérons tout du tems, il mène à la sagesse,
Répond l'autre. Lui seul fait briller la raison.
A l'ignorant qui parle avec tant d'assurance,
Il fait un peu baisser le ton,
Et le réduit à garder le silence.
Déjà plus d'un cultivateur
A bien prouvé notre innocence,
Et nous touchons peut-être au moment enchanteur
De la plus heureuse existence,
La vérité surnage enfin :
Rien ne résiste à sa mâle éloquence.
Si Vénus à son char divin
Nous enchaîne, elle doit nous montrer sa puissance.
Tirons de cette fable une moralité.

Un décret n'est qu'un ordre alors que l'équité
N'a point prévu tout le mal qu'il peut faire ;
Pour qu'il ait d'une loi le sacré caractère,
Par la raison il faut qu'il soit dicté.

FABLE XXIII.

LE PACTE DES SOUVERAINS.

A tous les souverains de la terre et de l'onde,
Un philosophe-roi, guidé par les vertus,
Grand réformateur des abus,
Digne enfin de régir le monde ;
Pour détruire les malfaiteurs,
Fit proposer jadis un pacte mémorable.
« Ce qui grossit leur cohorte effroyable
» Est de trouver refuge ailleurs,
Disait-il : « Convenons par une acte authentique,
» De nous envoyer en tout tems,
» De ces gens vils les vrais signalemens,
» Et de sévir contr'eux en bonne politique.
» N'ayant plus d'asile assuré,
» Chaque homme tremblera de se souiller d'un crime ;
» Et le mortel le plus dénaturé,
» De l'homme vertueux recherchera l'estime. »
On applaudit à ce traité,
Même il passa d'un accord unanime.
Un criminel était-il arrêté ?
Il était renvoyé vers son roi légitime.
Le crime en aucun lieu ne fut en sûreté.
Au sein des hameaux et des villes
On vit alors réguer l'aimable paix,

Les citoyens vécurent plus tranquilles,
Et l'on commit rarement des forfaits.
Cette convention hélas ! si nécessaire,
Avec le tems se rallentit :
Les criminels ont surchargé la terre
Depuis que ce pacte est détruit !

FABLE XXIV.

LE VRAI PHILOSOPHE AU LIT DE LA MORT.

La Parque allait frapper de sa faux destructive
Un philosophe vertueux :
(C'est dire assez, sans que je le décrive,
Qu'il n'était pas du cortége nombreux
De ceux qui de nos jours fourmillent ;
Est-ce par la vertu qu'ils brillent ?
La vertu n'est qu'un mot pour eux.)
Il fit venir son fils : quinze ans étaient son âge.
« Dieu, dont nous ne saurions pénétrer les décrets,
» Ne permet pas qu'en vous j'achève mon ouvrage :
» Je n'en murmure point, n'en murmurez jamais,
» Mon fils. Avant que mon ame immortelle
» Quitte ce corps qui la tient en prison,
» Ecoutez la voix paternelle :
» Que j'éclaire votre raison.
» Vous allez devenir le maître

» Et

» Et de votre fortune et de vos actions;
» Bientôt l'amour et ses illusions,
» O mon ami, tourmenteront votre être !
» Et le Mentor qui vous donna le jour
» Ne sera plus alors pour calmer votre ivresse
» Et s'opposer au pouvoir de l'amour
» Par les conseils qu'inspire la sagesse.
» Pour vous soustraire à ses fureurs,
» Choisissez un objet digne de votre estime;
» L'amour a toujours des douceurs,
» Quand il n'est point le fruit du crime.
» De la religion arborez l'étendard.
» Plaignez l'homme ignorant, et fuyez l'incrédule
» Qui veut par un système absurde et ridicule
» Que tout soit l'effet du hasard.
» C'est la religion, mon fils, qui nous console
» De l'injustice des mortels,
» A qui veut réfléchir elle sert de boussole,
» Et toujours l'honnête homme encense ses autels.
» Une louable et sage économie
» Nous fait braver les coups du sort;
» De la tranquillité sans cesse elle est suivie:
» C'est un pilote sûr qui nous ramène au port.
» Quand le besoin nous presse et vient flétrir notre ame,
» Il est affreux que nos cris entendus
» Soient cependant des cris perdus;
» Qui nous fêtait avant, et nous fuit et nous blâme.
» Par l'égoïsme hélas ! les cœurs sont endurcis;
» Aux champs, à la cour, à la ville,
» Les malheureux sont sans appuis:
» On n'a plus pour autrui qu'une pitié stérile.

» Qui croit à l'amitié s'y livre avec chaleur :
» Mais le serment l'atteste, et n'en est pas la preuve ;
» Un ami véritable est un besoin du cœur.
» Croyez aux vrais amis : gardez-vous de l'épreuve ?
» Le tems fuit, mais l'étude en arrête le cours ;
» De celui que l'on perd nos cœurs sont les victimes.
» Mon fils, occupez-vous toujours ;
» C'est de l'oisiveté que naquirent les crimes.
» Tendez la main aux malheureux
» Sous les haillons de l'indigence.
» Secourez, secourez, les pauvres vertueux
» Que la honte retient et réduit au silence ;
» Le plaisir le plus grand, pour un cœur généreux,
» Est celui de la bienfesance.
» Envers les souverains, méprisez les clameurs ;
» Elles partent toujours de cœurs durs et rebelles ;
» Hélas ! on répandrait bien rarement des pleurs
» Si leurs représentans les prenaient pour modèles.
» Les hommes sont égaux : c'est une vérité
» Par tout mortel reconnue et sentie :
» Mais de cet univers, sans l'inégalité,
» Que deviendrait la superbe harmonie ?
» Prenez ces parchemins : ils prouvent un secret
» Qu'il faut bien aujourd'hui qu'enfin je vous apprenne :
» Le roturier en ce jour disparaît :
» Vous êtes gentilhomme, et la preuve est certaine.
» N'en tirez point de vanité :
» C'est un bonheur,* mon fils, et non pas un mérite.

---

* Cette fable était faite bien avant la révolution ; et comme la noblesse n'est point anéantie

» Soutenez-en le rang, mais avec dignité ;
» Que l'honneur soit la vertu favorite
» Dont votre esprit se montre à jamais entêté. »
Sa voix s'affaiblissait : l'inexorable Parque
Sur sa tête agitait ce fatal instrument
Qui moissonne le pâtre ainsi que le monarque.
Elle frappa le père aux yeux de son enfant ;
Et Caron attristé reçut l'ombre en sa barque.

FABLE XXV.

LES MÉTAMORPHOSES D'UN VER DE TERRE.

Las de ramper toujours
Un ver de terre
Un jour au maître du tonnerre
Osa tenir cet arrogant discours.
« Parmi les êtres qui respirent,
» En est-il de plus nus et de plus malheureux ?
» L'homme et les animaux contre nous tous conspirent,
» Nous nous cachons à tous les yeux ;
» A différens oiseaux nous servons de pâture,
» Et l'avide pêcheur, pour prendre les poissons,
» De nos corps réduits en tronçons

---

dans les autres royaumes, il s'ensuit qu'elle a toujours la même force.

» Couvre ce fer courbé qu'inventa l'imposture.
» Il fallait nous montrer moins de fécondité,
» Et donner à chaque être une forme agréable. »
Jupiter, loin d'être irrité,
Répondit : — Selon toi, je suis très-condamnable;
Eh bien ! choisis dans l'univers
Ce que tu voudrais être, et la métamorphose
Va s'opérer ? bientôt de la forme des vers
Tu n'auras pas la moindre chose. —
Il voulut être cerf; et déjà dans les bois
Il fait en tourbillon s'élever la poussière :
De longs rameaux ornent sa tête altière ;
Il ne soupçonne pas qu'une arme meurtrière
Peut aisément le réduire aux abois.
Ses jours coulaient dans l'abondance,
Quand tout-à-coup le bruit du cor
Tient le cerf en arrêt. Il écoute et s'avance,
Il s'arrête, il écoute encor.
Accompagnés d'une meute bruyante,
Plusieurs chasseurs, armés de tubes foudroyans,
Aux cerfs livraient une guerre sanglante,
Rivaux jaloux de leur percer les flancs.
Bientôt les chiens dont l'instinct nous étonne,
Vers son asile ont dirigé leurs pas ;
Pour les animer le cor sonne :
Le cerf est pris, s'il ne fuit pas.
Il quitte sa retraite, et sa course rapide
Met un espace immense entre les chiens et lui,
Et le dérobe à la balle homicide.
« Grand Jupiter, dit-il, prête-moi ton appui !
» Change mon être, et donne-moi des ailes

» Pour me soustraire au plus funeste sort !
» Fais que je sois comme les hirondelles :
» Trop heureux à ce prix d'échapper à la mort. »
Jupiter veut, le prodige s'opère.
L'hirondelle s'élance et plane près des cieux,
Et, tour-à-tour, rase la terre,
S'y repose, et reprend son vol audacieux.
Dans son nouvel état l'hirondelle s'admire ;
La rivière lui plaît, son cristal est si beau !
En voltigeant elle s'y mire.
Armé d'un long cylindre, un jeune homme la mire,
Le coup part, il l'atteint, elle tombe : et sur l'eau,
Une aile fracassée, en proie à la tristesse,
Son pauvre petit corps flotte et suit le courant,
Tandis, hélas ! que le méchant
S'applaudissait de son adresse.
« Grand Jupiter, dit-elle, entends encor ma voix,
» Et sois sensible à ma prière !
» Je t'implore aujourd'hui pour la dernière fois !
» Fais que j'habite la rivière,
» Que je sois truite ou quelqu'autre poisson. »
Jupiter dit, et l'hirondelle
Changée en truite la plus belle,
Dans l'eau fait vîte le plongeon.
Cet élément lui plaît bien davantage ;
Elle s'y croit en sûreté.
Est-il un lieu plus propre à la félicité ?
Au fond des eaux, qui peut lui causer du dommage ?
Certain pêcheur enfin tend ses filets :
La truite hélas ! s'y laisse prendre.
Il les retire, et la voit se défendre ;

Le pêcheur s'applaudit joyeux de son succès.
A bord, pour l'admirer, il la couche par terre
Et se propose bien d'en tirer un bon prix.
Avec raison alors elle se désespère.
« O Jupiter, daigne entendre mes cris !...
» J'ai trop lassé ta patience ;
» Je ne forme plus qu'un souhait :
» Pardonne-moi mon arrogance,
» Rends-moi ma première existence,
» Que je sois simple ver, je serai satisfait. »
A son retour Jupiter fut sensible ;
Pour la dernière fois il exauça ses vœux.
— Désormais, lui dit-il, vis content et paisible. —
Le ver creuse aussitôt sa cellule invisible
Et l'espoir du pêcheur disparut à ses yeux.

Contentons-nous toujours d'être ce que nous sommes :
Tout est au mieux sous ce ciel azuré ;
Parmi les animaux, comme parmi les hommes,
L'être le plus heureux, c'est le plus ignoré.

FIN DU PREMIER LIVRE.

FABLES,

DIVISÉES

EN QUATRE LIVRES.

LIVRE SECOND.

FABLES,

LIVRE SECOND.

PROLOGUE.

Que le travail plaît à mon cœur !
Oui, je veux m'y livrer sans cesse :
Il nous fait aimer la sagesse,
Il nous conduit au vrai bonheur.
Un moment... reprenons haleine :
Après, semons pour recueillir ;
J'ai déjà retiré quelque fruit de ma peine,
Il faut dans ce terrain tâcher de m'agrandir.

FABLE I.re

LE GLOBE AÉROSTATIQUE.

Pour rendre compte au maître du tonnerre
Des progrès de l'esprit humain,
Mercure était descendu sur la terre.
Il vit Charle et Robert avec un front serein,
Aux acclamations d'une foule innombrable,
S'élever vers le ciel majestueusement
Dans un char emporté par un gaz inflammable.
Chacun saisi dans ce moment
De plaisir et d'effroi, sentait couler ses larmes.
De ce phénomène nouveau,
Mongolfier, son auteur, sans crainte, sans alarmes,
Contemplait d'un œil sec le sublime tableau.
Témoin de cette expérience,
Mercure dans les cieux revola promptement,
Fit assembler tous les Dieux à l'instant,
Et leur dit avec véhémence :
« Les mortels ont franchi les mers ;
» Ils ont découvert la boussole
» Qui les conduit de l'un à l'autre pôle
» Sur ce vaste élément théâtre des revers ;
» Le compas à la main, ils mesurent la terre,
» D'un œil observateur ils lisent dans les cieux ;
» Et ta foudre, ô maître des Dieux,

» N'est pour eux qu'un vain bruit qui ne les trouble guère !
» Franklin sut détourner tes coups :
» De l'électricité pénétrant le mystère,
» Il leur enseigna l'art d'enchaîner ton courroux
» Et d'échapper à ta colère.
» L'art tardif de franchir l'immensité des airs,
» Cet important secret tourmentait leur génie :
» Le tems devait un jour l'apprendre à l'univers ;
» Il ont enfin satisfait leur envie
» Et leurs désirs ambitieux.
» J'ai vu, poursuivit-il, dans un leste équipage,
» Deux mortels s'élever vers la voûte des cieux,
» Suspendus par un globe en forme de nuage.
» Souffrirons-nous, qu'avec témérité,
» Orgueilleux d'un secret qui leur sera funeste,
» Les mortels dans un char céleste
» S'approchent aussi près de ta divinité ? »
— Non, non, dit Jupiter, souriant avec grace,
Ils sont très-loin d'exciter ma fureur,
Et j'aime en eux une si noble audace.
Laissons-les se fier à ce globe enchanteur ;
Quand ils auront enfin bien parcouru l'espace,
Ils connaîtront mieux ma grandeur. —

FABLE II.

LA MÉDAILLE.

Une médaille bien antique,
Ouvrage d'un homme fameux,
Offrait sur une face un sujet très-pieux,
Et de l'autre un sujet lubrique.
Le mortel qui la possédait,
Comme un amant regarde sa maîtresse,
A chaque instant la regardait.
Il avait la délicatesse
De la tenir toujours en la montrant.
A la dévote espèce,
Il la fesait voir sagement;
Et l'autre la voyait par le côté plaisant.
Par une suite nécessaire,
L'un publiait sa sainteté,
L'autre sur sa lubricité
Ne pouvait pas se taire.

Tel qu'on noircit dans la société
De cette médaille est l'image :
Voyez-le d'un autre côté,
Il obtiendra votre suffrage.

FABLE III.

LE CERF-VOLANT ET SA CORDE.

Un magnifique Cerf-volant,
Loin d'entretenir la concorde
Avec la Corde
Qui le tenait solidement,
Un jour eut la sottise extrême
Au plus haut degré parvenu,
Dans le vague des airs par elle maintenu,
D'injurier la Corde même.
« Ah ! quel étrange égarement !
» Autant d'arrogance m'étonne,
Lui dit-elle : « mais je suis bonne,
» Et je veux te tirer de cet aveuglement.
» Ecoute : ton humeur altière
» Blesse en tout le raisonnement.
» Peux-tu seul t'élever vers le disque éclatant
» Qui produit la lumière ?
» Jouet du moindre vent,
» A peine soulevé de terre,
» Tu rentrerais dans la poussière
» Par ton poids seulement.
» La résistance que j'oppose
» A l'air qui s'engouffre sous toi,
» Conserve l'équilibre, et soumis à sa loi,

» Tu fends l'air, et j'en suis la cause. »
Avec les orgueilleux
Prouver qu'on a raison, c'est augmenter leur rage.
Le Cerf-volant devient plus furieux
Et fait un horrible tapage ;
Il se débat, la corde rompt.
En vain alors le Cerf-volant s'afflige :
Au gré du vent notre orgueilleux voltige,
Et vient enfin s'abattre en un bourbier profond.

Vous qui ceignez le diadême,
N'imitez pas le Cerf-volant :
Le peuple est la Corde elle-même,
Du sien votre bonheur dépend.

FABLE IV.

LES DEUX ÉCHELLES.

Cette fable a été lue à la 59.e *Séance publique du Lycée des Arts, le* 30 *Vendémiaire an* 7 (*).

Dans une vaste cour on voyait deux Echelles.
L'une, étroite en sa forme, avait deux longs montans
Que tenaient séparés vingt rayons parallèles
Entre eux également distans.
L'autre ne présentait qu'une élégante masse
Dont on cherchait d'abord l'utilité ;
Elle occupait bien plus d'espace
Et piquait du passant la curiosité.
Le public, qui toujours veut qu'on le satisfasse,
Demande à voir son développement.
Un homme, sans efforts, fait mouvoir une roue;
Cinq étages distincts s'élèvent à l'instant :
En les parcourant tous, le moins hardi se joue,
Et l'un peut y monter lorsque l'autre descend.

(*) C'est à cette Séance que l'épreuve en grand de la première *Echelle double à incendie*, ou Observatoire militaire, présentée au Lycée des Arts dès le 30 floréal an 7, a été faite avec le plus grand succès.

Des chemins ménagés avec intelligence
En faveur des incendiés,
Au seul aspect, leur rendent l'espérance ;
Et des planchers sont là pour leurs timides pieds.
Du premier au second, du second au troisième,
Ainsi de suite au faîte l'on parvient ;
Chaque étage construit sur le même système,
Dans son centre offre à nu l'appui qui le soutient.
Mais admirez la prévoyance !
On n'a voulu rien oublier ;
Pour venir au secours de la faible indigence,
Un pont roulant communique au grenier.
Sur un charriot mobile, artistement liée,
L'Echelle par son poids se tient solidement ;
Sur elle-même est-elle repliée ?
Par-tout on peut la conduire aisément.
Quatre vis de rappel sous le train qui la porte
Dispensent d'aligner le terrain au cordeau ;
Avec cette spirale escorte
Rien ne s'oppose à son niveau.
Conservatrice de la vie,
Cette machine utile au genre humain,
Et que l'inventeur (1) nomme Echelle d'incendie,
Contre un feu dévorant est nn abri certain ;
C'est l'ouvrage du cœur guidé par le génie,
On ne se lasse point de la considérer.
Mon Lecteur aura peine à croire
Que celle à deux montans voulut se préférer

(1) Le chef de brigade Charles Désaudray, fondateur du Lycée des Arts.

A l'autre qui sera célèbre dans l'histoire.
« Fort peu dispendieuse en ma simplicité,
» Je me rends nécessaire à chacun, disait-elle;
» On m'établit avec célérité;
» L'Amour même à Paphos déposa mon modèle,
» Depuis que dans la nuit un véritable amant
» Par mon moyen visita sa maîtresse,
» Et vint, les yeux en pleurs et le cœur palpitant,
» Se consoler des jours perdus pour sa tendresse. »
L'autre lui dit avec un doux accueil :

Ma sœur, je ne fais que de naître,
Et j'aurais tort de montrer de l'orgueil :
Sous peu de tems tu sauras me connaître.
J'arracherai des hommes à la mort,
Et je verrai consacrer mon usage;
Mais ce n'est point assez d'avoir un si beau sort :
Je lis dans l'avenir quel sera mon partage.
Mars a jeté sur moi des regards curieux;
Je dois briller un jour dans les champs de la gloire
Et servir à guider les Français valeureux
Dans le chemin de la victoire.
Je leur ferai porter sur l'assaillant
Ce coup-d'œil qui décide avant qu'on délibère,
Et qui des ennemis fait deviner souvent
Le plan, le nombre et les ruses de guerre.

En ce moment, pour faire un échafaud,
Un maçon eut besoin de la banale échelle;
Sur son épaule il l'emporte aussitôt,
Et l'autre seule alors se replia sur elle.

Quand deux objets sont en rivalité
Pour avoir la prééminence,
A celui qui peut mieux servir l'humanité,
Donnons toujours la préférence.

FABLE V.

LE CASTOR ROI.

Les Castors, las de vivre en république,
Voulant goûter de l'état monarchique,
Venaient de s'élire un bon roi.
Le diadême ornait son front ridé par l'âge.
Chacun promit d'obéir à sa loi
Et de le servir sans partage.
Il fait maint établissement.
Un architecte fort habile
Propose d'ériger un vaste monument,
Ouvrage aussi beau qu'inutile.
Le roi demande alors ce qu'il faudra d'argent
Pour élever cet édifice immense.
— Cinq millions. — Le monarque à l'instant,
Avec sagesse, avec prudence,
Répond : « Votre projet est fort bien concerté ;
» Aux veuves, aux vieillards, à la débile enfance,
» Assurons avant tout une félicité ;
» Les monumens de pure vanité
» Viendront après ceux de la bienfesance. »

FABLE VI.

LES DEUX CHEVAUX.

Deux coursiers attelés au char le plus brillant
S'entretenaient à leur manière
Devant la porte d'un traitant,
En attendant leur maître et s'impatientant ;
La chose paraît assez claire :
Tous deux étaient au service d'un grand,
Ces messieurs ne se gênent guère.
Un brouetteur vint à passer,
Traînant cette roulante échoppe
Que par derrière un tiers mal vêtu vient pousser,
Dans laquelle jamais Crésus ne s'enveloppe,
Si ce n'est cependant pour certain rendez-vous :
Car cette voiture d'usage,
Pour tromper les argus et surtout les jaloux,
Est préférable au plus leste équipage.
« Lorsque nous nous plaignons du sort
» Et d'attendre ainsi dans la rue,
» Convenons-en, dit l'un, ma foi, nous avons tort.
» Vois-tu ce malheureux, regarde : comme il sue !...
» Si nous sommes formés pour les plus durs travaux,
» Nous avons la force en partage
» Et ne traînons pas nos égaux.
» Dans tout ce qu'elle fait la nature est bien sage.

» Cet homme est moins heureux que nous ;
» Nous sommes bien nourris : la meilleure litière
» Nous procure un sommeil très-doux ;
» Pour enlever cette poussière
» Qui s'incorpore et nuit à la santé,
» On nous conduit à la rivière ;
» Et par extrême propreté
» On nous fait chaque jour toilette régulière. »
Lui, peut-être, rentrant le soir,
Est las, a peu gagné, pleure, se désespère
Et se nourrit de pain fort noir :
Va, consolons-nous, mon confrère ?

Chez les humains la peine est pour l'infortuné,
Et le plaisir est pour le riche ;
Chez nous le vrai malheur est d'être gouverné
Par un cocher brutal, ivrogne, ou qui nous triche.

FABLE VII.

L'ECUREUIL ET LA TORTUE.

Un Ecureuil voyant une Tortue
Qui se trainait languissamment,
Lui dit : « Ma mie, ah ! ton pas est si lent
» Qu'à peine on voit de loin si ta masse remue !
» Que je te plains de ta lenteur !
» Car enfin si l'on te menace,
» Si l'on t'attaque par malheur,
» Quel parti prendre ? il faut que tu demandes grace.
» Vive, vive l'agilité !
» Des pattes du plus fin, moi, je me débarrasse,
» Rien n'est égal à ma vivacité
» Et je ne puis rester en place. »
Il dit, s'élance en l'air, et l'Ecureuil perché
Sur un chêne, à ses yeux paraît à l'instant même.

Bien souvent un défaut ne nous est reproché
Que par celui qui donne dans l'extrême.

FABLE VIII.

LES PLACARDS.

Le peuple ne réfléchit guère,
Toujours de son malheur il accuse ses rois,
Mais, sans en flatter un, je crois
Qu'ils aiment tous le bien, et cherchent à le faire.

Un monarque puissant et surtout vertueux,
A son avènement au trône
Gémissait, non du poids de sa riche couronne,
Mais de trouver son peuple malheureux.
Son aimable délicatesse
Lui fesait désirer de combler son bonheur.
Le mal se fait avec vitesse,
Le bien, hélas! se fait avec lenteur!
Les abus ont toujours des racines profondes:
Pour les détruire il faut du tems.
Cérès voyait alors profaner ses présens
Par maintes troupes vagabondes:
De souffrir le peuple était las,
Il murmurait: et l'on fesait paraître
Placards de tous côtés; on n'y ménageait pas
Un souverain bien fait pour l'être.
Des ordres sont donnés pour découvrir l'auteur;
On saisit en lui l'afficheur.
D'une troupe dans la misère,

C'était un chef assurément,
Dira-t-on ? nullement ;
Cet homme vivait sans rien faire,
Et ne manquait jamais d'argent.
Il avoua qu'il était sans complice,
Que de tous les placards il était l'inventeur.
Un sénat respectable avait de son supplice
Dicté l'arrêt pour son malheur :
Le roi voulut lui-même et le voir et l'entendre.
« Que me reproches-tu, lui dit-il, malheureux !
» D'un peuple intéressant pour combler tous les vœux,
» En secret je gémis d'attendre,
» Mais puis-je, hélas ! faire ce que je veux ? »
Le criminel gardait le plus profond silence :
Il paraissait pénétré de douleur.
« Je fais, lui dit le roi, grace à ton imprudence :
» Sois libre, et désormais rougis de ton erreur. »
En pardonnant le roi montra plus de grandeur ;
Cet acte de clémence
Fit au monarque un grand honneur,
Et produisit bien plus que la vengeance ;
Car le coupable après le porta dans son cœur.
D'une tête exaltée un placard est l'ouvrage :
D'une sédition rarement c'est l'effet ;
Ces écrits ne sont point précurseurs de l'orage,
Ils sont toujours un feu folet.

Du bien de vos sujets occupez-vous sans cesse,
Monarques ! montrez-vous en tout tems leur appui ;
Ne vous alarmez point d'un sujet qui vous blesse,
Titus n'eut pas toutes les voix pour lui.

FABLE IX.

LES DEUX ÉPIS.

CERTAIN épi stérile avait la tête altière,
Et, se tenant très-droit, plaisantait son voisin
Que la quantité de son grain
Contraignait d'incliner la sienne vers la terre.
« Si tu réfléchissais, répondit ce dernier,
» Sans doute tu serais plus sage ;
» Car ce défaut, loin de m'humilier,
» Du laboureur m'obtiendra le suffrage. »

L'homme borné censure tout,
Et d'un ton tranchant il décide ;
Le savant, pour juger, est lent, même timide,
Mais ses arrêts sont ceux du goût.

FABLE X.

LE RENARD MOURANT.

Le regret d'avoir fait le mal,
Quoique tardif, n'en est pas moins sincère;
Rendons cette vérité claire
En citant un trait sans égal.
Un Renard, bien plus fin que ses rusés confrères,
Etait ministre d'un lion :
Nul n'entendait aussi bien les affaires;
Il parlait comme Cicéron ;
Mais le pouvoir (quel être n'en abuse !)
Lui fit commettre lâchement
Des traits d'iniquité que toujours on excuse,
Quand leur auteur est un homme puissant.
Jeune, l'ambition tourmente et nous égare:
De nos erreurs, c'est la saison;
Vieux, on réfléchit, on compare
Et l'on écoute la raison.
Examinant sa conscience,
S'interrogeant avec sévérité :
« Je n'ai plus, dit-il, l'espérance
» De réparer mes torts ; disons la vérité
» Au roi qui m'a choisi pour être son organe,
» Et qu'en ce jour mon repentir,
» Quand moi-même je me condamne,
» Instruise un souverain que chacun doit chérir.

» Je vais terminer ma carrière :
» Découvrons-lui tous les abus,
» Fesons briller à ses yeux la lumière,
» Et montrons en mourant au moins quelques vertus. »
Sire Lion voyait avec tristesse
L'état du moribond que son cœur regrettait ;
Tous les jours il le visitait,
Et lui marquait la plus vive tendresse.
De sa perte il était vraiment au désespoir.
Il vint à son heure dernière ;
Et le Renard, d'un ton bien fait pour émouvoir,
Lui dit, ouvrant sa mourante paupière :
« Je vous aimai toujours avec sincérité.
» J'ai peut-être affermi, sire, votre puissance ;
» Mais j'ai joui de la célébrité
» Quand les remords troublaient ma conscience.
» Vous n'avez vu que par mes yeux :
» Et quand je commettais une grande injustice
» Par intérêt, passion ou caprice,
» Pour me punir je n'avais que les Dieux.
» Pour triompher de sa moitié fidèle
» J'ai fait enfermer un mari :
» Il était innocent, mais sa femme était belle,
» Et mon crime fut impuni.
» En vain sa famille sans cesse
» Parlait de s'adresser au roi ;
» Sa femme devint ma maîtresse,
» Et fut coupable autant que moi ;
» Il expira captif ; et je vous le confesse,
» Ils sont trop étendus les droits
» Que l'être en place exerce en votre empire :

» Souvent il en abuse, et fait taire les lois.
» La raison et l'équité, sire,
» Se font entendre aujourd'hui par ma voix.
» A votre peuple il faut chercher à plaire :
» Et quand il prodigue son sang
» Pour un souverain qu'il révère,
» Assurez son honneur, sa fortune et son rang,
» Et votre nom vanté sera chéri sur terre.
» Tout despote nous fait horreur :
» Un roi jamais ne doit chercher à l'être.
» C'est en régnant par la douceur
» Qu'il est sans crainte et qu'il est maître.
» Par un abus d'autorité,
» Sire, ne souffrez pas qu'un ministre sévisse
» Contre un de vos sujets; quand de la liberté
» Un roi veut le priver, sans doute la justice
» Crie au fond de son cœur: -Cherche la vérité! —
» Il ne saurait vouloir qu'à tort on le punisse.
» C'est au sénat que l'on doit déférer
» Le droit d'interroger celui que l'on accuse;
» Lui seul est fait pour éclairer
» Le souverain que l'on abuse.
» Plus d'une fois j'ai donné dans l'erreur.
» Pour satisfaire ma vengeance,
» Contre la timide innocence,
» J'ai souscrit des arrêts qui révoltaient mon cœur.
» Qu'arrivait-il ? dans un mémoire
» Qu'elle vous fesait parvenir,
» Elle exposait mon crime et le rendait notoire :
» Mais l'écrit présenté devant me revenir,
» Je m'en montrais plus fier, sans craindre pour ma gloire.

« On est trop injuste ici-bas
» Pour permettre qu'un seul condamne son semblable.
» Le peuple avec transport volera sur vos pas,
» Quand vous aurez détruit cet abus détestable.
» Vous aimez vos sujets : ils sont tous vos enfans ;
» Avec eux, ô mon roi, comportez-vous en père ;
» Qu'à votre aspect leurs cris retentissans
» Soient votre éloge sur la terre.
» Je m'accuse en ce jour et vous ouvre mon cœur :
» Heureux si mon aveu sincère
» Contribue à votre bonheur,
» Et si mon repentir vous touche et vous éclaire !
» Ma fin s'approche, je le sens.
» Hélas ! je vous peindrais encore
» Bien des abus sans cesse renaissans....
» La force m'abandonne : au mal qui me dévore,
» Sire, je vois qu'il n'est plus tems.
» Si vous me pardonnez, ô généreux monarque,
» Toujours équitable et si grand,
» Sans murmurer des coups de la fatale Parque,
» Je périrai moins mécontent ! »
D'après ce qu'il venait d'entendre,
Le Lion étonné laissa couler des pleurs,
Et de l'absoudre il ne put se défendre.
Le Renard, entr'ouvrant un œil humide et tendre,
Ne lui dit que ces mots : « Vivez heureux ! je meurs. »

FABLE XI.

LES ABEILLES ET LE CHEVAL.

PAR hasard un fort beau cheval
Heurte une ruche et la renverse à terre.
Tout l'essaim aussitôt fond sur cet animal
Qu'il fait écumer de colère;
Le coursier rempli de vigueur
Bondit et bat ses flancs, se roule de fureur,
Et malgré son mâle courage
Succombe enfin à la douleur
Et meurt victime de sa rage.

Contre le nombre à quoi sert la valeur ?

FABLE XII.

L'AUTEUR ET LA MORT.

CERTAIN Auteur fesait gémir la presse,
Mais était loin d'y trouver son profit.
(On sait qu'en son ivresse
La multitude sans esprit,

S'en tient bien souvent par paresse,
A la décision d'un pesant érudit.)
Las de très-peu gagner et de beaucoup écrire,
Cet estimable Auteur, favori d'Apollon,
Se proposait de ne plus rien produire
Et de déserter l'Hélicon.
La Mort qu'il invoquait, mais qu'il n'attendait guère,
A ses yeux apparut, et lui tint ce discours :
« De stupides censeurs te déclarent la guerre,
» Eh bien ! au froid mépris, il faut avoir recours !
» C'est lorsque de ma faux tranchante
» J'aurai coupé la trame de tes jours,
» Qu'on trouvera ta muse intéressante ;
» En attendant, si la célébrité
» A pour toi quelques charmes,
» Plus fier, reprend les armes
» Et brigue l'immortalité. »
Elle dit : aussitôt elle échappe à sa vue.
L'Auteur laborieux fit les plus grands progrès,
Et sa muse ingénue
Gagna beaucoup à son décès.

De l'humanité qui s'éclaire
Tel est hélas ! le triste sort,
Qu'il faut en effet être mort
Pour être estimé sur la terre.

FABLE XIII.

LA SERINETTE ET LE VIOLON.

Une élégante Serinette,
Orgueilleuse de ses accens,
Etait auprès du roi des instrumens,
Et, quoique sa sujette,
Elle lui disputait
L'honneur de la prééminence.
Avec raison l'autre la plaisantait,
Etonné de sa suffisance.
« Eh ! d'où vient votre vanité ?
Lui disait-il : « qu'avez-vous en partage
» Si l'on vous ôte un éclat emprunté ?
» Le plus monotone ramage
» Dont on est bientôt rebuté ;
» Tuyau, cylindre, manivelle,
» Soufflet qui vous donne le vent ;
» Et tout cela, pourquoi, la belle ?
» Pour produire un jeu d'un moment.
» Sous la main la plus ignorante
» (Et ce point est très-important)
» On sait que vous brillez autant
» Que sous la main la plus savante.
» Moi je n'eus jamais d'ornemens,
» Et je suis simple en ma structure.

» Sous des doigts novices je jure,
» J'enchante sous des doigts savans.
» J'exprime tour-à-tour la joie et la tristesse,
Mes accens sont harmonieux ;
» J'ai fait pleurer les plus beaux yeux
» Par mes accords divins et ma délicatesse ;
» Mais sur ma réputation
» Discourir plus long-tems n'est pas fort nécessaire.
» Consultez chaque nation,
» Et vous verrez si j'exagère. »
Du triomphe, en effet, il était bien certain :
Mais, par malheur, on vint chercher la Serinette
Pour instruire un jeune serin ;
Alors elle partit avec un air hautain,
Qui de l'autre semblait annoncer la défaite.

Vanité nous aveugle tous :
Pour s'en défendre, on est rarement assez sage ;
Et les plus bornés parmi nous
Sont toujours ceux qu'on voit se priser davantage.

FABLE

FABLE XIV.

LES DEUX AMIS.

Deux bons amis vivaient heureux ;
Leur bonheur était d'être ensemble ;
Jamais ils n'avaient fait de vœux
Pour les biens que Plutus rassemble.
Nommons-les, pour plus de clarté,
L'un Augustin et l'autre Pierre.
En faveur d'Augustin l'aveugle déité,
La Fortune, un beau jour se décide à tout faire.
Triste victime hélas ! de la fatalité,
Pierre éprouve tout le contraire.
Dès que Plutus nous ouvre son trésor,
D'un ami malheureux nous perdons la mémoire :
Augustin prit bientôt le plus brillant essor,
Comme on peut aisément le croire.
Pierre avec un cœur pur croyait à l'amitié.
Il n'entend plus parler d'Augustin, et n'a garde
De penser un instant qu'il en est oublié.
D'aller le voir un jour il se hasarde ;
Mais l'enrichi lui jette un coup-d'œil de pitié,
Et même à peine le regarde.
Tout entier à l'ambition,
Il n'a de son ami qu'une trace légère.
Lancé dans le grand monde et dans son tourbillon,

Soupçonner qu'il l'a vu, c'est tout ce qu'il peut faire.
Pierre indigné, s'arme de ce mépris
Qui sied au cœur que l'on outrage.
» Augustin, lui dit-il, vous vous montrez peu sage,
» Et vous avez perdu beaucoup de votre prix.
» Pourquoi fuir l'amitié, quand rien ne la remplace ?
» Point de ligne entre nous de démarcation :
» Celle que vous tracez par ostentation,
» La raison veut que je l'efface. »
Pierre en vain voulut pérorer,
Quoique très-bonne fût sa cause,
Augustin se moquait de le désespérer.
Vanité nous métamorphose.
Pierre s'en fut en gémissant,
L'esprit absorbé de tristesse.
Combien on pourrait à présent
Citer d'amis de cette espèce !

Quand nous méprisons nos égaux,
Rien ne peut nous servir d'excuse.
La hauteur vient d'un calcul faux
Dont le résultat nous abuse.

FABLE XV.

L'ENFANT ET LA MÉSANGE.

Dans des filets une Mésange
Fut prise un jour par un Enfant :
Il s'en amuse, et, chose étrange !
Lui coupe après cruellement
Une patte, puis l'autre ; ensuite à demi-morte
Il l'abandonne. « Hélas ! dit-elle en gémissant,
» Pour me mutiler de la sorte,
» Qu'ai-je fait ? quelle rage envers moi te transporte?
» Que feras-tu donc étant grand ?
» Ne me fais pas languir, achève-moi de grace ! »
Son sang coulait abondamment ;
Sans daigner lui répondre, il la vit froidement
Expirer sur la place.
La cruauté fut son moindre défaut ;
Devenu grand il fut parjure,
Fit rougir la nature,
Et périt sur un échafaud.

Il est plus sage qu'on ne pense
De bien observer les enfans,
D'en suivre tous les mouvemens :
Le naturel se montre dans l'enfance.

FABLE XVI.

THÉMIS ET LE JUGE.

Avant d'avoir acquis la preuve incontestable
Qu'un homme, en prison détenu,
Etait réellement coupable,
Un Juge l'insultait comme étant convaincu.
On eût dit à son ton, à sa secrète joie,
Que, mu par le ressentiment,
Il avait désigné sa proie,
Et jouissait déjà de son futur tourment.
Entre ses mains Thémis regardait sa balance
Que cet homme déshonorait;
La déesse rompit en ces mots le silence :
« Un Juge doit porter dans le fond de son cœur
» Le deuil du malheureux qu'il ne saurait soustraire
» Au sort dont il voudrait adoucir la rigueur;
» Il a toujours des entrailles de père;
» Et loin de montrer constamment
» Un air et farouche et sévère,
» Il regarde comme innocent
» Celui qui n'est encor que présumé coupable.
» Eh ! quelle erreur te rend plus prévenu que moi ?
» Un bon Juge n'a pas un dehors redoutable,
» Il souffre même en appliquant la loi. »
De Thémis on vit la balance

Echapper alors de la main
Du Juge rougissant de sa grave imprudence ;
Et ce mortel depuis se montra plus humain.

Le premier des états serait celui de juge,
S'ils étaient tous guidés par l'équité :
Auprès d'eux l'innocent doit trouver un refuge,
Le criminel l'inflexibilité.

FABLE XVII.

LA ROSE ET L'IMMORTELLE.

Près d'une Rose fraîche et d'un vif incarnat,
Etait une jeune Immortelle.
La Rose s'étonnait qu'un homme délicat
L'eût placée auprès d'elle ;
Et vantant son parfum, sa forme et son éclat,
Paraissait plus fière que belle.
« Tu n'offres qu'un bouton sans odeur et sans goût, »
Disait-elle : « Ta feuille est mince et misérable ;
» Pour moi, je plais partout,
» Et j'exhale une odeur qu'on trouve délectable. »
L'Immortelle lui dit : -- A quoi sert tant d'orgueil ?
Va, ta beauté n'est qu'éphémère.
Aujourd'hui tu parais bien fière,
Demain tu seras au cercueil.

Nul n'a reçu des Cieux tous les dons en partage :
Qui vit content du sien est aussi le plus sage.

FABLE XVIII.

LES DEUX SQUELETTES.

D'un gentilhomme un jour le sec et froid Squelette
Placé près de celui d'un sage roturier,
(L'endroit... , mon cher lecteur fort peu s'en inquiète)
Voulait, observateur de la sotte étiquette,
Que par égard on vint l'admirer le premier.
« Comment, dit l'autre, en éclatant de rire,
» Encore de la vanité ?
» La mort avec sa faux n'a donc pu te réduire ?
» Ah ! rougissons plutôt de notre nudité.
» Si l'homme a fait les rangs, la mort doit les détruire.
» Observons-nous exactement... dis-moi :
» Aperçois-tu la moindre différence
» Entre-nous ? – Non. » Eh bien, réponds de bonne foi,
» Quel changement peut donc opérer la naissance ?
» Lorsque nos os de chair sont revêtus,
» Nous avons tous encor la même ressemblance ;
» Va, la distinction ici n'est qu'un abus,
» Et là-haut, mon ami, c'est une convenance. »

FABLE XIX.

LE LEGS.

Un auteur, pour peu qu'il raisonne,
Prend pour talens qu'il a ceux qu'il devrait avoir,
Mais c'est au concours qu'il faut voir
Celui qui doit obtenir la couronne.

Certain homme qui se mourait
Légua cent mille écus, et même davantage,
A celui qui réunirait,
N'importe en quel genre d'ouvrage,
Beauté de plan, force et grandeur,
Esprit, invention, finesse,
Rapidité, délicatesse,
Précision, élégance, chaleur,
Grandes images et noblesse,
Style très-pur, adages sans erreur,
Et traits annonçant le génie.
Pour gagner les cent mille écus,
Poëme épique, opéra, tragédie,
Odes, satire, épître, comédie,
Drames bourgeois, et bien et mal reçus,
Idylles, romans, fables, histoire,
Opéra comique et sans goût,
Comme on peut aisément le croire,

Naissent bientôt et sans nombre et partout.
Chacun déjà croit sa fortune faite :
Epris de ses talens, il n'attend rien du sort.
Ce riche prix, hélas ! il faut qu'on le remette,
Nul n'a rempli les vœux du mort.
L'un peste, jure et fait tapage;
Ce qu'il a fait pourtant est selon lui très-beau.
L'autre retouche ou refond son ouvrage,
Et veut concourir de nouveau :
Vains efforts ! quel mortel faudra-t-il couronner ?
Jusqu'à ce jour, aucun n'a mérité de l'être,
Et les cent mille écus peut-être
Resteront toujours à donner.

FABLE XX.

L'AGIOTEUR ET LE PORTE-FEUILLE.

Certain Agioteur,
Dont les malheurs publics augmentaient la dépense,
De billets au porteur
Voyait grossir son Porte-feuille immense.
Le soupçon, la cupidité,
Sous sa main tenaient sa richesse,
Mais les revers sont près de la félicité.
« Il est de la sagesse,
Disait le Porte-feuille un jour,
S'adressant à notre homme,

» De placer tout au moins la moitié de ta somme,
» Car la Fortune, hélas ! sait jouer plus d'un tour. »
Le désir d'amasser à chaque instant augmente,
Et ne peut jamais s'arrêter.
De ce conseil au lieu de profiter,
Il cédait toujours à sa pente.
Bientôt, par le plus grand malheur,
Le feu chez lui venant à prendre,
Brûla le Porte-feuille, et réduisit en cendre
Tous les biens de l'Agioteur.

Mortels, quand la Fortune un jour vient vous sourire,
Contr'elle assurez-vous de quelqu'abri certain ;
Rien n'est stable dans son empire :
Ce qu'elle donne d'une main
Souvent de l'autre elle nous le retire.

FABLE XXI.

L'AMANT, LA MAITRESSE ET LE CHIEN.

Vantons moins le pouvoir du Dieu que l'on adore
A Gnide, à Cithère, à Paphos :
S'il fait par hasard des héros,
Il fait le plus souvent que l'on se déshonore.

Un homme avait un chien grand, robuste et fort laid :
Mais c'est l'attachement qu'on prise en cette espèce,

Et sa fidélité qui plaît.
Loin d'être aimé de la Maîtresse,
Elle insistait pour son bannissement.
Le maître plusieurs fois en fit le sacrifice;
Mais c'était inutilement,
Il revenait toujours à son service.
Dans ces momens d'ivresse où l'homme sans raison
Ne peut rien refuser à celle qu'il adore,
Il promit d'arranger les choses de façon
Qu'il ne pourrait se remontrer encore.
Contraint de s'éloigner de l'objet de ses vœux
Pour quelques jours et pour affaire,
Il roule en son esprit le projet odieux
De le noyer dans la rivière.
Il l'appelle chemin fesant;
A son ordre il le voit paraître.
Du sort barbare qui l'attend,
Hélas! il est bien loin de soupçonner son maître!
Déjà ses pattes de devant
Dans une de ses mains sont toutes deux tranquilles:
Il les entoure étroitement
D'un lien qui rendra ses efforts inutiles.
En cet état dans l'eau l'animal est jeté:
L'amour, l'amour triomphe de son crime!
Dans un bois près de là notre homme est arrêté.
Bientôt son chien, innocente victime,
De ses liens débarrassé,
Rejoint son maître, et comme une furie,
Combat et lui sauve la vie.
« Vois, lui dit-il après, ce voleur terrassé:
» La faim peut-être armait son bras timide:

» Il est moins coupable que toi,
» Nécessité ne connaît point de loi :
« Eh ! que t'avais-je fait, perfide,
» Pour me faire subir un sort aussi cruel ?
» Va, malgré ton extravagance,
» Je te suivrai par-tout, et veux que ma présence
» Soit pour ton cœur un reproche éternel. »
L'amant à son retour vole chez sa maîtresse,
Son libérateur l'y suivit ;
En l'apercevant elle dit :
--Ce monstre plus que moi, monsieur, vous intéresse,
Tout me le prouve ; il faut en vérité
Avoir bien peu d'amour et de délicatesse,
Pour se montrer si long-tems entêté. --
--Apprenez, lui dit-il, sur moi votre puissance,
Et tout ce que je dois à ce chien sans égal.
Dans un moment d'amour, ou plutôt de démence,
J'ai lié ce pauvre animal :
Ingrat envers lui, pour vous plaire,
Je l'ai dans cet état impitoyablement
Lancé moi-même à la rivière.
Jugez de mon étonnement !
Un voleur me demande ou la bourse ou la vie :
Contre ce malheureux je lutte vivement ;
Mon chien, comme un éclair, paraît dans ce moment,
Sur lui s'élance avec acharnement,
Et de mon assassin l'existence est ravie.
Si ce beau trait que j'aime à vous citer,
Auprès de vous n'opère point sa grace,
L'honneur me dit de vous quitter :
Puissé-je à pareil prix réparer sa disgrace. --

Je ne sais s'il quitta son amante en effet :
Mais s'il fallait opter de semblable maîtresse,
Ou d'un tel chien, je le confesse,
Ah ! mon choix serait bientôt fait.

FABLE XXII.

LE TOUT ET LA PARTIE.

En despote un jour la Partie
Conçut le grand projet de maîtriser le Tout.
C'était sans doute une folie :
Pouvait-elle en venir à bout ?
Pour mieux y parvenir, son esprit se fatigue,
Et met en jeu les plus subtils ressorts ;
Mais, contre la raison, à quoi sert qu'on se ligue ?
Elle triomphe des plus forts.
Il lui fit voir avec prudence
Qu'elle donnait dans une étrange erreur.
Dédaignant de répondre ; un insultant silence
Fut la cause de son malheur.
Tout l'enveloppe, elle se croit perdue,
Et de s'éclipser tente en vain ;
Avec les autres confondue,
On força son orgueil à changer de refrein.

Rois ! la Partie est ici votre image ;
Par vous seuls vous ne pouvez rien ;
Mais, régnez par les lois, faites toujours le bien,
Et le bonheur sera votre partage.

FABLE XXIII.

LES DEUX POMMIERS.

Placés à très-peu de distance,
Deux Pommiers de même âge et d'égale hauteur,
Vivaient en bonne intelligence,
Et ne montraient jamais d'humeur.
Un jour, fier de son abondance,
Et voyant courber ses rameaux
Sous ses fruits qu'il croyait des fruits par excellence,
L'un à l'autre tint ce propos :
« De la même grandeur nous sommes...
» Par quelle singularité
» Ne portes-tu donc que deux pommes ?
» Admire ma fécondité !...
» Quand notre maître auprès de moi s'avance,
» Pour lui quel spectacle enchanteur !
» Ma vue est une jouissance
» Toujours nouvelle pour son cœur.
» Je l'ai surpris sur toi fixant un œil farouche,
» En te regardant de côté,
» Et je crois même que sa bouche
» Disait alors : — Quelle stérilité ! » —
Le Pommier outragé montra de la prudence :
Il attendit le tems de la maturité,
En observant un rigoureux silence.

Ses deux pommes par leur beauté
Rabattirent enfin de l'autre l'arrogance,
Et l'indécente vanité.
Ce rival vit la terre autour de lui jonchée
De son fruit verd, avorté, sans couleur,
Et chaque pomme à sa tige attachée
Se trouva grêle et sans saveur.

Jeunes littérateurs, si jaloux de produire
Des ouvrages en quantité,
Mon orgueilleux Pommier doit ici vous instruire,
Craignez votre facilité;
Un seul volume peut suffire
Pour arriver à l'immortalité.

FABLE XXIV.

LE JOURNALISTE ET LE JARDINIER PHILOSOPHE.

Aussi matinal que l'Aurore,
Le jardinier Lucas visitait tous les jours
Les présens variés de Pomone et de Flore,
Et leur procurait des secours.
Ici quelqu'engrais salutaire
Par lui-même était apporté;
Là, pour désaltérer la terre,
L'arrosoir, par son bras lentement agité,

A travers mille trous imitait une pluie
Qui rendait la vivacité
A la fleur à moitié flétrie.
Ici, la serpe en main, Lucas laborieux
Coupait les rameaux inutiles
Des arbres qu'il rendait par ce soin plus fertiles,
Et dont les fruits étaient bien plus délicieux.
Certain critique arrivé chez le maître
Du jardinier, se lève fort matin
Et va dans le jardin
Qu'il désirait connaître.
Bientôt il aperçoit Lucas,
Et pour le joindre il redouble le pas.
Lucas parle sur la culture
Des arbres et des fleurs, nomme les meilleurs fruits;
Tous deux causent sur la nature,
Et généralement sur ses divers produits.
En raisonnant le jardinier lui cite
Fort à propos plus d'un auteur.
Le critique étonné lui trouve du mérite,
Et se prévient en sa faveur.
— Ta conversation m'enchante,
Lui dit-il vivement;
Je le vois, cet état rend ton ame contente;
Le mien, hélas! fait mon tourment.—
« Eh! quel est-il? » — Celui de journaliste. —
« Quoi! seriez-vous monsieur Damon? »
-Je le suis.-« Ah! c'est vous dont l'humeur rigoriste
» Blâme de nos auteurs chaque production....
» Je lis fort souvent vos ouvrages,
» Je l'avouerai, mon cœur n'en est pas satisfait;

» En vain contre chacun vous prenez le sifflet,
» Vos écrits n'en sont pas plus sages.
» La raison pour compagne a toujours la douceur.
» En jugeant d'après vous, chaque ouvrage est futile ;
» Dans vos extraits sans décence on mutile
» Un estimable auteur ;
» Je vous le dis, monsieur,
» Agissez autrement ; une louange utile
» Fait goûter le conseil, rend l'écrivain habile,
» Et fait aussi chérir le précepteur.
» Que diriez-vous de moi, si, loin d'être propice
» A ce jeune arbre dont le tems
» Doit mûrir les présens,
» J'allais, par excès de caprice,
» Le déraciner à vos yeux ?
» Ah ! croyez-moi, donnez à la Muse novice
» Du courage, et ses fruits seront délicieux ;
» La critique est souvent bien près de l'injustice. »
Damon applaudit à Lucas ;
Et quand un jeune auteur s'offrait dans la carrière
Lui-même entr'ouvrait la barrière,
Et constamment vers lui précipitait ses pas
Pour exciter sa muse ou naïve ou légère.

Oui, c'est le tems qui mûrit tout :
Censeurs, il faut le laisser faire ;
C'est par lui que nous savons plaire,
Il forme notre esprit, nos talens et le goût.

FABLE

FABLE XXV.

LE GOUT ET LA MODE.

La Mode un jour disait au Goût.
— Tu dois m'aimer à la folie,
Car je te fais briller partout
Par les formes que je varie. —
« Détrompez-vous ? reprit-il vivement :
» Vous n'avez aucun droit à ma reconnaissance,
» Je le déclare hautement.
« Vous faites tout avec extravagance
» Et rien avec discernement.
» Nous offrez-vous une forme admirable?
» Jamais. Chacun se plie à votre égarement,
» Et je vous trouve insoutenable.
» Toujours vous donnez dans l'excès,
» Par vous le mauvais goût circule ;
» A qui ne vous suit point vous faites le procès,
» En le couvrant du plus grand ridicule.
» Eh ! que diraient tous ces hommes fameux
» S'ils revenaient contempler ces ouvrages
» Qu'on expose au grand jour pour le tourment des yeux ?
» Que voit-on ? des écrits.... il en est peu de sages,
» Et les bluettes de l'esprit
» Ont sur le sentiment remporté l'avantage ;
» Les Neufs-Sœurs ont le même habit

» Et toutes le même visage.
» Dans l'art des Phidias celui qui peut briller,
» Loin de développer ce talent qu'on admire,
» Forme des groupes nains qu'un instant voit détruire.
» Le graveur, pouvant travailler
» A rendre des formes parfaites,
» Consacre aujourd'hui son burin
» A multiplier les vignettes
» Que je regarde avec dédain.
» Le peintre étouffe son génie,
» Et les chefs-d'œuvre qu'il fait voir
» N'ornent plus une galerie,
» Mais embellissent un boudoir.
» Embouchant de la Renommée
» La trompette bruyante, on vous voit très-souvent
» D'un géant nous faire un pygmée,
» Et donner un pygmée aussi pour un géant. »
Si la Mode en courroux alors ne fût sortie,
Le Goût allait peindre tous ses travers;
Elle se déclara sa cruelle ennemie,
Et, depuis, elle met nos têtes à l'envers.

FIN DU SECOND LIVRE ET DE LA PREMIÈRE PARTIE.

FABLES,

DIVISÉES

EN QUATRE LIVRES.

LIVRE TROISIÈME.

SECONDE PARTIE.

FABLES,

LIVRE TROISIÈME.

PROLOGUE.

Oui, du travail le plaisir est le fruit :
Je vois s'étendre mon domaine ;
Quand on y met et le tems et la peine
Le sol le plus ingrat produit.
Près du riche terrain de ce bon La Fontaine,
J'ai mis mon terrain en valeur.
De celui qu'il a pris les bornes sont prescrites :
J'en admire le possesseur ;
Le goût en a marqué lui-même les limites ;
Mais ne nous décourageons pas :
Gardons-nous bien d'abandonner l'ouvrage ;
Ma Muse, il faut doubler le pas,
Ce n'est qu'au but, qu'on obtient le suffrage.

FABLE I.re

LE COQ RAPPORTEUR.

Une poulette avait un grand procès,
(Car on plaide aussi chez les bêtes,
Et l'on y voit de bonnes têtes)
Elle comptait bien peu sur le succès;
Et le soutenir même était une injustice.
Notre poulette le sentait,
Mais sa fortune en résultait :
En pareil cas on use d'artifice,
Et trop souvent l'honneur se tait.
Elle se mit dans la cervelle
De le gagner, et fort sollicitait.
Je n'ai pas dit d'abord qu'elle était belle,
Et c'est à tort, la poulette l'était.
On la recevait à merveille;
On lui disait,
On lui contait
De belles choses à l'oreille.
Un Coq était son rapporteur,
Or de lui dépendait l'affaire.
Il faut s'en faire un protecteur,
D'ailleurs, voir ces messieurs c'est l'usage ordinaire.
On l'annonce : et le Coq frappé de sa beauté,
Aussitôt brigue sa conquête.

Avec femme jolie on est, en tête-à-tête,
Ou stupide ou bien effronté ;
Le rapporteur ne fut ni l'un ni l'autre;
Mais il se ménagea d'aimables rendez-vous.
Les premiers jours il fit le bon apôtre :
On gagne plus à filer doux.
La charmante solliciteuse
Revint souvent, comme on peut le penser;
Il lui peignit sa flamme impétueuse,
Et vivement sut la presser;
Sa résistance aussi fut vigoureuse.
Le rapporteur
Sur son honneur
Jura qu'elle serait en tout victorieuse,
Si... (ce mot là s'entend quand on a de l'esprit
Et peut bien se passer de glose.)
La belle à la fin se rendit,
Mais en tous points gagna sa cause.

L'Amour, aveugle autant que l'intérêt,
Et la raison s'éclipse où la beauté paraît.

FABLE II.

LE ROSSIGNOL ET LE PAON.

Un Paon fier, étalant son plumage superbe,
Regardait d'un air dédaigneux
Des habitans des bois le chantre harmonieux
Qui venait de saisir un ver caché sous l'herbe.
« Fort avare de ses faveurs,
» On voit, dit-il, que la nature
» En composant ta chétive figure,
» N'employa pas différentes couleurs.
» Hélas, que ton plumage est triste !
» J'aime à fixer mes yeux sur un objet riant,
» Mais ton petit ensemble, en vérité m'attriste,
» Et je te plains sincèrement.
» Regarde-moi : vois cette queue immense;
» Quelle aimable variété !...
» Je peux je crois, sans suffisance,
» T'en faire admirer la beauté :
» Cette couronne sur ma tête
» N'a point un éclat emprunté,
» Elle me donne une noble fierté,
» Et m'assure chaque conquête. »
— Vous oubliez, lui dit le Rossignol charmant,
Et vos pattes et votre chant.

FABLE III.

L'ANOBLI, LE GENTILHOMME ET LE TEMS.

Bouffi d'orgueil et comptant ses aïeux,
Sur son antiquité ne pouvant pas se taire,
Un Gentilhomme dédaigneux
Se croyait un Dieu sur la terre ;
Tout devait fléchir devant lui.
Un nouveau noble, homme estimable,
Veut lui prouver qu'un Anobli
Au Gentilhomme est souvent préférable.
A-t-il l'austérité de la douce vertu ?
Le Gentilhomme a droit à notre estime ;
Si des plumes du paon, c'est un geai revêtu,
Aux yeux de la raison l'encenser est un crime.
De part et d'autre on s'excitait,
Et le sarcasme allait se faire entendre,
Quand le Tems qui les écoutait,
Un grand livre à la main, vint tous deux les surprendre.
« Messieurs, dit-il, j'arrive exprès
» Pour terminer votre dispute,
» Car elle est de nature à ne finir jamais.
» Allons, ne soyez plus en butte,
» Et vivez l'un et l'autre en paix.
» Depuis l'origine du monde,

» Dans ce livre on voit d'un coup-d'œil
» Ce qui se passe en la machine ronde :
» De la vanité c'est l'écueil,
» Chaque mortel y trouve un journal de sa vie.
» Tout est écrit, rien n'est dissimulé,
» Et si c'est votre fantaisie,
» Je vais l'ouvrir quand vous aurez parlé. »
Le Gentilhomme le désire ;
Aussitôt le livre est ouvert,
Et le vieillard se met à lire
Son article à ses yeux offert.
« Votre noblesse est un peu neuve :
» De votre aïeul le père était un bas valet,
» La filiation vous en donne la preuve ;
» Un ministre le protégeait,
» De ses plaisirs il avait l'intendance :
» Intéressé, peu délicat,
» Il fit une fortune immense,
» Et, rougissant de son premier état,
» Pouvant se passer de son maître,
» En homme adroit il acheta
» Une charge très-propre à décrasser son être :
» Votre origine vient de là.
» Pour vous, votre noblesse est plus nouvelle encore ;
» Mais vos titres par l'or ne sont point achetés ;
» C'est la vertu qui vous décore :
» Ils sont bien glorieux, puisqu'ils sont mérités.
» Faites époque aux champs, à la cour, à la ville,
» Servez d'exemple à vos égaux ?
» Et puisse d'un tronc si fertile
» Sortir les plus riches rameaux !

» Entre vous deux la différence
» Se manifeste clairement ;
» Le plus ancien n'a point la préférence ;
» Quand ce fut au poids de l'argent
» Qu'il acheta les droits d'une noble naissance :
» Et celui qui descend d'un illustre guerrier
» Qui prodigua son sang pour venger sa patrie,
» Et dont le front fut ceint d'nn immortel laurier,
» S'il ne soutient l'honneur de la chevalerie,
» N'est à mes yeux qu'un indigne héritier. »
Le livre se referme et Saturne s'envole.
Le Gentilhomme honteux et désarmé
Devint modeste et fut plus estimé.

On profite à si bonne école.

FABLE IV.

LE COEUR ET LA RAISON.

Un jour, dans un moment d'humeur,
Sans prendre le ton trop sévère,
La Raison accusait le Cœur
De se montrer toujours à ses leçons contraire.
— Contre tes passions j'étale vainement,
Lui disait-elle, un sublime langage :
Il ne te faut qu'un seul moment
Pour détruire tout mon ouvrage.
Notre union pourtant ferait le vrai bonheur

De l'homme qui n'embrasse hélas ! que sa chimère.
Agissons de concert, et nous verrons l'erreur
Elle-même bientôt s'exiler de la terre. —
Le Cœur y consentit, et convint qu'un traité
Allait de leurs Etats ne faire qu'un empire ;
Mais en réfléchissant à la félicité,
Qu'il croit vraiment absente où n'est pas le délire.
Fort peu de tems après le Cœur s'est retracté.
« La Raison, disait-il, cette vieille grand'mère,
» En beaux discours ne tarirait jamais,
» Et, me suivrait partout, si je la laissais faire :
» Brouillons-nous, pour mes intérêts
» J'y gagnerai, la chose est claire :
» Car toujours sa froideur a fait fuir la beauté,
» Dont ici bas je suis le tributaire,
» Et sans laquelle en vérité
» L'existence n'a rien qui soit fait pour nous plaire.
» Auprès de la Raison ou je suis attristé,
» Ou je bâille : et le prône alors se renouvelle !...
« Fuyons, fuyons cette prude éternelle :
» Par l'ennui, le bonheur est trop cher acheté !
Ce qui fut dit fut fait. Depuis, séparé d'elle,
Sa conduite et ses pas sont marqués par l'erreur.
On le voit préférer l'image du bonheur
A sa réalité. Jamais il n'est majeur ;
A chaque instant il a quelque nouveau caprice ;
Et lorsque la Raison lui parle avec douceur,
Pour diriger ses goûts et fixer son ardeur,
C'est un pupile ingrat qui rit de sa tutrice.

FABLE V.

MON RÊVE ACCOMPLI.

En songe, le destin naguère
M'apparut et me dit : « Tu vois le vieux Orgon,
» Il possède un trésor dont il ne sait que faire,
» Et pour mieux le garder, esclave en sa maison,
» Il se tourmente, il s'agite sans cesse.
» A quoi lui serviront son or et son argent ?
» Demain son existence cesse,
» Dans sa barque Caron l'attend.
» Ce mortel a toujours paru dans l'indigence :
» La possibilité qu'il avait de jouir
» Fut constamment sa seule jouissance ;
» La peine le suivit, et jamais le plaisir.
» Je vais le prévenir de son heure dernière :
» Il ne se repentira pas.
» De son poids inutile il surcharge la terre ;
» C'est un bonheur que son trépas. »
En sursaut je m'éveille et je cours chez l'avare ;
Ce n'était pas en moi crédulité,
Mais seulement pour voir si ce rêve bizarre
Avait quelque rapport avec la vérité.
J'arrive, et vois en effet qu'on prépare
Les obsèques d'Orgon, qui n'est point regretté,

Notre dernier moment est un obsur problême,
Que ne résoudra point notre faible raison.
Durs avaricieux, dont l'erreur est extrême,
Songez que vous pouvez finir ainsi qu'Orgon,
Et sans être avertis de même.

FABLE VI.

L'INSTITUTEUR D'OISEAUX.

Ne connaissant que le ramage
De ces oiseaux privés qu'on tient dans l'esclavage,
Un gros lourdeau fut un jour bien surpris
D'ouïr l'agréable langage
Du plus joli serin en cage,
Qui répétait : « Baisez, baisez, ce petit fils. »
On juge bien que, dans la circonstance,
Notre homme pour l'avoir en sa possession
N'eût pas regretté la dépense.
Cédant alors à la tentation
D'en avoir un, vîte il se fait conduire
Chez certain oiselier en réputation,
Puis achète un serin qu'il va lui-même instruire.
Le matin et le soir, et sans plus de façon,
A son élève il ne cessait de dire
En faux bourdon :
» Baisez, baisez, mon fils, baisez, petit mignon. »
Un son aigu sans doute en frappant son oreille

L'aurait bientôt rendu savant,
Entre ses mains l'oiseau fut toujours ignorant;
Il s'en défait enfin; un homme intelligent
L'achète, et du serin il fit une merveille,

O vous que nous chargeons d'instruire nos enfans,
De faire germer leurs talens,
A la moralité vous devez vous attendre!
Ne vous montez jamais ni trop bas ni trop haut,
Sachez vous replier pour vous faire comprendre,
Et saisissez le ton qu'il faut.

FABLE VII.

L'HOMME FAUTIF, JUSTE ET COURAGEUX.

Quand la vivacité rend un homme coupable,
La raison veut qu'il répare ses torts;
Il en coûte sans doute alors bien des efforts,
Mais on en est plus estimable.

Deux hommes se voyaient d'habitude et de cœur:
Entr'eux survient une vive querelle;
De part et d'autre on montre de l'aigreur,
Et bientôt de chacun l'œil ardent étincelle.
On se sépare : l'agresseur
Le lendemain reçoit de l'autre une missive :
On le provoque, on veut le voir au champ d'honneur,

Pour empêcher la récidive.
Auprès de lui notre agresseur se rend.
» J'ai réfléchi, dit-il, sur mon offense,
» Et vous avez incontestablement
» A cet égard le choix de la vengeance ;
» Mais, avant tout, la sévère équité
» Veut que moi-même je m'accuse.
» J'ai tort, c'est une vérité,
» Et je viens aujourd'hui pour vous en faire excuse.
» Maintenant, ordonnez, et je suivrai vos pas ? »
On vit alors à la colère
Succéder un accord mutuel et sincère,
Et nos rivaux se presser dans leurs bras.

Eût-il au champ d'honneur remporté la victoire,
L'agresseur n'est pas satisfait ;
Mais, avant d'y marcher, quand son cœur a tout fait
Pour réparer ses torts, et qu'il les reconnaît,
S'il succombe, il fait naître un sincère regret,
Et le vainqueur lui-même est jaloux de sa gloire.

FABLE VIII.

LE MIROIR MYSTÉRIEUX.

Un jeune roi, sage et pieux,
Fesait régner les vertus sur le trône,
Et Jupiter, du haut des Cieux,
Voyait avec plaisir sur son front la couronne.
» Ce souverain, dit le maître des Dieux,
» Est encor sans expérience :
» On peut tromper son cœur et faseiner ses yeux ;
» Les ministres d'un roi n'en ont pas la clémence ;
» Et quand ils sont ambitieux,
» Pour eux le mal qu'ils font est une jouissance.
» Il faut le garantir de la séduction ;
» Et je veux que, vantant à jamais sa belle ame,
» Au seul nom de ce roi toute sa nation
» Trésaille de plaisir et constamment s'enflamme. »
Mercure, de sa part, lui remit un Miroir
Sans aucun ornement, et dont tout le mérite
Etait de le guider toujours dans sa conduite.
Quand elle était injuste, il ne pouvait s'y voir ;
Mais formait-il un projet sage,
Utile à ses sujets qui l'aimaient tendrement ?
A l'obscurité même, et très-distinctement,
Il y voyait se peindre son image ;
Mercure s'étendit beaucoup sur son usage.

Pour créer un impôt, abroger une loi,
Faire la paix, ou déclarer la guerre,
Charger un grand d'un important emploi,
Ou pardonner ou se montrer sévère;
Il consultait d'abord son cœur et son devoir,
Et par un acte de prudence,
Il regardait si ce Miroir
Avec tous deux était d'intelligence.
Son peuple fut heureux. Ses ministres surpris
De ses décisions, de sa rare justesse,
Tremblaient près du monarque admis,
Et ne purent jamais surprendre sa sagesse.

Mortels, de ce présent ne soyez point jaloux :
Et pénétrés de ce que fit pour vous
Le ciel, manifestez votre reconnaissance.
Il vous a fait un don fort beau,
Qui vaut bien celui-là, je pense;
C'est de la raison le flambeau,
Et le cri de la conscience.

FABLE IX.

LE TOURTEREAU ET LA TOURTERELLE.

La jalousie a produit bien des maux :
Ce sont toujours des monstres qu'elle enfante ;
Elle embellit encor l'être que l'on tourmente
Et partout nous fait voir et craindre des rivaux.

Les Tourtereaux sont un peuple fidèle ;
Nous les voyons s'aimer d'une ardeur mutuelle,
Et bien rarement se quitter ;
Cependant une Tourterelle,
Jalouse et prompte à s'irriter,
A chaque instant cherchait querelle
Au plus sensible Tourtereau ;
Il était tendre, il était beau :
Pour alarmer, en faut-il davantage ?
Un jour qu'il s'était écarté,
Ou plutôt égaré dans un épais bocage,
Le cœur de sa compagne alors fut tourmenté.
« A quelqu'autre sans doute il en conte, dit-elle :
» Près de moi quand il reviendra
» Effrontément il me dira
» Que je suis à jamais sa chère tourterelle. »
En ce moment il revint, on bouda :
Dans ce qu'il dit avec tendresse
Pour s'excuser elle trouva

Moins de raison que de finesse,
Et très-vivement le gronda ;
Or chaque jour donnant naissance
A des soupçons injurieux,
Elle bannit enfin de sa présence
Celui qui méritait le mieux
Son amour et sa confiance.

Quand on aime sincèrement
Les torts du bien-aimé sont un léger nuage
Que dissipe le moindre vent ;
Le calme suit de près l'orage.
Malheur à la beauté que le ressentiment
Irrite toujours davantage!
Celle qui pour jamais sans sujet se dégage
Et des liens détruit le plus charmant,
Déshonore à-la-fois dans sa jalouse rage
Elle, l'amour et son amant.

FABLE X.

LES DEUX ENFANS.

Deux enfans l'un petit, l'autre plus grand, plus fort
Et beaucoup plus âgé, lançaient avec aisance
Des cailloux, et se flattaient fort
De les lancer à plus grande distance.
On fixe un but et chacun est armé.
Déjà le moins âgé déploie un bras flexible :

La pierre fuit, et l'air vivement comprimé,
Produit en vain un sifflement sensible.
L'autre facilement
Et même en se jouant
Dix fois franchit l'espace.
Le premier se consume en efforts superflus ;
Le but est loin pour lui, son petit bras se lasse,
Il faut qu'il cède, il n'en peut plus.
On est humilié lorsque l'on rend les armes.
Le plus grand prit un ton railleur.
Le vaincu fort piqué, montra beaucoup d'humeur
Et ne put s'empêcher de répandre des larmes.
Un homme avec plaisir regardait ces enfans :
Il les observait même en juge très-sévère ;
Il les aborde et dit : « A lancer une pierre,
« Il faut en convenir, vous êtes surprenans ;
» Mais, vous, monsieur, trève de raillerie :
(On conçoit bien qu'il parlait au plus grand)
» A la façon dont le petit s'y prend,
» Je veux vous voir un jour lui céder la partie. »

J'en dis autant de vous, ô timides auteurs
Que la critique désespère !
Par le travail désarmez vos censeurs :
Le laurier vous attend au bout de la carrière.

FABLE XI.

LE PARTERRE.

DANS un Parterre orné de fleurs de toute espèce,
La Vanité mit la division.
Chacune avec beaucoup d'adresse
De ses charmes fesait l'énumération ;
L'œillet croyait valoir la rose,
Et la tulipe au moins valoir l'œillet ;
Pour le dire en deux mots la moindre fleur avait
D'amour-propre une forte dose :
Je crois même que le chardon,
S'il eût été pour quelque chose
Dans le Parterre, aurait préféré son bouton
A la plus belle fleur nouvellement éclose.
... Un lis enfin prit la parole, et dit :
« Je suis, mes sœurs, las de votre dispute :
» Ah ! que vous montrez peu d'esprit !
» Vous êtes l'une à l'autre en butte,
» Et fort mal à propos ; notre variété
» Rend bien plus riant ce Parterre ;
» Et c'est par elle en vérité
» Qu'il est toujours certain de plaire.
» Une triste uniformité
» Produit le dégoût, d'ordinaire :
» Elle conduit à la satiété.

» Oui, chacune de vous est belle par essence,
» Le goût et la prévention
» Ont entre nous mis quelque différence.
»Mais, c'est bien peu de chose aux yeux de la raison.»
Le lis par ce discours apaisa leurs querelles.
Depuis les fleurs étalent leurs attraits,
Et, sans en paraître moins belles,
Sont l'une auprès de l'autre en paix.

Tous les auteurs sont le Parterre,
Leurs divers ouvrages les fleurs.
Puisse la paix entr'eux si nécessaire
Habiter aussi dans leurs cœurs !
Puisse enfin mon ame lassée
De leurs libelles outrageans,
Les voir entrer dans le lycée,
Et s'y montrer toujours honnêtes et déceus !
Chaque fleur a son prix aux yeux des vrais savans,
Le pavot même et la pensée.

FABLE XII.

LE SEIN ET LA GAZE.

A la Gaze qui la couvrait
Une gorge très-éclatante
Avec humeur un jour disait :
« Tu me rends moins intéressante,
» Et je veux désormais

» Briller de mes propres attraits. »
La Gaze, comme on peut le croire,
Fut bientôt mise de côté;
Et ce beau sein par l'amour agité,
Se montra dans toute sa gloire.
De ce spectacle on est d'abord charmé :
Chacun et le fixe et l'admire,
Plus d'un mortel même en soupire;
Mais bientôt l'œil accoutumé,
Le voit avec indifférence,
Et de sa nudité
Est même révolté,
Car le moins sage aime aussi la décence,
La Gaze alors lui dit : — Mon tissu délicat,
Voile et ne cache rien : à ta blancheur extrême
Il prêtait encor plus d'éclat :
Cependant si tu veux me rendre mon état,
Tu pourras recouvrer ta puissance suprême. —
Le Sein revint de son erreur.
La Gaze lui rendit cette décence aimable
Qui sied si bien à ce sexe enchanteur,
Et son empire fut durable.

La jeunesse toujours nous plaît,
Mais sa pudeur nous en impose.
De la coquette le secret
Est de laisser désirer quelque chose.

FABLE XIII.

LA MAIN DROITE ET LA GAUCHE.

Avec un ton de suffisance
La Main gauche un jour à sa sœur
Vantait son innocence,
Et lui reprochait sa fureur.
— C'est vous, qui naguère, dit-elle,
Dirigeâtes cruellement
Ce tube étroit et court qui dans son sein récèle
Un plomb fatal chassé dès que l'amorce prend.
Valcour n'est plus, sa mort est votre ouvrage.—
La Main droite reprit, « Nous avons même emploi,
» Et ton reproche n'est pas sage.
» La paresse te rend moins habile que moi;
» On a compté sur mon adresse;
» J'en tire peu de vanité :
» L'exercice, je le confesse,
» Nous la donne, et procure aussi la sûreté.
» J'atteins le but avec justesse :
» Aveuglément je suis la volonté,
» Sans avoir droit d'examiner, je pense,
» Quel sentiment guide en secret
» L'être doué d'intelligence,
» Dont nous devons seconder en effet
» Les désirs, la valeur, l'amour et la vengeance.

» Lorsque l'on agit forcément,
» Crois-moi, ma chère amie, on n'est jamais blâmable ;
» Ce n'est que le consentement
» Qui produit les remords, et lui seul rend coupable. »
C'était là pérorer assez bien, dira-t-on,
La Main gauche pourtant refusa de se rendre.

On a tort de parler raison
A qui ne veut ou ne saurait l'entendre.

FABLE XIV.

LE LION ET LE LAPIN.

A la cour de sire Lion,
Un Lapin était dès l'enfance :
Il avait pris le meilleur ton,
C'était un Lapin d'importance.
Il avait l'air honnête et doux,
Sa politesse était extrême,
Il se montrait affable à tous,
Et chacun l'aimait pour lui-même.
On sollicitait sa faveur,
Car le Lion avait pour lui de la tendresse,
Et le Lapin sans cesse
Etait auprès de sa grandeur.
Mais, goûtons-nous en cette vie
Le plus petit bonheur

Sans exciter la jalousie,
Et sans armer l'envie
Des traits de la noirceur ?
Au Lion un Renard un certain jour dit : « Sire,
» J'admire en tout votre bonté
» Et la douceur de votre empire :
» Mais votre majesté,
» Dans sa familiarité,
» Reçoit ici des gens qu'elle devrait détruire.
» Le Lapin est insidieux,
» Et pourrait bien un jour détrôner sa hautesse ;
» Il s'est fait parmi nous un parti dangereux.
» Sans honneur, sans délicatesse,
» Si vous l'avez tiré du sein de la bassesse,
» Il doit y rentrer à vos yeux. »
Dans les hauts rangs la méfiance
Est un défaut très-dominant,
Et l'on vous condamne souvent
Sur la plus petite apparence.
Le Lapin fut mis en prison.
Le Renard soudoya, pour mieux prouver son crime,
Des faux témoins pour faire illusion :
Et le Le Lapin fut la victime
De l'aveuglement du Lion.

Ne comptons jamais sur les hommes ;
Des grands toujours sachons nous faire aimer ;
Fréquentons les souvent pour nous former,
Et rarement quand nous le sommes.

FABLE XV.

VOLTAIRE MARÉCHAL FERRANT.*

Un jour sur l'Hélicon
Se promenait Voltaire ;
Il s'assied et Morphée assoupit sa raison,
Il dormit : son sommeil fut bien involontaire.
Figurez-vous ce poète ronflant,
Et les neuf savantes pucelles
Avec plaisir le regardant.
« Bon ! à ses pieds, se dirent-elles,
» De neuf couronnes immortelles,
» Formons l'assemblage charmant. »
Les neuf couronnes sont placées.
Il se réveille enfin,
Mais les Muses sont éclipsées.
Dieux ! quel spectacle, et quel heureux destin !
Il se frotte les yeux, croit que c'est un mensonge.
Pégase alors s'approche, et lui parle en ces mots :
— Ce que tu vois n'est point un songe,
Et doit te consoler de la haine des sots.
Ecoute, et je vais te surprendre
Bien plus que tu ne l'es encor.

* Cette fable a été envoyée à M. de Voltaire en 1776.

De quatre larges fers en or,
Je veux (et vainement tu voudrais t'en défendre)
Demain être ferré par toi,
Car ma corne à la fin pourrait s'user je pense.
A ce spectacle d'importance,
Les Neuf Sœurs formeront un cercle autour de moi.
— Sur l'Hélicon le lendemain Voltaire
Ferra Pegase avec dextérité,
Et pour sa récompense eut l'immortalité
Qu'on voudrait lui ravir aujourd'hui sur la terre.

Maint critique effronté,
Que le bon goût avec raison condamne,
Se croit plus de célébrité,
Et n'a jamais ferré qu'un âne.

FABLE XVI.

LA FEUILLE D'ARBRE.*

Je pourrais dire élégamment
Qu'on était dans ce tems où la nature entière
Passe du luxe à la misère :
Mais, à quoi bon ? disons tout simplement

---

* J'ai composé cette fable huit ans avant la révolution.

Je la lus dans une séance publique de l'Athénée

Qu'on était en automne.
Un arbre (on pourrait bien m'en demander le nom,
Mais, si l'on répondait à chaque question
D'un curieux qui déraisonne,
On ne finirait pas : or, pour bonne raison
Mon arbre, cher lecteur, gardera l'anonyme.)
Cet arbre se trouvait de feuilles dépourvu :
Une seule était à la cime,
Par conséquent il était nu.
« Eole, dit la feuille, est-il si redoutable
» Qu'on ne puisse parer ses coups ?
» Moi seule ici je brave son courroux,
» Et ne suis pas bien formidable. »
A peine elle achevait ce discours impudent,
Qu'Eole souffle : et la feuille abattue
Long-tems voltige, tombe et rampe tristement
Parmi les autres confondue.

---

des Arts, et fus bien surpris, trois jours après, d'en voir dans le journal de Paris une critique d'autant plus ridicule qu'on m'y taxait gratuitement d'être anti-républicain. On fesait entendre que, ne voulant pas nommer l'arbre, j'avais en vue le Directoire. Cette interprétation perfide pouvait alors avoir des suites funestes.

Je répondis par le même journal, et couvris de confusion le critique qui fut réduit au silence, et garda l'anonyme ; il ne lui resta que la honte d'une attaque indécente et que rien ne justifiait.

De nos heureux Crésus au ton si suffisant,
La Feuille de ma fable est l'image fidèle ;
Ils brillent aujourd'hui ; l'infortune est le vent
Qui peut-être demain les abattra comme elle.

FABLE XVII.

UN PHILOSOPHE, BLAISE ET LES DEUX ÉCHELLES.

En grandeur différant entre elles,
Auprès d'un puits se trouvaient deux échelles.
Par là Blaise passant
Dit en les regardant :
— Ici c'est le ciel qui m'envoie ;
Du bonheur je suis sur la voie.
J'ai vu dans de fort bons écrits
Qu'au fond d'un puits
La vérité réside.
A descendre dans celui-ci,
Si mon courage me décide,
Et qu'enfin je la trouve, ah ! c'est clair, me voici
Dans le monde un grand personnage.
D'un superbe château d'abord je fais l'achat,
Et dans le plus leste équipage,
Je m'y rends en homme d'Etat. —
Blaise était faible de cervelle,
On le verra par ses apprêts.

A terre il couche chaque Echelle,
Et, sans ménager la ficelle,
Des deux il n'en fait qu'une; après
Dans le puits il la glisse.
Un philosophe alors le regardait.
Le pauvre Blaise, sans malice,
Tout bonnement l'instruit de son projet.
« Mon ami, lui dit-il, ton erreur est extrême;
» Quand on dit que la vérité
» Habite un puits, c'est un emblême;
» D'ailleurs contre la pauvreté,
» Elle pourrait peu te défendre :
» On se plaît à la dire, et jamais à l'entendre.
» Elle a repris son essor vers les cieux ;
» C'est une reine infortunée,
» Par le mensonge détrônée,
» Et qui vient consoler encor les malheureux.
» Mais veux-tu voir ta vie
» S'écouler au sein du bonheur,
» Qu'elle soit ici bas ta déité chérie,
» Et qu'elle ait constamment un asile en ton cœur. »

FABLE XVIII.

L'AIGUILLE DES MINUTES ET L'AIGUILLE DES HEURES.

Autour d'un beau cadran d'émail,
Deux Aiguilles tournaient sans cesse.
La plus grande active au travail,
De l'autre accusait la paresse
Et se moquait de sa lenteur.
« En vérité, répondit-elle,
» Vous me faites pitié, ma sœur :
» Vous avez bien peu de cervelle.
» La loi qui vous force à courir
» Veut que je marche avec noblesse;
» Cessez de vous enorgueillir,
» Et vantez moins votre vitesse.
» Nous tendons à la même fin
» Et, tandis que je me promène,
» Vous vous essoufflez en chemin;
» Mais si vous prenez tant de peine,
» C'est pour me rattraper enfin. »

Ne tourmentons point notre muse,
La lenteur nous mène au succès,
Et l'ouvrage en a plus d'attraits :
Le peu de tems, si l'ouvrage est mauvais,
Ne pourra nous servir d'excuse.

FABLE XIX.

LA RAISON, LA LIBERTÉ ET L'ÉGALITÉ.

La Liberté soutenait thèse un jour
Contre l'Égalité, toujours mal définie.
« Même à la passion que l'on appelle amour,
» Tout mortel me préfère en cette courte vie,
» Disait-elle, et pour moi chacun brave la mort.
» J'exalte les esprits, je rends l'homme indomptable.
« Quant à vous, quel est votre sort?
» L'imagination vous dépeint fort aimable,
» Mais vous avez de bien sots protecteurs
» Qui vainement vous élèvent un trône.
» Le philosophe vrai se rit de vos prôneurs,
» Et jamais il ne vous couronne ».
La Raison, de leur différend,
Pour les mettre d'accord, voulut être l'arbitre.
— Écoutez-moi, leur dit-elle, un moment.
L'Égalité me paraît un beau titre
Qu'embellirait la Liberté :
Mais l'homme, hélas! n'a ni l'une ni l'autre.
Qui vante tant l'Égalité,
Est loin souvent de s'en montrer l'apôtre.
A qui réfléchit mûrement,
L'Égalité n'offre qu'un faux système;
Nous l'admettons moralement,

Mais au physique il n'en est pas de même.
En richesse, en vertus, en courage, en talens,
Tout nous prouve que la nature
Ne dota pas tous ses enfans,
Et qu'elle variera constamment la mesure.
Quant à la Liberté, chacun peut en jouir,
S'il se conforme aux lois que dicte la Sagesse;
Mais son abus conduit toujours au repentir,
Et provoque des lois la rigueur vengeresse.
Allez, croyez-moi, je soutien
Que l'homme vertueux en tout tems est son maître.
On est libre en fesant le bien:
Qui fait le mal cesse bientôt de l'être. —
Nos déités ne répliquèrent pas.
Eh ! qu'auraient-elles pu répondre ?
Tous les humains, sur les mêmes débats,
Sont comme elles, je crois, faciles à confondre.

FABLE XX.

LA PUDEUR ET LA LIBERTÉ.

« Vous avez vu s'étendre votre empire,
» Dit à la Liberté la touchante Pudeur,
» Et vouloir l'augmenter prouverait le délire;
» Souhait immodéré nous conduit au malheur.
» Mais moi, que vante la sagesse,

» A qui partout on dressa des autels,
» Je cherche en vain, je le confesse,
» Par quel motif les Francs, ces guerriers immortels,
» Ont pu se réunir pour m'outrager sans cesse.
» La fille sage, hélas! ne saurait nulle part
» Lever les yeux, même auprès de sa mère,
» Sans s'indigner de voir les chefs-d'œuvre de l'art
» La forcer en tous lieux de les baisser à terre.
» Quelle étrange innovation!.....
» Non, rien ne pouvait y contraindre.
» Laissons, laissons long-tems dormir la passion
» Dont le réveil est tant à craindre!
» Que dans leurs ateliers le peintre et le sculpteur
» D'un beau modèle à nu nous offre la copie,
» Mais qu'ils ne fassent point éclater la rougeur
» Sur le front de la modestie ».
La Liberté lui dit : — On a tort, je le sens :
Plus d'une fois, j'en ai rougi moi-même :
Mais attendez quelques momens,
Le retour vers les mœurs changera ce système. —

Un sage et bon législateur
Fait voiler ce qui peut alarmer la Pudeur.

FABLE XXI.

LE MAITRE ET SON DOMESTIQUE.

Un esprit faible, et qu'on nomme esprit fort,
De la religion bravait le doux empire.
On l'entendait sans cesse dire
Que de la suivre on avait tort.
Son Valet, pieux et fidèle,
De ses propos d'abord paraissait révolté.
Par son exemple il fut bientôt gâté,
Et chaque jour il rallentit son zèle.
Persuadé que tout meurt avec nous,
Ne craignant rien dans l'autre monde,
Il traitait de sots et de fous
Ceux dont la crainte était profonde.
« Je veux, dit-il un jour,
» Puisque la vie est un passage,
» Et l'Enfer un pur radotage,
» M'enrichir à mon tour
» Et sortir enfin d'esclavage ».
D'abord il vole fréquemment,
Mais inspire la confiance.
Son Maitre chaque jour par sa grande imprudence
L'affermissait dans son égarement.
D'une somme considérable
En billets au porteur, en or, puis en argent,

Son Maître un jour touche un remboursement...
« Voici, dit le Valet, le moment favorable.
» De cette somme il faut tâcher de m'emparer ».
L'horrible soif du gain l'agite et le tourmente.
Son maître de ses mains la nuit doit expirer.
Pour ce monstre la nuit à venir est trop lente;
Mais elle arrive enfin. Son maître heureusement
Au doux repos trouvait rebelle sa paupière.
Une lampe jetait une faible lumière;
Il entend quelque bruit : aussitôt, entr'ouvrant
Promptement ses rideaux, il voit son domestique
Un poignard à la main s'avancer vers son lit.
En ce moment critique
La crainte trouble ou donne de l'esprit.
Le Maître doucement coule dans la ruelle :
Et quand cet assassin, venant à pas de loup,
Soulève le rideau pour lui porter le coup,
Sa vivacité naturelle
Lui fait gagner la porte : il la ferme à deux tours,
Et, tenant bien la clé dans la serrure,
Pour s'opposer à l'ouverture,
Par ses cris redoublés il appelle au secours.
Tout le monde s'éveille : on lui prête main forte,
Et chacun s'étant bien armé,
On se serre, on ouvre la porte
Et l'assassin est pris et désarmé.
Son procès fait, on le mène au supplice.
Lorsque l'on voit les apprêts de la mort
Tout mortel reconnaît son tort.
Dans toute sa laideur alors paraît le vice.
Entre les bras d'un confesseur

Qui dispose cette victime,
L'assassin reconnaît qu'il est un Dieu vengeur,
Il se repent et déteste son crime.
Monté sur l'échafaud,
Il rappelle à son maître
En public et tout haut
La vertu qu'en son ame il fesait disparaître,
Par ses propos affreux répétés tous les jours;
Puis avant de mourir, convaincu de renaître,
Il prononça cet éloquent discours :

« De la religion le joug est salutaire.
» Malheur aux hommes dangereux
» Qui veulent y soustraire
» Celui qu'elle console et qu'elle rend heureux!
» Du mortel que l'on détermine
» A croire que ce monde est l'effet du hasard,
Vous aiguisez vous-même le poignard,
» Et c'est par vous qu'il assassine *.

---

* Plusieurs critiques, oubliant ce que j'ai dit dans mon Discours préliminaire, ne manqueront pas de m'observer que le *Maître et son Domestique* n'est point une fable. Je me contenterai de leur répondre que, si un paysan du Danube qui vient haranguer les Romains, qui a la témérité de leur tenir le discours le plus altier, qui se couche ensuite par terre en leur disant : *Punissez de mort une plainte un peu trop sincère*, et que les Romains font patrice, au lieu de le punir, est une fable, sans doute un homme

FABLE XXII.

LE SERMON DE LA TOURTERELLE.

Sous peu de jours novice tourtereau
Devait s'unir à tendre tourterelle ;
Elle était douce, sage, belle :
Dans son cœur de l'amour brûlait le pur flambeau :
Sa mère constamment la tenait auprès d'elle.
« Venez, ô mes enfans, leur dit-elle à tous deux,
» Venez : prêtez l'oreille aux discours d'une mère ;
» Apprenez le moyen de bien serrer vos nœuds.
» Feu mon époux était d'étrange caractère :
» J'ai su toujours le rendre heureux.
» Mon secret n'est point un mystère.

---

perdu par le mauvais exemple, qui s'est rendu criminel et qui avant d'expier son crime par une mort ignominieuse reproche à son Maître ses torts et tient un discours pathétique sur l'échafaud, est une fable aussi. L'irréligion est portée à son dernier période, et je ne crains pas d'avancer ici que plusieurs personnes, en me fesant compliment de cette fable, ont prétendu qu'elle était bien propre à rendre plus circonspects nos prétendus esprits forts.

» Voici le plan que je suivi :
» J'étudiai ses goûts, j'éclairai ma conduite,
» Il fut mon confident et mon meilleur ami,
» Et je rendis hommage à son mérite.
» Il eut quelquefois de l'humeur ;
» Le plus beau jour n'est jamais sans nuage ;
» Mais il connaissait bien mon cœur,
» Et j'avais en cédant sur lui tout l'avantage.
» Le lendemain il me donnait raison,
» Et les plus doux baisers étaient ma récompense :
» Qu'il obtenait aisément son pardon !
» Le mâle est fier et dur quand on l'offense :
» Cédez-lui, ce n'est qu'un mouton.
» Evitez, mes enfans, la première querelle :
» Tout l'art, pour être heureux, est de la prévenir ;
» En ménage elle naît sur une bagatelle :
» Si vous pouvez triompher d'elle
» Vous ne verrez jamais la paix s'évanouir,
» Et des époux vous serez le modèle.
» Pour doubler ses plaisirs et soulager ses maux,
» Sous les lois de l'hymen chaque espèce s'engage ;
» Allez, de la douceur arborez les drapeaux
» Et vous serez toujours fortunés en ménage.

FABLE XXIII.

LA BOTTE DE PAILLE ET LE LIT DE DUVET.

Un superbe lit de Duvet
Etait auprès d'une botte de Paille.
-- Que ta présence me déplaît,
Et qu'elle annonce la canaille !
Dit-il. Comment peut-on dans un endroit brillant
Te recevoir sans blesser la décence ? --
« Tu m'insultes sans fondement :
» D'où provient donc ton arrogance ?
» On ignora long-tems
» Ton nom et ton usage.
» Si l'homme avait toujours été robuste et sage
» Tu serais le jouet des vents.
» Sans la dangereuse mollesse
» Et la froide vieillesse,
» Tu n'aurais point lâché ces propos impudens.
» Vois ces épis dorés que le zéphir balance...
» Comme eux dans les champs j'ai brillé ;
» Par les grains, dont mon chef se trouve dépouillé,
» Des mortels que tu sers j'entretiens l'existence,
» Et même après mon chaume vaut son prix.
» Je ris de ton humeur injuste et condamnable,
» Et n'ai pour ta fierté qu'un souverain mépris :

» Plus utile que toi, je suis plus estimable.
» Sans habiter un bel appartement,
» De mon état je suis contente.
» Notre sort est bien différent :
» Tu portes le riche insolent,
» Et moi la vertu gémissante ! »

De nos Lucullus arrogans,
Le Duvet de ma fable est l'image frappante :
Et la Paille nous représente
Le laboureur méprisé par les grands.

FABLE XXIV.

LA VOIX INCONNUE ET LE JEUNE HOMME.

A peine encor sorti de son adolescence,
Pour la première fois un mortel curieux
Visitait cet endroit, à jamais précieux,
Où l'on voit rassemblé tout l'esprit de la France
Et tout l'esprit des autres lieux.
« Quel coup-d'œil admirable !
» Que ce spectacle est imposant !
S'écria-t-il : « J'éprouve en le voyant
Un plaisir pur, inexprimable !
» Esprits charmans et créateurs,
» C'est ici que tous les auteurs,

» Ainsi que les abeilles
» Errantes sur les fleurs,
» Viennent s'enrichir de vos veilles.
» Puissé-je un jour sur un de tes rayons,
» O bibliothèque chérie,
» Avoir ma place entre les noms
» Qui font honneur à ma patrie ! »
Une voix inconnue et fort belle, aussitôt
Se fit entendre, et dit : -- Tu pourras y paraître
Avec célébrité, si tu n'as pas trop-tôt
L'ambitieux désir de te faire connaître.
Souviens-toi de laisser au goût, à la raison,
Le soin de diriger le plan de tes ouvrages ;
Crains ton imagination ;
Que tes écrits soient toujours sages ;
Abandonnant tous les chemins connus,
Ose t'ouvrir une route nouvelle
A travers les sentiers de nos jours peu battus ;
Qu'avec ménagement ton esprit étincelle,
Et, pour être un utile auteur,
Peins-nous des sentimens émanés de ton cœur.--

Cette leçon était bien naturelle.
On est d'autant plus grand qu'on n'eut point de modèle.

FABLE XXV.

LA MONTRE ET L'HORLOGER.

Une fort belle Montre à répétition,
Du hasard se croyait l'ouvrage,
Et refusait de rendre hommage
A l'Horloger auteur de sa construction.
« Votre refus, dit-il, ma chère,
» Prouve ici votre aveuglement :
» Vous en reviendrez, je l'espère ;
» Causons tous les deux un moment.
» De vos ressorts le superbe assemblage,
» En tems égaux, vous fait diviser chaque jour :
» Mais, seule, en marquez-vous constamment le retour?
» Vous n'avez pas cet avantage,
» Non. Cette main que vous méconnaissez,
» A formé vos ressorts, elle rend à votre être
» Le mouvement quand vous cessez ;
» Eh ! pouvez-vous ne la pas reconnaître?
» De tous vos attributs je suis le créateur,
» Et le maître à l'instant exerçant ma puissance,
» De vous punir de votre extravagance,
» En détruisant le principe moteur. »
Il dit : pour son plaisir la Montre est retardée,
Il l'arrête à son gré. — Maintenant j'en conviens,
Je vous dois tout, dit-elle, et suis dissuadée ;

Chaque effet à sa cause, allez, je le vois bien :
Le hasard est un mot, et le hasard n'est rien. --

Envers la Majesté suprême,
Mortels ingrats, vous comportez-vous mieux ?
Tout vous surprend, tout éblouit vos yeux,
Et cependant vous agissez de même.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

FABLES,

DIVISÉES

EN QUATRE LIVRES.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLES

FABLES,

LIVRE QUATRIÈME.

PROLOGUE.

Il ne faut plus que du courage,
Je touche à l'instant de jouir :
Allons, terminons cet ouvrage
Pour ma gloire et pour mon plaisir.
Fesons paraître sur la scène
Toujours des acteurs éloquens ;
L'imagination m'entraîne,
Je sens qu'elle échauffe ma veine :
Mettons à profit les momens.

FABLE I.re

LES ÉCHELONS.

PARTOUT où l'on est plus de deux,
On vit rarement sans querelle.

Tous les Echelons d'une échelle,
Un jour prirent dispute entr'eux,
Sur le rang et sur la naissance :
Le plus élevé prétendait
Sur tous avoir la préférence :
Pour le prouver il pérorait.
« Entre nous, disait-il, il est trop de distance :
» D'ailleurs chacun de vous, en sa place arrêté,
» Ne détruit-il pas le système
» De cette belle égalité,
» Que condamne la raison même ? »
—Mais, dit l'un d'eux, nous sommes tous de bois,
Et le hasard nous plaça tous je pense. —
« D'accord : mais placés une fois,
» On admit la prééminence.
» Le tems a consacré ce qu'a fait le hasard.
» Pour renverser l'ordre ordinaire,
» Vous êtes venus un peu tard,
» Vils échelons, apprenez à vous taire. »

Outré de ce discours, qu'il ne soupçonnait pas,
Un philosophe alors s'empara de l'échelle,
Et la plaçant de haut en bas,
Changea les rangs et finit la querelle.

FABLE II.

L'ENFANT ET LA BULLE DE SAVON.

Légère Bulle de savon
Etait errante dans l'espace :
Et chaque objet par la réflexion
Venant se peindre à sa surface,
Lui donnait un éclat charmant ;
Un Enfant l'admirait : son heureuse ignorance,
Lui fesait attendre l'instant
De la palper avec aisance ;
Le moment se présente, il y porte la main,
La Bulle crève et disparait soudain.

Du faux ami cette bulle est l'image ;
En apparence on peut disposer de son bien :
Il éblouit par son langage,
De son amitié même on chérit le lien :
Mais, s'il faut en effet qu'il oblige ou s'engage,
Le charme cesse et l'ami n'est plus rien.

FABLE III.

L'HOMME ET LE PISTOLET.

Réduit au désespoir, un mortel misérable
S'était armé d'un Pistolet,
Et le tournant vers sa tête il allait
Finir son destin déplorable.
« Malheureux !... quelle est ta fureur ?
» Arrête ! mais pourtant si ton ame rampante
» Etait vouée au déshonneur,
» Ne tarde pas, et pressant ma détente
» De ton méprisable fardeau,
» A l'instant délivre la terre,
» Et fais rentrer dans la poussière,
» Celui qui doit en être le fléau.
» Eh ! quels sont tes chagrins ? la fortune inconstante
» Est-elle contraire à tes vœux ?
» Jette un coup-d'œil sur ceux qu'elle tourmente,
» Ton sort paraîtra moins affreux.
» Gémis-tu de la perte, hélas ! irréparable
» D'un père que ton cœur chérissait ardemment ?
» Sois à ton tour un père respectable,
» C'est le remède à ton tourment.
» Idolâtre d'une maîtresse,
» Te préfère-t-on un rival ?
» Avec constance embrasse la sagesse,

» Elle ne produit aucun mal.
» Un ami que tu crus sincère,
» A-t-il cessé d'être tel à tes yeux ?
» Crois qu'il en est encore sur la terre,
» Et tâche de rencontrer mieux.
» Favori d'un monarque et juste et débonnaire,
» Es-tu victime d'un flatteur ?
» Regarde un moment en arrière.
» Il est bien peu de rois qui pèchent par le cœur !
» Plains et ceux qui le sont et ceux créés pour l'être,
» Vois-les tous dans l'obscurité,
» Cherchant toujours l'aimable vérité,
» Et condamnés à ne la point connaître.
» Arme-toi du flambeau divin,
» De la douce philosophie,
» C'est l'antidote du chagrin,
» Et, sans elle, il n'est point de bonheur dans la vie. »
De la fortune les rigueurs
En allaient faire un suicide ;
Il devint philosophe, et cette arme homicide
Le consola de ses malheurs.

L'homme facilement s'irrite et désespère :
Sur lui de ses chagrins, il cherche à se venger ;
Sa guérison toujours dépend de la manière
Dont il sait les envisager.

FABLE IV.

LA VIEILLE ET LA RAISON.

Loin de chercher à captiver les cœurs,
Une Vieille dans son ménage,
Tantôt boudait, tantôt fesait tapage,
Ou bien désespérait chacun par ses vapeurs.
Bavarder était sa manie :
A la tête elle se jetait ;
Vous arrachait-elle un secret ?
Le répandre était sa folie.
Du matin jusqu'au soir la Vieille médisait,
Et, suivant l'ordinaire effet,
La médisance la menait
Droit à la calomnie.
« Les rides, lui dit la Raison,
» Profondément sillonnent ton visage,
» Et te voilà dans l'arrière-saison,
» Sans cependant être plus sage.
» Quel vil métier t'occupe incessamment,
» Que ta conduite est odieuse !
» Pour annoncer le bien, ta langue est paresseuse :
» Pour divulguer le mal, elle agit constamment.
» La femme vraiment vertueuse
» Ouvre les yeux pour compter nos vertus,
» Et les défauts sont toujours aperçus

» Par une femme vicieuse.
» Qui brille par le cœur est toujours indulgent,
» Et ne porte rien à l'extrême ;
» Va, ton esprit sera moins exigeant
» Si quelquefois tu descends en toi-même. »
Sans doute la Raison
Allait continuer un aussi beau sermon,
Et par un examen de ses erreurs passées,
En ce moment à ses yeux retracées
La forcer de rougir d'aimer si peu le bien :
Mais cette Vieille et méchante et frivole
Promit d'être meilleure, et chacun pense bien
Qu'elle ne tint pas sa parole.

Lorsque le tems flétrit votre beauté,
Et vient vous enlever d'aussi puissantes armes,
Tâchez, sexe enchanteur, par l'affabilité
De réparer la perte de vos charmes.

FABLE V.

LES DEUX COQS.

Un Coq aimait une jeune poulette
Et depuis fort long-tems lui prouvait son amour :
Il avait ses faveurs, mais elle était coquette.
Sa passion pour lui vieillissant chaque jour
Le dégoût la suivit. La belle fit emplette
D'un autre Coq, amant aussi beau que le jour.
Soit par fausse délicatesse,
Ou tempérament ou faiblesse,
Elle les ménageait tous deux,
Et chacun tour-à-tour près d'elle était heureux.
En peu de tems la jalousie
Les rendit furieux.
Par ces nobles rivaux la poulette est suivie.
Bientôt son double amour n'est plus mystérieux.
Lequel cédera la partie ?
On se voit, on se parle. Un endroit écarté
Par tous les deux est arrêté
Pour s'arracher la vie.
Déjà nos champions rivaux et Coqs d'honneur
Sont arrivés sur le champ de bataille.
« Nous sommes fiers tous les deux, et de taille
» A nous défendre avec vigueur,
Dit le plus vieux ; « avant que le combat s'engage,

» Que la raison ici soit notre arbitre enfin.
» Allons-nous pour une catin
» Faire briller notre mâle courage ?
» Peut-être demain il faudra
» Te battre, pour avoir seul encor l'avantage.
» Va, le moins sensé conviendra
» Que le mépris est un parti plus sage.
» Abandonnons la poule à son malheureux sort,
» Aussi bien à nos yeux elle est mésestimable. »
Il dit : nos rivaux sont d'accord.
On s'accueille, et l'endroit qui devait voir un mort,
Vit sceller entr'eux deux une amitié durable.

Profitez de ma fable, ô jeunes imprudens !
Abandonnez une volage amante :
Quand la cause est déshonorante,
Elle avilit toujours les combattans.

FABLE VI.

L'ANE ET LA LIONNE.

L'orgueil et la présomption,
Des sots toujours sont l'apanage,
Qui l'a dit avait bien raison,
Et je crois fort à cet adage.

Un Ane ayant captivé la faveur
D'un superbe Lion à crinière flottante,

Affectait beauconp de hauteur,
Et, chose surprenante,
Ne se croyait plus Ane. On eût dit à son ton,
A son dédain ponr son espèce,
Que l'on devait l'appeler sa hautesse,
Et qu'il était fils d'un Lion.
De l'oubli de soi-même
A la sottise, on ne compte qu'un pas.
Or l'Ane eut la folie extrême
De brûler pour les fiers appas
D'nne séduisante Lionne.
(L'amour vient malgré nous,
Ainsi je lui pardonne
D'en avoir ressenti les coups),
Mais l'imbécille ose bien davantage :
Il la demande en mariage,
Et présume déjà qn'ils vont tous deux s'nnir.
—Porte, dit-elle, ailleurs ton ridicule hommage :
C'est nne ânesse, ami, qu'il te faut obtenir. --

L'Ane est le parvenu qui toujours s'imagine
Etre en effet un grand seigneur :
Mais du plus grand des rois la suprême faveur
Ne peut changer notre origine.

FABLE VII.

L'HOMME ET LE VER-A-SOIE.

Un Ver-à-soie artistement
Filait cette prison, où l'on sait que repose
Son corps tranquillement
Jusques à sa métamorphose.
Un philosophe observateur
Admirait son utile ouvrage.
Le Ver en habile orateur,
L'étonna bien par ce discours fort sage.
« Je file aujourd'hui mon tombeau,
» Et sans peine quitte la vie;
» J'ai vécu : ma tâche est remplie.
» Comment l'homme, armé du flambeau
» De la raison et du génie,
» Sans crainte et sans la regretter,
» Ne sait-il jamais la quitter
» Lorsque sa carrière est finie ?
» Des êtres c'est le plus heureux;
» Lui seul il a tout en partage;
» Qu'à l'auteur de ses jours il rende un pur hommage
» Et sa fin n'aura rien d'affreux.
» Un bonheur à venir flatte son espérance:
» Pourquoi donc craindrait-il la mort?
» A l'instant où finit sa rapide existence,

» Pour voyager ailleurs il entre dans le port. »
Sentant que cet insecte avait su le confondre,
Le philosophe ainsi traité,
Se retira déconcerté,
Eh ! qu'aurait-il pu lui répondre ?

FABLE VIII.

LA LUNETTE D'APPROCHE.

Dans un donjon, au sixième étage,
Pour son plaisir un savant observait
Tout ce qu'il découvrait :
Or il voyait bois, prés, ville et village.
Lucas était son serviteur.
Un valet imite son maître,
Et comme il voulait tout connaître,
Il observait aussi comme monsieur.
A travers un long tube, et qu'on nomme Lunette,
Un jour Lucas regardait avec soin ;
Il découvrit, car elle était parfaite,
Deux êtres tête-à-tête, et partant sans témoin :
Dans une maison isolée
Etait notre couple amoureux :
Par le soleil leur chambre était fort éclairée,
Ils s'y croyaient pourtant cachés à tous les yeux.
Lucas observant bien reconnait le visage,
Le juste, le jupon et le fin bavolet,

La taille, le maintien, le petit air coquet
De cette Colette si sage,
Que lui Lucas devait
Bientôt avoir en mariage.
« Que je rends grâce à ton art enchanteur,
S'écria-t-il, « instrument admirable !
» Je croyais Colette estimable,
» Tu m'as tiré de mon erreur,
» Et je vais la laisser maîtresse de son cœur.
» Je voulais, lui dit-il, être aimé sans partage,
» Mais vous aimez un autre objet.
» Tel jour, sans le vouloir, je fus dans le secret :
» Dupez qui vous voudrez, pour moi je me dégage. »

On vous voit, on vous suit, ou bien on vous entend,
Jeunesse, hélas ! trop indiscrette ;
Craignez, craignez le sort de la jeune Colette :
Songez que le public sur vous à chaque instant
Dirige en tous lieux sa lunette.

FABLE IX.

LE BLOC DE MARBRE ET LA STATUE.

Dans l'atelier d'un célèbre sculpteur,
Une Statue en plâtre,
D'elle-même idolâtre,
Fixait du haut de sa grandeur
Un Bloc de marbre. — En honneur, lui dit-elle,
Ici tu figures fort bien,
Près de toi je ne parais rien :
Il faut en convenir, ta masse est large et belle. —
» J'entends, dit le Marbre irrité ;
» Je vous déplais sans doute
» Par ma grossièreté ?
» Vous ignorez combien en cet état je coûte ;
» Mais, attendez : bientôt sur moi Pigal
» Exerçant son ciseau magique,
» Tirera de mon bloc un groupe original,
» Et je verrai cesser votre injuste critique. »
Par cet artiste créateur,
Ce marbre mis en œuvre
Offrit enfin un vrai chef-d'œuvre,
Immortel comme son auteur ;
Et la Statue avant si fière,
Ouvrage réparé par un jeune ciseau,
Honteuse de voir la lumière,
Fut près de lui ce qu'est l'ombre au tableau.

Le jeune auteur qui travaille et qui sue
Pour acquérir un nom, c'est le Bloc insulté;
Souvent dans ses extraits par sa méchanceté,
Un journaliste est la Statue.

FABLE X.

LA RÉFORME OU LA SENSIBILITÉ ROYALE.

Un Roi sensible et vertueux,
Certain jour de réjouissance,
Allait à pied sans cortège nombreux
Visiter les endroits où l'on était joyeux,
Car il était sans défiance :
Les bons Rois ne sont point peureux.
Traversant une ville immense,
La première de ses Etats,
Il voyait avec complaisance
Le plaisir percer en éclats.
Au détour d'une rue,
Un carrefour s'offre à ses yeux soudain.
Il aperçoit une grande cohue,
Et voit en l'air voler du pain :
Dans cette foule où l'intérêt préside,
Observateur intelligent,
Le Roi voit au milieu se former un grand vide
Qui disparaît, reparaît à l'instant.

Conduit alors par la misère,
Un malheureux dans la foule pressé,
Suivait de l'œil un pain qui vint frapper la terre;
Par le nombre il est renversé,
On lui fait mordre la poussière,
Il est bientôt privé de la lumière,
On l'entraîne aussitôt le crâne fracassé.
De ce spectacle affreux détournant son visage,
Le Roi sentit couler ses pleurs.
« Je veux, dit-il, réformer cet usage,
» Qui ne produit que des malheurs.
» Dans les siècles de barbarie,
» Pour avilir le peuple on lui jeta du pain.
» Périsse le prince inhumain,
» Qui voit sans l'empêcher une telle infamie !
» Rendons le peuple heureux, veillons à son bonheur :
» Il est soumis quand son Roi l'aime,
» Et du mien je ne veux enchaîner que le cœur. »
Par son autorité suprême,
Comme un père préside aux jeux de ses enfans,
Dans les fêtes qu'il leur procure,
Le vin ne coula plus : des plaisirs innocens
Tous avoués par la nature,
Furent d'un peuple heureux les seuls amusemens,
Et ce droit que l'orgueil hautement préconise,
Le droit de jeter de l'argent,
Regardé comme un mal et comme une sottise,
Fut détruit radicalement.

Un souverain qui veut régner en sage,
Et se faire adorer toujours par ses bienfaits,

Doit

Doit enlever à ses sujets
Jusqu'aux traces de l'esclavage.

FABLE XI.

L'EXTRAIT BAPTISTAIRE ET L'EXTRAIT MORTUAIRE.

Un Extrait baptistaire
Surpris d'être à côté
D'un Extrait mortuaire,
Lui dit : « Ah ! bonjour, frère :
» De te voir je suis enchanté,
» Et cependant je ne le devrais guère,
» Car tout ce que je fais,
» Constamment tu te plais
» A le défaire.
» Raisonnons sur l'humanité.
» De cette chaîne immense, embrassant tous les hommes
» Ici-bas, Extraits que nous sommes,
» Nous formons chaque extrémité.
» Que dis-tu de la race humaine ? »
— Qu'elle est bien sotte en vérité. —
« Pour moi je la trouve fort vaine,
» Et je ne conçois pas d'où vient sa vanité.
» Ce que tous les mortels ont appelé la terre,
» Est un point dans l'immensité ;
» Leur existence est éphémère :

» Et pourtant, du démon de la propriété,
» Je vois dans cette fourmillière
» Que chaque esprit est tourmenté.
» Ils font un grand amas de boue et de poussière,
» Et pour le conserver se déclarent la guerre,
» Et s'égorgent l'un l'autre avec férocité;
» Moi qui préside à leur naissance,
» Je suis honteux de leur frivolité,
» Et les vois toujours dans l'enfance. »
— Ils ne font en effet
Que changer de hochet !
Qu'ils sont plaisans avec leurs bigarrures !
De pied ferme je les attends,
Je ris beaucoup à leurs dépends,
Et m'amuse de leurs figures.
Avides et d'or et d'argent,
Pour avoir ces métaux que la nature apprête,
Dans la terre on les voit fouiller profondément
Et la possession leur détraque la tête. --
« Je ne suis plus prévenu contre toi :
» Allons, soyons amis, dit l'Extrait baptistaire;
» A juger les mortels sur tout ce que je voi,
» Tu devrais exercer plutôt ton ministère. »

FABLE XII.

LE SCRUTIN LITTÉRAIRE.

Quand les hommes sont rassemblés,
L'intérêt les divise et vient troubler leur vie.
S'ils sont en général si peu de tems liés
C'est l'effet de la jalousie.

Dans un salon des érudits
Se rendaient à jour fixe et fesaient la lecture
De leurs divers écrits.
C'était d'abord l'union la plus pure.
Avec douceur chacun analysait
L'ouvrage qu'il venait d'entendre,
Et sans humeur il conseillait
Le lecteur enchanté qu'on voulût le reprendre;
On rendait donc un service à l'auteur.
Mise au creuset, sa pièce avait plus de mérite :
Elle plaisait au connaisseur
Qui la citait comme pièce d'élite;
Bientôt on la savait par cœur.
La jalousie a produit l'injustice
Entre tous nos lettrés : tel a fait un morceau
Méritant du public la faveur protectrice,
Et dont se fût honoré Despréau,
Qui n'en aura pas moins la fève accusatrice.

Vous qui voyez la médiocrité

Que fait dans nos scrutins triompher la cabale,
Quand le talent par fois est rejeté,
Regardez froidement, sans en être affecté,
Compter les voix de l'urne partiale,
Et ne vous piquez pas
Contre tel envieux qui se venge et qui tranche;
La fève noire, en pareil cas,
Est plus flatteuse que la blanche.

FABLE XIII.

LA LOI ET LE DÉCRET.*

Ne vous abusez point, vous n'êtes pas mon frère,
Disait un jour à tel Décret
Une Loi sage qui trouvait
Qu'à la raison il paraissait contraire.

* A Rome, avant de promulguer une loi, on la proposait au sénat. On l'affichait publiquement afin que chacun pût faire à son sujet ses représentations et empêcher, qu'après l'avoir adoptée, on fût obligé de la révoquer.

Cette affiche était posée pendant trois marchés consécutifs, et de neuf en neuf jours, afin que le peuple de la campagne pût aussi en prendre connaissance et la lire et relire à trois reprises.

Examinez entre nous deux
Et sans prévention, quelle est la différence.
Je suis un résultat heureux
Des sûrs calculs de la prudence
Qui me garantit de l'erreur.
Constamment l'équité préside à ma naissance.
Je maintiens l'ordre et conduis au bonheur
Tous les humains égaux en ma présence.
Vous ne pouvez vous comparer à moi,
Bien qu'on trouve entre nous un peu de ressemblance.
Ah ! quand vous usurpez le beau titre de loi,
Vous n'êtes, tout au plus, que loi de circonstance.
Pour vous faire passer, un habile orateur
Met en jeu les ressorts de la mâle éloquence :
On aime tout en moi, jusques à la rigueur,
Le trouble nait de mon absence.
Du faible je deviens l'appui :
Sentinelle, en tout tems je veille à son bien-être.
Vous n'étiez pas hier, vous brillez aujourd'hui :
Moi, c'est avec lenteur que l'on me voit paraitre.
Bien rarement de la majorité
Vous êtes le produit, et par fois la cabale

Après la troisième affiche, le magistrat la fesait lire en sa présence par un crieur public.

Celui qui la promulguait fesait un discours au peuple pour l'engager à l'accepter. Quand il avait cessé de parler, tout le monde était admis ou à parler contre elle ou à la faire adopter.

(Diction. d'Hofmann, *Tit. de Lege.*)

Vous a fait adopter, à peine discuté :
Moi, jusqu'en ma sévérité,
J'ai l'opinion générale.
Fixons enfin, fixons irrévocablement,
Le vrai sens dans lequel je dois être saisie.
Pour m'expliquer bien clairement,
Recourons à l'allégorie.
Non, nous ne sommes point égaux.
Comme arbre protecteur, je plais à tout le monde,
Et les décrets n'en sont que des rameaux,
Que le législateur de tems en tems émonde.
Ne vous alarmez pas pourtant :
Loin d'affaiblir votre puissance,
Je déclare qu'aveuglément
Chacun vous doit l'obéissance.
Le Décret * alors sentit bien
Que la Loi pouvait le confondre,
Aussi ne répliqua-t-il rien :
Eh ! qu'aurait-il pu lui répondre ?

---

* *Nota.* Un représentant a dit à la tribune des Cinq Cents : « Vous avez décrété la liberté de la » presse, mais vous ne l'avez pas garantie. » Il sentait qu'il y a une différence très-grande entre une loi et un décret.

FABLE XIV.

LA LEÇON DE DÉLICATESSE.

METTANT à profit la détresse
D'un être malheureux par la faim tourmenté,
Certain adolescent en avait acheté,
Un diamant d'une assez belle espèce,
Qu'il vendait par nécessité.
De le mettre à son doigt le jeune homme s'empresse;
Son père en veut savoir le prix.
L'aveu fait, aussitôt le fils
Lit son arrêt sur son visage.
« Vous n'avez point mis en usage
» Les sentimens que vous dicte l'honneur,
» Lui dit-il, ce que l'on achète
» Trop au-dessous de sa valeur,
(» Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète),
» Ne peut honorer l'acquéreur.
» Si ce mortel n'est pas le vrai propriétaire
» De ce bijou, devez-vous le porter ?
» Et s'il rampe dans la misère,
» Mon fils, mon tendre fils, peut-il en profiter ? »
Cette leçon fut un trait de lumière,
Qui pénétra jusqu'au fond de son cœur.
Le fils, à la vertu, rendit pour son bonheur
L'hommage qu'on ne lui rend guère.

Il chercha le vendeur, puis il doubla le prix
Du brillant qu'il avait acquis,
En souscrivant des mandats pris
Sur ses menus-plaisirs. Suivons ici le père.
En soldant, sans remise, une dette si chère,
Les pleurs du sentiment se pressent dans ses yeux,
Et donnent à sa voix une aimable mollesse.
Il regarde son fils dont il est orgueilleux :
Du noir chagrin il passe à l'allégresse;
Et contre son sein le pressant :
« Oui, lui dit-il, en l'embrassant;
» Cette action, pour toi, redouble ma tendresse ! »

Le premier pas qui compromet l'honneur
Peut bien n'être qu'une faiblesse :
Mais le second dénote un mauvais cœur
Et vient toujours de la bassesse.

FABLE XV.

LA REINE ET LE PION.

Sur quatre lignes, des échecs
Etaient rangés en ordre de bataille :
La même ardeur animait les sujets ;
Déjà l'on se battait et d'estoc et de taille.
Un des Pions par la Reine alors fut insulté ;
Il s'opposait à son passage,

Dans un projet par elle assez mal concerté :
Mais il fut prudent et fort sage.
« J'attendais, lui dit-il, de votre majesté,
» Avec raison, plus de justice.
» Je vous défends de ce côté :
» En bon soldat, je m'offre en sacrifice
» Pour maintenir votre splendeur,
» Et je demande au ciel qui connaît l'innocence
» De me venger de votre injuste humeur,
» En déployant pour vous aujonrd'hui ma vaillance. »
La Reine mille fois s'expose imprudemment ;
On l'environne enfin : la voilà prisonnière.
C'est ici le moment
Où le Pion veut se montrer nécessaire.
Il s'avance insensiblement :
Un cavalier, les tours et le fou-blanc l'escortent,
Et tous ensemble au courage l'exhortent;
Bientôt à dame il paraît triomphant.
De rétablir la Reine sur son trône,
Il a le droit; il lui rend ses Etats,
Et noblement an milieu des soldats,
Sur sa tête lui-même il place la couronne.

Monarques, estimez jusqu'aux moindres sujets,
Sur qni s'étend votre puissance ;
Ils ont des droits à vos bienfaits;
Le courage toujours nc suit pas la naissance.

FABLE XVI.

LE VÉRIDIQUE.

Pour parvenir à vous connaître,
O Monarques ! fuyez le vil adulateur,
Laissez-vous arracher le bandeau de l'erreur ;
Un Roi jamais n'est indigne de l'être
Avec un bon conseil, de l'esprit, un grand cœur.

Jadis vivait un mortel estimable,
Qui s'était imposé la rigoureuse loi
De ne jamais mentir, qualité respectable :
Or chacun sent en soi
Qu'en tout pays un tel homme est fort rare.
D'un bien honnête, il se fesait honneur :
Il évitait, pour son bonheur,
Et l'excès du prodigue et l'excès de l'avare ;
Son esprit était vif et son savoir profond,
Son maintien noble et sa figure heureuse :
La candeur brillait sur son front,
En lui tout annonçait une ame vertueuse.
Sa réputation parvint jusqu'à la cour
D'un jeune roi qui voulut le connaître,
Et bientôt le sujet fut prié par son maître
De la choisir pour son séjour.
» J'y consens, lui dit-il : mais souvenez-vous, Sire,
» Que méprisant l'art du flatteur,
» Je ferai désormais consister mon bonheur

A vous former et vous instruire.
» Vous me verrez avec séeurité
» Constamment vous ouvrir mon ame,
» Et vous traeer en traits de flamme
» Vos devoirs et la vérité.
» Heureux ! si, différent de ees rois qu'on eneense,
» Avant de l'avoir mérité,
» L'exil n'est pas ma réeompense. »
Dans leurs entretiens bien fréquens,
Un jour le roi lui dit : mon grand système
Est de pouvoir apprécier moi-même
Mon eorps et mon esprit, mon eœur et mes talens.
L'ame se peint sur la figure,
On dit de ee eôté qu'il ne me manque rien. —
« On vous trompe, je vous assure,
» Sire, sans être mal, vous n'êtes pas très-bien. »
— On trouve ma taille admirable,
On vante ma légèreté. —
« La seeonde surprend, la première est passable :
» Mais il vous manque eneor la flexibilité
» Qui la rend plus reeommandable. »
— Et mon esprit ? « Sire vous en avez.
» Pour le faire valoir il vous faut de l'étude,
» Cependant vous la négligez :
» La paresse est en vous un défaut d'habitude. »
— Et les talens ? — « C'est là que vous brillez.
» Votre voix est flexible et tendre,
» Vous dansez on ne peut pas mieux ;
» Sur le eoursier le plus fougueux
» A peine vous voit-on ou monter ou deseendre ;
» Armé d'un tube meurtrier,

» Votre adresse fait du ravage,
» Et dans les bois l'animal carnassier
» Lorsque vous paraissez, devient votre partage...
» Pour rendre vos peuples heureux,
» Ces avantages là ne vous serviront guère;
» Il s'agit de combler leurs vœux,
» Il s'agit à jamais de vous montrer leur père. »
— Et le cœur? — « Sire, il me surprend;
On ne saurait l'avoir plus parfait à votre âge,
Vous le prouvez en m'écoutant,
Et vous vous comportez en ce jour comme un sage.

FABLE XVII.

LA DÉPUTATION DE TOUS LES ORDRES.

Le cordon bleu, le rouge, aussi le noir,
Toutes les croix que les mortels honorent,
Tous les signes qui les décorent,
Ensemble raisonnaient ainsi qu'on va le voir.
« Nous annonçons les talens, la naissance,
Se disaient-ils, « et les vaillans exploits;
» Pour annoncer l'aimable bienfesance
» Et les autres vertus, il n'est pas une croix.
» Il faut que l'un de nous soit, avec diligence,
» Vers le souverain député,
» Pour lui prouver qu'il est de sa prudence,
» De sa grandeur, de sa bonté,

» D'établir une récompense
» Pour ceux qui trouveront comme sa Majesté
» Dans les vertus leur jouissance. »
Ce qui fut dit fut arrêté.
Mais, comment pérorer en telle circonstance?
Le cordon noir leva toute difficulté
Et remplit leur message avec intelligence.
Le Roi trouva le projet beau,
Et l'ordre de la bienfesance
Fut alors un ordre nouveau;
Mais il était, comme on le pense,
Difficile d'y parvenir;
Il fallait que la voix publique
Vous le fît obtenir;
Aucun mortel n'y fut admis par politique.
On le fesait en vain solliciter :
On subissait nn examen sévère,
Rien ne pouvait vous y soustraire,
Pour l'avoir il fallait enfin le mériter.
Du mortel qui portait cette marque flatteuse,
On conçoit le degré d'honneur.
Elle annonçait une ame vertueuse,
Elle annonçait un bienfaiteur.
Le public qui nous suit et toujours nous éclaire,
A son aimable aspect
Etait saisi du plus profond respect,
Tant la vertu nous plaît et nous est chère.
Les hommes devinrent meilleurs :
Cet ordre vénérable
Fut l'époque admirable
Du rétablissement des mœurs.

Qu'une marque fasse connaître
Ces hommes que le ciel créa si généreux,
Bientôt tous les mortels deviendront vertueux,
Ou chercheront à le paraître.

FABLE XVIII.

LE CHOIX SINGULIER.

Un Roi n'avait qu'un fils, sa plus chère espérance,
(A peine il échappait aux liens de l'enfance,
Il comptait environ sept ans.)
« De mes sujets, dit-il, il faut qu'il soit le père,
» Et je veux dans son cœur graver mes sentimens
» Et former à plaisir son tendre caractère.
» Assez d'hommes pourront lui donner des talens,
» Cultiver son esprit; l'ame est plus nécessaire! »
Il ordonne aussitôt que de tous ses sujets
Connus par de superbes traits,
On lui rende un compte sévère.
La liste faite, il s'enferme à l'instant;
Il lit : A la lecture il trouve mille charmes;
Un des traits fait couler ses larmes,
Ce trait sans doute était frappant.
Il fait venir son auteur estimable
Que l'intrigue jamais n'attira dans sa cour.
« De vos vertus j'ai la preuve palpable,
Dit le Monarque, » à compter de ce jour

» Pour former un fils que j'adore,
» Je vous nomme son gouverneur.
» De la vertu qui vous décore,
» Pénétrez-le pour son bonheur :
» Formez son ame et pétrissez son cœur.
» L'éclat de la vertu doit embellir le trône,
« Sans elle, on porte mal le sceptre et la couronne.
» Apprenez-lui que l'univers,
» Sur la conduite d'un Monarque,
» A sans cesse les yeux ouverts :
» Répétez-lui souvent qu'au moment où la Parque
» Aux autres rois a su le réunir,
» Il est à jamais dans l'histoire
» Couvert ou d'opprobre ou de gloire
» Aux yeux des siècles à venir. »
Sous ce mortel, ornement de la terre,
Son fils devint un Roi très-vertueux :
De son peuple, il combla les vœux,
Et s'en montra toujours le véritable père.

Avant de nous charger du soin de vos enfans,
O Rois ! sachez bien qui nous sommes ;
Les dignités, les titres font les grands,
Et la vertu fait les grands hommes.

FABLE XIX.

LE JUGEMENT DE LA RAISON,

OU

LES DEUX FABULISTES.

Admirateurs zélés du simple La Fontaine,
Deux écrivains, dont je tairai le nom,
Pour l'imiter prenaient beaucoup de peine ;
Y réussissaient-ils ? Non, non.
J'ai tort, et j'en donne la preuve :
L'un cadençait des vers alignés au cordeau,
Et sa moralité très-sèche et jamais neuve,
Etait bien loin d'offrir un sublime tableau.
L'autre peignait toujours d'après son ame :
Et pas à pas conduisant son lecteur,
N'aiguisait point la saillante épigramme,
Mais s'efforçait de le rendre meilleur.
« La fable, disait-il, est le sermon du sage.
» Le conte est amusant par sa légèreté,
» Mais l'apologue a ce noble avantage
» Qu'il mène à la vertu par sa moralité
» Et réforme l'homme à tout âge.
» La fable vers son but, dans son austérité,
» Se presse sans détour ; pour instruire elle amuse ;

Elle

» Elle emprunte par fois le sel de la gaîté,
» Mais jamais elle n'en abuse. »
Il fallait décider irrévocablement
Lequel des deux rivaux méritait le suffrage
De la Raison : Voici quel fut son jugement,
Et c'est un jugement bien sage.

— Vos écrits à tous deux diffèrent par la fin,
Dit-elle, à mon avis vous vous rendrez sans doute;
Ecoutez : un de vous s'est trompé de chemin;
De la gaîté qu'il reprenne la route;
Et vous, à la vertu, guidez le genre humain.

FABLE XX.

LES NOTES DE MUSIQUE.

Une fausse philosophie
Nous prêche en vain l'égalité des rangs ;
Si nous consultons le bon sens,
Il nous dira que c'est une folie.

Les notes de musique, un jour,
Sujettes d'une reine appelée harmonie,
Délirant chacune à son tour,
Renversèrent leur monarchie.
Par amour pour l'égalité,
Sur une même ligne on les voyait se rendre.
Qu'arriva-t-il ? que l'uniformité
A l'oreille ne fit entendre
Qu'un même son constamment répété.
Du désordre enfin on se lasse :
Chaque Note bientôt, abjurant son erreur,
La musique reprit son pouvoir enchanteur.

Laissons faire le tems, il remet tout en place.

FABLE XXI.

LE RIDEAU ET LE VERROU.

« Nous sommes seuls, je pense,
Dit un jour un Rideau
A Verrou fort âgé : « Soyons d'intelligence,
» Et bien loin de garder constamment le silence,
» Jasons un peu, c'est un plaisir si beau !
» Nous voyons, n'est-ce pas, des scènes fort plaisantes
» Quand l'un et l'autre on nous a bien tirés ? »
— Ma foi nous en voyons d'assez divertissantes
Lorsque nos maîtres sont en secret retirés.
Nous sommes les témoins de cette ardeur brûlante
Entre deux amans bien épris ;
De ces baisers sans prix,
Prodigués par l'amant, savourés par l'amante ;
De cet encens offert, par un timide cœur,
Sur l'autel de ce Dieu qu'on adore à Cythère.
Sur le rosier de l'aimable pudeur,
Quand nous voyons cueillir la rose du mystère
Nous admirons les transports du vainqueur,
Et l'embarras de la bergère.
Nous savons distinguer, de la réalité,
La chose qui n'est qu'apparente.
Ce bois qui croît par l'infidélité,
Ce bois qui croît sans qu'on le sente,

Nous connaissons qui l'a planté.
Nous contemplons l'avare méprisable,
Les yeux fixés sur son trésor,
Au moindre bruit toujours craignant que son semblable
Chez lui ne soit caché pour enlever son or.
Nous entendons les pleurs de la pâle indigence,
Les complots du séditieux,
Les projets de l'ambitieux,
Les durs propos de la fière opulence,
Les plaisirs du voluptueux
Et du vindicatif la rage,
Le cruel désespoir du joueur malheureux :
Nous admirons aussi la douce paix du sage ;
La beauté devant nous dévoile ses appas,
Nous voyons... ah ! mon Dieu que ne voyons-nous pas !
« Contentons-nous d'être ce que nous sommes,
Dit le Rideau, » notre sort est plus doux ;
» On ne saurait porter envie aux hommes,
» Quand on les connaît comme nous. »

FABLE XXII.

LE LION ET SON FILS.

Instruit par le grand âge et par l'expérience,
Un Lion qui touchait à son dernier moment,
Dit à son fils : « L'art du gouvernement
» Est moins facile qu'on ne pense ;
» Si vous voulez, mon fils, embellir vos destins,
» Sachez vous occuper sans cesse :
» Le sceptre est mal entre les mains
» D'un Roi bercé par la mollesse.
» Le bien de mes sujets fut mon premier désir :
» Je n'ai pas fait pourtant tout ce qu'il fallait faire ;
» Si je pouvais retourner en arrière,
» Je saurais mieux régner, je saurais mieux jouir !
» De la prévention, tâchez de vous défendre :
» Qu'auprès de vous le malheureux,
» A toute heure, en tous lieux, puisse se faire entendre.
» Rassemblez près de vous des êtres vertueux.
» Chassez de votre esprit cette horrible maxime,
» Que le législateur est au-dessus des lois :
» Un souverain, mon fils, abusant de ses droits
» Provoque ses sujets au crime.
» Sur un Roi constamment tous les yeux sont ouverts,
» Chacun le suit et le contemple :
» Aux criminels il faut donner des fers,

» Et soutenir la vertu par l'exemple.
» Tenez votre parole inviolablement,
» Même à votre désavantage :
» La promesse des rois est toujours un serment.
» Dans la paix, mon fils, soyez sage,
» A la guerre, soyez vaillant.
» De votre autorité que le dépositaire
» Ne soit jamais injuste impunément :
» Un ministre intègre et prudent,
» Du souverain qui le préfère,
» Fait l'éloge publiquement.
» Le vrai mérite est long-tems à connaître,
» Il fuit l'éclat et la vaine grandeur :
» A le chercher montrez beaucoup d'ardeur,
» En le récompensant forcez-le de paraître.
» C'est ici le moment de vous faire un aveu,
» Qui coûterait à la délicatesse
» D'un autre roi, mais qui me coûte peu,
» Mon fils, puisqu'il vous intéresse.
» Chaque ministre a son département :
» C'est en comptant sur eux qu'un bon roi se soulage.
» Votre père, ô mon fils ! ne fut point assez sage,
» Pour en changer bien rarement ;
» Qu'arriva-t-il ? chacun pour prouver son mérite
» A son gré réforma l'Etat :
» La besogne de l'un par l'autre fut détruite,
» Et le malheur du peuple en fut le résultat. »
Il n'en put dire davantage,
Et finit là son utile discours ;
De la voix il perdit l'usage,
Et la Parque trancha le fil de ses beaux jours.

Le fils grava dans sa mémoire
Les préceptes d'un roi constamment respecté ;
Et lorsque sur le trône il fut enfin monté,
A les bien observer il mit toute sa gloire,
Des ministres qu'il prit, il se fit informer :
Et pour qu'aucun n'encourût sa disgrace,
Il fut bien lent à les nommer,
Et les laissa long-tems en place.

FABLE XXIII.

LE NOEUD, OU LA LEÇON PATERNELLE.

Un mortel avait deux enfans
Qu'il chérissait comme un bon père,
Et voulait voir, devenus grands,
Unis d'une amitié sincère.
De son épouse, par bonheur,
Ses deux fils avaient l'avantage
D'être la douce et vive image,
Et d'en avoir aussi le cœur.
Tout échappe à la tendre enfance :
Il faut par des raisonnemens,
Appuyés d'une expérience,
Frapper son esprit et ses sens.
Pour leur faire aimer la concorde,
Il les appelle tous les deux,
Et s'étant muni d'une corde,
Il en forme un Nœud devant eux.
« Il n'est point d'amitié durable
» Sans les efforts les plus constans,
» Leur dit-il, ô mes chers enfans,
» De cet exemple remarquable,
» A jamais ressouvenez-vous ! »
Sitôt dans la main innocente
De tous deux, il met les deux bouts

De la corde qui représente
Par son Nœud la tendre amitié.
« Si l'un tire et que l'autre cède,
» Ce Nœud sera-t-il bien lié ?
» Non : mais voici comme on procède ;
» L'effort doit être de moitié.
» Allons, tirez en sens contraire :
» Courage ! bon ! plus fortement ;
» Lâchez... Et voyez à présent
» Si vous pourriez bien le défaire. »
Ils le tentèrent vainement.
« Pour cimenter, leur dit le père,
» Cette union qui vous plaît tant,
» Cette amitié qui vous est chère,
» Ce Nœud vous montre le mystère ;
» Que vos efforts, ô mes enfans !
» Soient réciproques en tous tems,
» Et vous saurez toujours vous plaire. »

FABLE XXIV.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

L'AMITIÉ disait à son frère :
« Ne te lasseras-tu jamais
» De tourmenter la terre ?
» Vois les maux que tu fais.
» Ton cœur s'enchaîne et se dégage,
» Et méconnaît le prix de la fidélité ;
» C'est dans un doux et sincère esclavage
» Que l'on jouit de la félicité.
» A porter partout le ravage,
» Dis-moi, quel plaisir trouves-tu ?
» Non, tu ne sais qu'abuser la vertu,
» Et ne sais pas lui rendre hommage.
» Aveugle dangereux, ton funeste bandeau
» Te fait tenir des routes incertaines,
» Et les amans que tu promènes
» A la lueur de ton flambeau,
» Pour un plaisir qui fuit éprouvent mille peines. »
— Ma sœur, vous raisonnez au mieux :
Et votre but sans doute est de me dire
Que vous seule ici-bas pouvez les rendre heureux,
En les fixant sous votre empire ?
D'accord : mais cependant j'ai des autels partout :
Et vous (la chose est claire et sûre)

D'un bout du monde à l'autre bout
On ne vous en voit qu'en peinture. —
« Tu comptes tes autels.... j'ai des adorateurs :
» Le petit nombre en fait le prix, mon frère.
» Il est encore des bons cœurs,
» Où j'établis mon sanctuaire. »
— Oui, de ces cœurs que la prévention
Rapproche pour un tems et pour jamais sépare;
Car vous aimez l'illusion,
Et souvent elle vous égare.
Tout calculé, sur moi, vous n'avez pas ma sœur
Un si grand avantage.
Je suis léger, trompeur :
L'aveuglement est mon partage,
Et c'est le votre aussi, d'honneur.
Vous n'êtes pas toujours impartiale et sage,
Il s'en faut bien : souvent vous donnez dans l'erreur.
Nous avons tous les deux, soit dit sans vous déplaire,
Un bandeau sur les yeux pour le commun malheur,
Et ce n'est que par l'épaisseur
Que du mien le vôtre diffère.
Mais bien des cœurs échappent à mes traits,
Tandis qu'en ces lieux je discute :
Adieu ; je laisse la dispute
Pour le plaisir d'aller troubler leur paix. —

FABLE XXV.

LE JEU D'OIE.*

Un père de famille assembla ses enfans,
Il les voyait tous avec joie.
Il fit apporter un jeu d'Oie,
Jeu créé chez un peuple où brillaient les savans.
» Je veux, dit-il, faire votre partie :
» Tirons : des rangs le sort décidera ;
» Pierre, Benoît, le Père, Auguste et Rosalie
» Roulent les dés. « Benoît commencera,
Auguste est le second, et Pierre le troisième,
Rosalie ensuite jouera,
Le Père sera le cinquième.
Benoît chasse les dés battus dans un cornet,
En sa faveur il a la chance.

* Cette fable est riche de son propre fonds. Elle offrait beaucoup de difficultés à vaincre. C'est le véritable tableau des vicissitudes de la vie ; il est étonnant qu'un aussi beau sujet soit échappé à tous nos fabulistes.

Cinq et quatre est le point qu'il fait,
Or il conçoit d'autant plus d'espérance,
Qu'il va du coup à cinq et trois.
S'il fait encor dix points, ah! quelle joie!
Il arrive au jardin de l'oie.
Après avoir joué tour-à-tour une fois,
Benoît retire avec impatience;
Mais un point trop fatal le conduit à la mort:
La loi le veut, il faut qu'il recommence,
Et de nouveau s'expose aux caprices du sort.
Auguste tire, on le ballotte:
Il supplante, il est supplanté
Par un autre que l'on dégote
Et qui bientôt lui-même est dégoté.
Le Père, dans le puits se noie,
Pierre en prison est arrêté;
Auguste près du but se voyait avec joie,
Par lui Pierre est tiré de sa captivité;
Dans la route qu'il fait pour gagner la partie,
Chacun envie un plus heureux destin;
Mais le bonheur tardif enfin
Se déclare pour Rosalie.
Le Père alors leur dit: « Ecoutez mes enfans.
» Ce jeu, du monde, est la parfaite image.
Les soucis, les revers et les chagrins cuisans
» S'offriront sur votre passage.
» La porte du jardin figure on ne peut mieux,
» Celle de l'aveugle déesse,
» Qui fait tout mouvoir sous les cieux.
» A cette porte enchantercsse

» On ne parvient pas aisément,
» Il faut du tems et de la peine,
» Vous le verrez ! le plus souvent
» C'est le hasard qui nous y mène. »

Pour braver du sort la rigueur,
Comme ce jeu considérons le monde :
Et quand sur nous l'orage gronde
Opposons-lui toujours la constance et l'honneur.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE ET DE LA SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

EPILOGUE.

J'ai varié mes dessins et mon style :
La vérité toujours a guidé mes pinceaux ;
J'ai voulu me frayer des chemins tont nouveaux,
Dans le doux espoir d'être utile.
L'équitable public est là pour me juger.
Si j'ai le bonheur de lui plaire,
Dans cette épineuse carrière
Je veux encor me r'engager.
Mais, si l'esprit, dans sa marche inégale,
M'a quelquefois prêté son coloris flatteur,
Je n'ai, pour frapper ma morale,
Jamais consulté que mon cœur.

TABLE
DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER, I.re PARTIE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.	Page 1
Prologue.	47
Le Dogue et le Roquet.	49
La Guêpe et l'Araignée.	50
Le Lionceau et le Renard.	51
La Glace et le Taim.	53
La Mouche et le Miroir ardent.	54
L'apparition de la Vertu.	55
L'Homme vindicatif et le Philosophe.	56
Les deux Chiens rivaux.	57
Le Tableau ancien et le Tableau moderne.	59
Les deux Amis et le Sage.	60
Le Rêve d'un laboureur.	62
L'Homme judicieux et le Sifflet.	63
Le vieux Coffre.	65
Le Stras et le Diamant fin.	66
La Vérité et l'Erreur.	67
La Colombe et les Pies.	68
La prévoyance d'un Vieillard.	70
Les deux Lions.	72
Le bon père et ses deux enfans.	73

La naissance du Phénix. 74
La vieille Carpe et les Goujons. 75
Les deux Pigeons. 77
Le pacte des Souverains. 79
Le vrai Philosophe au lit de la mort. 80
Les métamorphoses d'un Ver de terre. 83

LIVRE SECOND.

Prologue. 89
Le Globe aérostatique. 90
La Médaille, 92
Le Cerf-volant et sa Corde. 93
Les deux Echelles. 95
Le Castor roi. 98
Les deux Chevaux. 99
L'Ecureuil et la Tortue. 101
Les Placards. 102
Les deux Epis. 104
Le Renard mourant. 105
Les Abeilles et le Cheval. 109
L'Auteur et la Mort. Ibid.
La Serinette et le Violon. 111
Les deux Amis. 113
L'Enfant et la Mésange. 115
Thémis et le Juge. 116
La Rose et l'Immortelle. 117
Les deux Squelettes. 118
Le Legs. 119
L'Agioteur et le Portefeuille. 120
L'Amant, la Maîtresse et le Chien. 121
Le Tout et la Partie. 124

Les deux Pommiers. 125
Le Journaliste et le Jardinier philosophe. 126
Le Goût et la Mode. 129

LIVRE TROISIEME, II.e PARTIE.

Prologue. 133
Le Coq rapporteur. 134
Le Rossignol et le Paon. 136
L'Anobli, le Gentilhomme et le Tems. 137
Le Cœur et la Raison. 139
Mon Rêve accompli. 141
L'Instituteur d'oiseaux. 142
L'Homme fautif, juste et courageux. 143
Le Miroir mystérieux. 145
Le Tourtereau et la Tourterelle. 147
Les deux Enfans. 148
Le Parterre. 150
Le Sein et la Gaze. 151
La Main droite et la gauche. 153
Le Lion et le Lapin. 154
Voltaire maréchal ferrant. 156
La Feuille d'arbre. 157
Un Philosophe, Blaise et les deux Echelles. 159
L'Aiguille des minutes et l'Aiguille des heures. 161
La Raison, la Liberté et l'Egalité. 162
La Pudeur et la Liberté. 163
Le Maître et son Domestique. 165
Le sermon de la Tourterelle. 168
La botte de Paille et le lit de Duvet. 170
La Voix inconnue et le Jeune homme. 171
La Montre et l'Horloger. 173

LIVRE QUATRIEME.

Prologue.	177
Les Echelons.	178
L'Enfant et la Bulle de savon.	179
L'Homme et le Pistolet.	180
La Vieille et la Raison.	182
Les deux Coqs.	184
L'Ane et la Lionne.	185
L'Homme et le Ver-à-soie.	187
La Lunette d'approche.	188
Le Bloc de marbre et la Statue.	190
La Réforme ou la sensibilité royale.	191
L'Extrait baptistaire et l'Extrait mortuaire.	193
Le Scrutin littéraire.	195
La Loi et le Décret.	196
La Leçon de délicatesse.	199
La Reine et le Pion.	200
Le Véridique.	201
La Députation de tous les ordres.	204
Le Choix singulier.	206
Le jugement de la Raison, ou les deux Fabulistes.	208
Le Notes de musique.	210
Le Rideau et le Verrou.	211
Le Lion et son fils.	213
Le Nœud ou la Leçon paternelle.	216
L'Amour et l'Amitié.	218
Le jeu d'Oie.	220
Epilogue.	223

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

627975

ERRATA.

Page 31, vers 5. — grand, *lisez*, gland.

Page 39, — De l'élégant Tilleul tels étaient les discours.
Le Laurier sans se plaindre écoutait son langage,
Méprisant de si vains propos.
L'épigramme est l'arme des sots;

Supprimez ces quatre vers et substituez-y les quatre suivans:

De l'élégant Tilleul tels étaient les propos,
Le Laurier sans se plaindre écoutait son langage;
L'épigramme est l'arme des sots,
Et le silence est le plaisir du sage.

Page 53, vers 1. — Une fois large glace, *lisez*, Une fort large glace.

Page 99, vers 19.e Vois-tu ce malheureux? regarde : comme il sue!..... *lisez*, Vois-tu ce malheureux? regarde : — « comme il sue! » —